LA TABLE RONDE

AOUT 1955

SOMMAIRE

SOMMAIRE

★

L'ART DE LA NOUVELLE

★

AGENDA DE LA TABLE RONDE

Tout l'amour du monde (1)

Marrakech, février.

Je ne vous ai rien écrit depuis l'Italie et j'ai dû vous laisser sur une soif un peu amère de ce pays, sans savoir vous expliquer pourquoi le bonheur qu'il suggère laisse parfois des blessures. Mais en rouvrant dernièrement à Paris, un livre charmant, *l'Italie au jour le jour*, de Roger Lannes, j'ai trouvé un sentiment si semblable que je n'hésite pas à vous citer le passage où je rencontre ma propre hésitation. Comme beaucoup de voyageurs, Roger Lannes avoue à Milan : *Je suis triste. J'ai chassé le bonheur... Cela n'a pas donné de grands résultats. La vérité est que l'on demande trop à l'Italie. Qu'elle vous change d'âme, qu'elle réinvente la vie, qu'elle désensorcèle et libère, qu'elle confonde le destin. C'est le seul pays au monde qui soit en butte à de pareilles exigences de la part de l'étranger. L'Italie est invoquée comme le lieu idéal des métamorphoses. Tout ce qui a désespéré dans l'univers, est venu, de tout temps, y demander grâce. Cela n'est pas impossible et peut toujours se produire. Mais il ne faut rien exagérer. Et c'était mon cas.*

Voilà ce que j'aurais dû vous dire et qui eût été plus clair. Depuis que je vous parle de l'Italie, je n'ai, sans doute, encore jamais su vous en donner une image qui me satisfasse. Je subis l'Italie et dois avouer mon impuissance à l'analyser, la disséquer en bon cartésien. Il me faut ouvrir d'autres livres pour trouver la clé d'un ensemble confus de réussites, de défaites, de jours glorieux, de rencontres décevantes. Ces livres — je pense surtout à Roger Lannes, au *Voyage du Condottiere* d'André Suarès, à *Du Vésuve à l'Etna* de Peyrefitte, à *l'Italie retrouvée* de Jean-Louis Vaudoyer — ces livres, vous les lirez après le voyage que vous ferez cet été. Ne les ouvrez pas avant, vous vous y perdriez. C'est

(1) *Tout l'amour du monde* est un vers d'Apollinaire. Sous ce titre paraîtra prochainement aux éditions Plon, un recueil de sept lettres de voyage écrites à des femmes. C'est Jean Giraudoux qui disait : « J'écris devant les femmes comme devant un miroir. » L'auteur s'est penché sur ces miroirs. Il n'y a pas toujours vu que lui-même. *La Table Ronde* a choisi deux de ces lettres adressées à la même personne. Il se trouve que la seconde de ces lettres relate un voyage à Paris. Ce n'est pas le moins exotique comparé aux deux Amériques et aux pays méditerranéens.

après que vous découvrirez avec eux ce que vous n'aurez pas toujours su voir, que vous vous rappellerez brusquement dans toute sa couleur un de ces instants sublimes dont l'Italie est prodigue. Je l'ai expérimenté mille fois et je tiens que le premier mérite des voyages est de rendre vivante la littérature du pays visité. D'un seul coup, les merveilleux films néo-réalistes italiens, les romans de Piovene et de Coccioli, les nouvelles de Moravia et de Buzatti, le théâtre de Pirandello et d'Ugo Betti s'éclaireront pour vous. A Paris vous courrez après les restaurants où le goût d'un scampi, le parfum d'un chianti vous rappelleront les trattorias de Venise, les terrasses en plein air de Rome parce que ce sont des souvenirs qui vous poursuivent aux heures grises. Du moins j'imagine ainsi votre retour conquis.

Mais j'ai tort de trop vous parler de l'Italie. Je connais le petit mouvement de sourcil avec lequel vous arrêtez les discours un peu longs. Auprès de vous, il faut savoir vite sauter d'un sujet à un autre et j'aime bien cette façon que vous avez de secouer l'arbre pour que les fruits tombent avant d'être mûrs. Les seules femmes aimables sont celles qui vous imposent leur rythme. Toutes les autres sont des raseuses. Je me suis forgé de bonnes théories là-dessus en vous regardant vivre. Quand je vous écrivais de Gardone, malgré l'éloignement j'ai deviné la seconde où votre regard se perd et je crois bien alors avoir commencé pour vous une histoire qui se voulait féerique. Il aurait fallu la terminer à Paris, mais on n'écrit pas du féerique à n'importe quelle heure, n'importe quel jour. Paris s'y prête mal, le Brésil pas du tout. J'ai dû attendre aujourd'hui pour que l'envie me vienne de reprendre où je les avais laissés, Manfred ivre et sa princesse ironique.

C'est que Marrakech invite aux contes. Mon balcon donne sur un jardin des *Mille et une Nuits.* Il est, au moment où je vous écris, envahi d'oiseaux qui picorent les miettes de pain du petit déjeuner. J'en vois surtout un, plus hardi que les autres, ébouriffé comme un ours, avec un bec bleu, des yeux pétillants d'esprit. Il danse tantôt sur une patte, tantôt sur l'autre et bat des ailes pour effaroucher les moineaux qui voudraient partager son repas. J'ai l'impression que tout le jardin est une volière, que dans ces palmiers-dattiers, ces massifs violets de bougainvillées, ces abricotiers fleuris, ces cyprès élancés se cache une nuée d'oiseaux impertinents avec des gorges rouges et gonflées, des aigrettes blanches. Leur concert m'a réveillé ce matin de bonne heure et forcé à relever le store qui me séparait d'une lumière si pure que je cherche en vain à quelle transparence la comparer.

Le miracle de cette vue de la Mamounia, c'est qu'à part le minaret de la Koutoubia, elle ignore la ville à gauche et que j'ai l'impression d'être isolé dans une oasis cernée de murailles ocres à créneaux, au centre d'une plaine rase et caillouteuse qui s'étale au pied de l'Atlas. D'ici, les contreforts des montagnes ferment l'horizon et soulignent le ciel pâle d'une ligne de crête blanche qui brille au soleil. Tout est en place pour un beau drame d'amour et d'enlèvement. L'amour, je l'imagine dans les bosquets du jardin où murmure un filet d'eau entre les parterres de géraniums et

d'œillets d'Inde. L'enlèvement, je le devine à la poussière que soulèverait sur la piste non plus une auto, mais un cavalier comme j'en ai vu un hier, drapé dans un grand manteau bleu de ciel avec le visage sombre d'un Othello droit sur son cheval noir.

Jamais je n'ai autant eu l'impression de vivre hors du temps comme depuis que j'erre, matin et soir, dans la médina de Marrakech. C'est détaché de ce qui m'accapare d'habitude, que je découvre ce monde arabe grouillant et coloré qui vit accroupi.

Il n'a pas bougé depuis son grand retour d'Espagne et il est singulier de penser en voyant ces Berbères impassibles qu'ils ont couru sur leurs petits chevaux blancs jusqu'à Poitiers, qu'il a fallu encore près de huit siècles pour qu'Isabelle la Catholique chassât de Grenade le dernier roi maure, ce Boabdil qui « pleura comme une femme ce qu'il n'avait pas su défendre comme un homme ». L'Espagne — ou plutôt l'Andalousie — les avait minés de l'intérieur, peut-être embourgeoisés. Aujourd'hui, conquis à leur tour, on se demande jusqu'à quel point ils n'attendent pas de nous chasser quand notre démocratie n'aura plus laissé de nous que des loques.

C'est le rêve que je fais le soir après avoir croisé dans les souks quelques extraordinaires visages hautains et méprisants. Il y avait aussi hier, sur la place Djmaa el Fna, un jeune conteur à la tête nue, assis à croupetons au centre d'un cercle passionné par son récit. Il avait les yeux clos et sa veine jugulaire saillait sous la peau brune du cou. Que racontait-il? Je n'en sais rien, mais, de temps à autre, il s'arrêtait à un mot, relevait ses paupières sur des iris d'un gris trouble, les refermait et répétait le mot plusieurs fois avec un accent rauque comme s'il lui déchirait la gorge. D'où venait-il avec ses cheveux bouclés alors que tous les Arabes se rasent la tête et portent le turban ou le fez? Je l'imaginais descendu d'un de ces villages rougeâtres de l'Atlas où les Chleuhs vivent comme des chèvres, agrippés à une touffe d'herbe, la nuit rassemblés autour d'un unique feu qui lutte contre le vent glacé. Un jour, il avait dû quitter son douar avec ces légendes pour tout bagage. Et maintenant, il les racontait à ces vieillards, à ces enfants figés par l'attention.

N'est-ce pas merveilleux un peuple qui sait encore écouter, un peuple que les légendes fascinent? Jean Orieux qui est professeur dans un collège musulman de Marrakech, me raconte qu'il a voulu, dernièrement, lire à ses élèves, quelques pages des *Mémoires d'outre-tombe.* Emporté par sa lecture, il ne l'interrompit qu'à la fin de la classe. En relevant la tête, il découvrit avec stupeur, devant lui, des visages ruisselants de larmes. Je cherche en vain dans quel lycée de France, des garçons de quinze ans pleureraient en écoutant Chateaubriand. La lassitude avec laquelle un Européen ouvre un livre, parcourt une histoire en sautant tout ce qui n'est pas l'action même, n'a pas encore atteint ce peuple.

Il paraît que l'âge du roman est dépassé, que nous vivons celui du « document humain ». Je veux bien tout ce que l'on voudra — et tant pis pour les histoires que j'aime écrire — mais je crains que ce soit là le signe d'une singulière défaillance de l'imagination.

Je dis défaillance et non paresse. Une histoire n'est qu'un grain de blé. C'est à l'auditeur, au lecteur, de le faire germer. S'il ne germe pas, c'est faute d'air, de soleil, de liberté, de solitude. Je pense toujours aux mots de Romain Rolland : *On ne lit jamais un livre. On se lit à travers les livres, soit pour se découvrir, soit pour se contrôler. Et les plus objectifs sont les plus désillusionnés.* Il n'y a guère de doute que les Arabes accroupis autour du conteur de la place Djmaa el Fna, ne sont pas objectifs et j'aurais aimé au moment où ils se sont levés pour partir, les interroger et leur demander de me raconter chacun à sa manière l'histoire qu'ils venaient d'entendre. Je n'aurais pas eu un récit semblable. Il faut d'ailleurs supposer que la langue arabe se prête à ces variations puisque la rose n'a pas moins de quatre-vingts mots pour la désigner. Je reste songeur devant cette extrême maniabilité du langage. Il ne doit pas y en avoir au monde de plus fleuri, de plus doux pour parler de l'amour *(l'amour est toute la vie. Tu en périras. C'est ton partage que d'en mourir et ton excuse...)*, de l'amitié *(le laurier-rose est amer. Je l'ai mangé pour mon ami. Je ne l'ai pas trouvé amer)* et du paradis d'Allah *(fais deux pas et tu y es. Lance ce bas monde à la face de ceux qui y tiennent, et laisse l'au-delà à ceux qui s'en occupent)*. Dans la médina, je me retourne sur une forme blanche en babouches framboise dont, au passage, le regard m'a troublé. Jean Orieux me dit : *Un Arabe s'écrierait qu'elle vous a jeté de l'or...* Je devrais être riche en fin de journée, tant je rencontre de ces yeux de velours que l'on entr'aperçoit dans la fente du voile. C'est tout ce que l'on sait des femmes, mais c'est peut-être aussi ce qu'elles ont de plus impudique. Trop tard, elle est passée... Dans la ruelle trottine une silhouette drapée de blanc, les pieds nus ou chaussés de socquettes multicolores dans les babouches qui claquent. Un mystère. Je ne saurai jamais si elle est jeune ou vieille. Pour les plus pauvres, on peut encore essayer de deviner d'après le tendon d'Achille. S'il est ridé, elle a quelques chances d'avoir dépassé la trentaine et d'être, ici, une vieille femme. Les mains ne transparaissent pas, mais, de temps à autre, il leur faut bien payer un marchand et, du drap émerge une petite bête preste qui a gardé les taches roussâtres du henné. Pour quelqu'un qui observe autant que moi les femmes, cela pourrait tourner au supplice d'autant que le climat de Marrakech, la chaleur émolliente de l'après-midi, la douceur de la nuit, le balancement des fiacres, le bonheur que l'on a de se laisser vivre, agissent doucement sur certains rêves engourdis. Mais il se trouve que je rumine aussi d'autres pensées. Les unes me blessent — et j'éprouve une sorte de plaisir sadique à les remuer — les autres courent autour de l'ébauche d'un livre. Tout m'enferme dans un mutisme que je saurais difficilement expliquer à qui me supporte dans la journée.

Déjà je ne sais plus depuis combien de jours je suis au Maroc. J'ai perdu la mesure du temps. Je marche interminablement dans les souks, insensibilisé à l'odeur d'huile rance, de vieux tapis, de benjoin et de sueur, comme dans un monde médiéval où défileraient sous mes yeux des images rutilantes. Mais comment les traduire? Comment dire l'extraordinaire couleur de ce peuple

d'artisans et de marchands? Le souk des teinturiers vous émerveillerait. Des hommes en haillons, à moitié nus, se plongent jusqu'à la ceinture dans des cuves bleues, jaunes ou rouges d'où ils émergent comme des diables coloriés en brandissant des paquets de laine que l'on met ensuite à sécher sur les claies. C'est le plus rutilant des souks. Le plus puant est celui des tanneurs. On le découvre d'une terrasse. Autour de petits puits bas qui ressemblent à des cratères de lune, une centaine d'hommes trempent et sèchent des peaux de moutons. Une acide odeur d'urine monte de ce grouillement en plein air où le travail est scandé par le rythme irrégulier des battoirs, à peine troublé parfois par le braiment désespéré d'un âne.

Je vous verrais aussi très bien comme la Rosine de Beaumarchais, derrière l'une de ces grilles que les forgerons frappent en pleine rue. Un gosse actionne le soufflet dans la cave, un autre pêche dans les braises le fer rouge et l'envoie aux pieds du maître-ouvrier qui, en deux coups de marteau, le plie, l'arrondit, le fixe. Sa dextérité est éblouissante.

Les marchands sont assis dans des boutiques surélevées et qui se ferment avec un grand volet de bois, comme une armoire. Ils ont des airs de gros Bouddhas en surplis blancs, impassibles quand il n'y a pas de clients, méprisants avec les pauvres, onctueux avec les riches. Je n'avais rien l'intention d'acheter, à part une paire de babouches pour un petit garçon que j'aime bien, lorsque j'ai demandé à voir des tapis. Comme beaucoup d'hommes, je ne sais pas discuter et je fuis toujours les vendeurs entreprenants. Mais, cette fois, j'étais tranquille : je n'ai pas besoin de tapis. J'avais compté sans la virtuosité méditerranéenne de mon bonhomme. Je vous fais grâce des préliminaires, du premier prix fabuleux qu'il demandait, de mes refus amusés, des dizaines de tapis qu'il déroulait devant moi, de son intarissable baratin : « Tu dis un prix. Si ça va pas, ti garde ton argent et moi mon tapis. Personne est fâché. » Pour m'éblouir, il m'apportait sur un cahier le nom des Parisiens auxquels il avait vendu dans le mois. Je pensais y trouver des patronymes qui me décideraient. Mais non. Il n'y avait pas la duchesse Une Telle, le marquis Chose. Il n'y avait que M. Durand dans le 15ᵉ, M. Dubois dans le 18ᵉ. Mon vendeur s'étonnait que je ne les connusse pas. Son prix avait déjà sérieusement baissé. Mais j'étais tranquille : je n'avais pas besoin de tapis. Je lui demandai sa carte, promettant de revenir. Il me la tendit sans désarmer pour autant : « Allons, voyons, tu dis un dernier prix... » Je lâchai une somme qui me parut misérable. « Tope là ! » Il triomphait : « Le tapis est à toi. Dans quinze jours tu l'auras à Paris. Plus jamais froid de ta vie avec mon tapis. » Je n'étais pas si content que ça. C'est un beau chichaoua rouge à la laine drue. Des personnes compétentes m'affirment que je l'ai payé son juste prix, ce qui me console un peu. Depuis hier, je l'imagine dans mon petit bureau de la rue Férou. Son rouge semble avoir été conçu pour s'accorder avec la table et les chaises de cuir. Je le regrette déjà moins. Mais, maintenant, je me promène avec prudence dans les souks et j'évite toutes les offres même les plus aimables.

Je refuse de jouer à ce jeu trop subtil du marchandage pour lequel je ne suis pas né. Les Marocains sont d'une habileté si foudroyante qu'ils vous donnent l'impression d'être un dégénéré, un barbare, une brute.

Les oreilles encore bruissantes des cris des souks, je regagne le soir la Mamounia, en fiacre. Il faut s'habiller, dîner au casino. C'est la partie officielle du voyage et de ce prix littéraire de Marrakech où à la suite de multiples défections, Roger Peyrefitte et moi sommes les seuls écrivains venus de Paris couronner un livre que nous n'avons pas lu. Heureusement, Dorian a eu la bonne idée de convier Jean Orieux à nos prétendus débats. Il a eu une moins bonne idée en appelant également Pierre Clostermann qui réside à Casablanca. Depuis deux jours c'est le drame de ce gala. Clostermann est partisan de l'ancien sultan. Son arrivée à Marrakech dans le fief du Glaoui prend l'allure d'une provocation. Il est inutile de vous dire que ces querelles politiques n'effleurent même pas mon calme olympien. Je cherche à m'en amuser. Dans Marrakech la Calme, les quelques amis de Clostermann se promènent avec un 22 long rifle sous l'aisselle ou dans la ceinture. Notre député-aviateur-auteur n'est pas le moins armé. J.-F. Devay qui est l'envoyé de *Paris-Presse* s'asseoit avec difficulté. Le canon de son arme lui rentre dans le ventre. Tout ce que je crains, c'est qu'ils finissent par se blesser accidentellement. Mais je n'ose leur dire. Ils sont heureux de jouer aux héros du Far West, ou plutôt du Far South. Leurs craintes peuplent d'ombres menaçantes les jardins de la Menara et les allées de palmiers. On se croirait en plein drame burlesque. Au dîner d'hier soir, la direction du casino a fait savoir qu'elle ne tolérerait pas la présence de Clostermann. Le jury menaçait de se solidariser quand le Glaoui, consulté, a fait savoir qu'il se moquait pas mal que Clostermann fût là ou non. Je vous assure que tout cela est plutôt risible. Le dîner était bon et ne fut pas ponctué de coups de feu. A la table voisine, S. Exc. El Glaoui, encadré de deux Françaises aux toilettes grotesques, buvait un jus de fruit. Je pouvais voir son superbe visage de rapace aux paupières mi-closes et bombées. Enfoui dans les plis de sa gandourah, il avait plutôt l'air d'une vieille femme qui n'a pas faim, que du chef de sept millions de Berbères. A l'extrémité de la table, son fils Saadek s'ennuyait ferme. Un moment, je le vis, pendant un tour de chant stupide, écrire quelques lignes sur un programme, appeler un garçon et désigner une jeune femme blonde non loin de lui. Le garçon rapporta le programme. C'est moi qui l'ai maintenant. Je vous le transcris fidèlement : « J'ai envie de partir. Dès que possible retrouvons-nous pour prendre un verre chez X... — Ton S. » Et la réponse en-dessous : « Entendu mon coco. » S. A. le prince « Coco » Saadek est d'ailleurs un fort bel homme. C'est la seule note à peu près gaie que j'ai pu recueillir de cette soirée qui vit couronner Jacques Gorbov, chauffeur de taxi et romancier à ses heures d'attente. J'avais voté avec indiscipline pour *la Régente*, de René Massip, comme vous me l'aviez demandé.

Marrakech (suite).

Retour à Marrakech après un raid de trois jours dans le Sud. Un oued dont je ne saurai jamais le nom, nous a empêchés d'aller de Taroudant à Zagora. En revanche, j'ai vu Mogador, Tiznit, Agadir et goûté à ce soleil qui teint les villages en ocre dans la journée, en rouge au crépuscule. J'enregistre avec avidité des débauches de couleurs. Le voile orange d'une petite Berbère qui garde ses chèvres grimpées dans les aragniers au bord de la route m'émeut autant qu'une touche heureuse sur une toile impressionniste. Je me trouve dans une de ces bonnes dispositions d'esprit qui incitent à tout découvrir avec joie. L'arrivée sur Mogador par une route qui serpente au flanc d'une montagne couverte de mimosas, l'apparition de cette ville blanche posée au bord de l'Océan et serrée dans son étau de remparts, ces ruelles étroites enchevêtrées géométriquement par un disciple de Vauban, l'allée d'araucarias géants ployés par le vent amer, m'ont transporté sur une scène de théâtre, dans le décor d'une pièce où j'aurais voulu jouer le rôle de François Cornut, architecte français, prisonnier du magnifique sultan Sidi Mohamed ben Abdallah. Imaginez un peu l'aventure de ce jeune homme enlevé par des corsaires, transporté de son Anjou natal sur une côte nue, brûlée par le soleil d'Afrique et le sel des embruns. Cela pourrait ressembler à une sombre histoire de pirates, jusqu'au moment où le sultan commande à François Cornut de lui construire, à la pointe de la rade, une citadelle comme Saint-Malo. Les farouches guerriers à mine patibulaire se métamorphosent en maçons, et le prisonnier devient le maître d'un chantier qui taille dans la pierre dure des rochers, le creuset d'une ville blanche, la perle de la côte, l'enfant naturel de l'imagination française et du génie arabe. Les toits des plus hautes maisons affleurent à peine le niveau des remparts, et, de l'Océan, nul ne peut deviner que se cachent là des corsaires. Les créneaux sont assez larges pour laisser passer la bouche ouverte d'énormes bombardes frappées aux armes des Anglais ou des Portugais. Un esprit cartésien a nettoyé la médina. D'un côté les Juifs, de l'autre les Musulmans. Ils ne se mélangent que dans les souks et sous la colonnade inattendue d'un petit cloître européen qui sert de marché aux puces. Voilà une ville qui, en deux siècles, n'a pas pris une ride.

Quelle devait être la vie de ce jeune Français qui put se croire à jamais éloigné des siens? Il n'est pas difficile d'imaginer qu'ayant achevé Mogador, il fut comblé par le sultan qui, après lui avoir promis la liberté, voulut quand même le garder auprès de lui et le combla de présents : une montagne de rahat-loukoums, une maison avec patio, des serviteurs, des musiciens, des danseuses. Mais dans son petit palais, François Cornut songeait aux toits ardoisés de Chinon, au val de Loire mélancolique, aux vignes étagées dans les coteaux, à une jeune fille qui cachait entre ses seins un billet tendre, aux saisons qui habillent et dénudent la terre de France. Je le vois pâlir d'envie chaque fois que passe au large une frégate du roi de France, interroger avidement un

captif nouveau venu que le sultan a chargé de décorer son palais. Je pense à son regard quand, libéré, il quitta sur une des rapides felouques des Maures, la côte fouettée par le vent, la montagne de mimosas, et ce monde qui se refermait à jamais pour lui et qu'il regrettait déjà. Qu'est-il devenu par la suite? A Mogador, il rêvait de l'Anjou. En Anjou, il dut rêver de Mogador.

J'aime ce genre de destin et si je devais un jour écrire une pièce de théâtre, ce pourrait être autour d'une aventure de ce goût.

Après Mogador, j'espérais beaucoup voir le rayon vert depuis la casbah d'Agadir, mais l'horizon s'est embrumé. Le coucher du soleil n'a donné que des teintes mauves sur la grande plage de sable jaune. Agadir est une ville neuve, sans attraits autres que son climat et sa bizarre médina bâtie sur un éperon rocheux. Mais j'ai eu le plaisir d'y aller, grâce à un de mes cousins, dîner à la marocaine chez le pacha. Cette Excellence n'habite pas un palais, mais une assez grande villa aux environs. C'est un homme fin et cultivé qui a longtemps servi dans l'armée française dont il est sorti avec le grade de commandant. Dans son fief, il vit à l'arabe, entouré de caïds et de gardes du corps. Un des caïds se trouvait là, géant et ironique. Il y avait aussi une vieille Anglaise et sa fille mariée à un ancien ministre de la Guerre de Grande-Bretagne, originaire d'une famille juive de Mogador et anobli par le roi. Cette lady beaucoup plus jeune que son mari, est une belle créature, un de ces grands châssis anglais qui allongent de superbes jambes, font cliqueter des bracelets, vous regardent dans les yeux, fument, boivent, tranchent de tout. Dès avant de commencer la *tiffa*, la mère nous racontait qu'elle avait l'intention de refaire en auto avec sa fille, un voyage effectué en 1925 à dos de chameau. Elle avait failli être violée par des Touareg. Je crois qu'elle ajoutait « failli » pour l'honneur. C'était une de ces Anglaises comme je les aime bien, énormes d'impudeur, la voix éraillée par le whisky, sûres d'elles-mêmes. Rien ne les arrête. Elles remontent l'Amazone, donnent des conseils à Chaplin pour son prochain film, parlent de leurs maris défunts avec une effarante sincérité. Celle-la connaissait bien les rites marocains et les expliquait à sa fille, en coupant la parole au pacha. Épanouie sur son coussin, le visage écarlate, elle plongeait la main dans le ventre du mouton et en ramenait avec un dégoût non affecté, des lambeaux de viande qu'elle laissait tomber dans sa bouche en renversant la tête.

— Je commence à comprendre, Excellence, dit-elle, pourquoi vous ne prenez jamais de potage au Maroc.

Le pacha riait de bon cœur et tendait à la fille un morceau de choix qu'il venait d'arracher entre le pouce et l'index. Pour le couscous, notre Anglaise capitula. Il fallut apporter une cuillère. Je vous fais grâce de tous les plats gargantuesques qu'un noir disposait sur la table basse : poulet aux olives, tarte aux pigeons, dessert.

— Excellence, pourquoi vos femmes ne descendent-elles pas dîner avec nous? Peut-être n'êtes-vous pas marié?

Le pacha riait toujours et ne répondait pas. Je ne connaissais pas encore l'exquise politesse marocaine. La voilà. Tout se passa

bien. L'Anglaise posa encore quelques questions saugrenues, déplora que son gendre fût si âgé, se lava bruyamment les mains dans l'aiguière, puis se vautra sur le canapé entre le caïd et moi. Un serviteur en blanc, assis à la turque sur le tapis, prépara du thé à la menthe avec l'application d'un chimiste. La vieille Anglaise nous expliquait à voix à peine basse que sa fille n'ayant pas toutes les satisfactions que sa beauté lui permettait d'espérer, il lui fallait un amant. Mais qui? Le caïd se récusa d'un geste noble. Je me laissai arracher une adresse. Sur le canapé en face, la lady assise de travers, dévoilait ses longues jambes et l'amorce d'une culotte rose. Le pacha lui allumait ses cigarettes et ses yeux se voilaient. Encore quelques années et elle serait semblable à sa mère, une de ces originales qui bénéficient dans l'univers entier d'une impunité totale.

Le thé à la menthe est une boisson que je qualifierai de sourde. Sucré à l'écœurement, il doit être bu très chaud. Il enivre avec lenteur, sans prévenir, ou peut-être n'est-ce qu'une illusion. Le caïd souriait avec condescendance. Les autres personnages de la pièce s'enveloppaient de fumée. Le serviteur en blanc continuait de remplir des verres de thé en versant l'eau bouillante sur les pains de sucre. Le monde dans lequel nous vivons m'apparaissait dans tout son ennuyeux cynisme. Ce qui m'amuse à Paris, m'enchante à Londres au bar du Ritz, devenait d'un coup, par la seule présence de ce caïd ironique, une horrible comédie frelatée. Je pensais au spectacle que nous donnions : cette grande fille brune en rut, sa mère proxénète, moi sans réaction apparente. L'image venait troubler l'impression de rigueur et de pureté qui me ravissait depuis mon arrivée au Maroc. Oui, j'avais un peu honte, sans pourtant pouvoir m'empêcher de rire parce que ces conversations folles, ces réflexions intempestives, ont, par ailleurs, le don de m'amuser.

Le lendemain matin, nous étions à Taroudant, une ville de boue séchée, au fond d'une vallée que les sauterelles ont pillée. C'est un spectacle surréaliste que ces immenses vergers aux arbres dénudés de toutes leurs feuilles et sur lesquels il ne reste plus que les oranges qui pourrissent avant de mourir. Des avions ont répandu un insecticide au-dessus de la vallée et les nuages de sauterelles malades volent bas, par vagues successives qui pointillent le ciel. Les pneus qui les écrasent, laissent des traces jaunâtres sur le bitume. En un instant, le pare-brise est maculé. Dans les champs, les paysans marchent par quatre en battant la terre avec des branches. Il paraît que l'on fait des plats succulents avec les sauterelles grillées. J'ai vu des enfants en ramasser et les croquer vives, mais j'attends encore le pâtissier qui les servira confites.

A Taroudant, j'ai acheté à un tailleur de pierre qui aurait pu être saint Joseph, un petit scribe assis devant sa table. C'est grossièrement sculpté dans la pierre crayeuse qui a déjà un peu jauni au soleil. Le scribe rejoindra sur mon bureau, la tortue en terre cuite ramenée du Nouveau-Mexique par Guillaume Francœur. J'ai peu de souvenirs de voyage, me trouvant presque toujours

sans argent au bon moment, mais j'aime ces quelques rappels répartis dans l'appartement de la rue Férou : le coupe-papier tolédan, le cendrier en albâtre de Volterra, la céramique de San Vicens. Ils me remémorent certaines des étapes de ces dernières années. A partir d'eux, je retrouve une image : Tolède violet dans le soleil couchant et la place Zocodover où les belles Castillanes viennent enfin se montrer après être restées tout le jour dans leurs maisons aveugles, la citadelle de Volterra dominant la campagne toscane où s'évapore à contre-jour la fumée des solfatares, le port de Collioure où l'on mange des anchois au bord de la plage en écoutant grincer un accordéon. Mon scribe de Taroudant rejoindra ces souvenirs et me redira les villes du Sud marocain, avec leurs places de soleil, les souks ombrés, les minarets ocres dressés vers le ciel bleu, d'où un muezzin, le soir, appelle les fidèles pour la prière, d'une voix nasillarde que les toits plats portent comme un écho jusqu'en dehors des murailles.

Ce soir, en regagnant Marrakech, j'ai retrouvé la place Djmaa el Fna. Le beau conteur aux cheveux bouclés n'y est plus. Un vieillard aveugle parle, entouré de quelques hommes. Il frappe le sol de sa canne. Les souks sont déserts et l'odeur chaude du jour ne laisse plus que des relents aigres. Les portes des boutiques sont fermées. N'errent plus que des fantômes blancs que les ténèbres avalent. A *Paris-Madrid*, un bistrot infâme de la médina, de petites Juives font la danse du ventre. Elles bougent leur nombril comme ces cibles de tir que l'on doit attendre des heures avant de les trouver dans son point de mire. Elles sont laides, mais dans un pays où les femmes se voilent, leur demi-nudité excite une salle bourrée de jeunes Marocains émancipés. Quand elles ont fini leur danse monotone, elles descendent de l'estrade et passent dans les cabinets particuliers au fond de la salle. Station : cinq minutes. Les hommes en sortent en se reboutonnant, le visage hilare et victorieux. Après quoi, les filles retournent se trémousser au son d'une viole, d'une flûte et d'un violon qui n'a plus que deux cordes.

J'aurais préféré retourner dans les jardins de l'Aguedal où un fiacre m'avait promené un matin doré. Mais ils sont fermés. Je ne reverrai pas au clair de lune ces Hespérides où fleurissent en ce moment les abricotiers autour des grands lacs artificiels, les plantations d'oliviers, dont il faut cueillir au passage les petites feuilles pour les croquer et garder dans les dents un délicieux goût amer. C'est la paix. L'eau ruisselle, amenée de l'Atlas par les canalisations. Des jardiniers paisibles ratissent les allées parfumées par les orangers. Le fléau des sauterelles a épargné l'oasis.

Thimadit.

Tout s'est déroulé trop vite pour que je puisse vous écrire. Moyen-Atlas et col du Tizi N'Test, désert de pierres, Ouarzazate, vallée du Dadès, Boumalne, Tinerhir, Ksar ès Souk. Nous avons roulé à trois voitures dans la neige, dans le sable, dans l'eau, sur les pistes où le vent soulève des nuages de poussière rose à ras

du sol, pour aboutir dans ce trou perdu à mi-chemin de Midelt et d'Ifrane, bloqués par la tempête entre deux cols avec une auto de notre convoi enfouie sous la neige. Après la chaleur sèche du Sud, les confortables gîtes d'étapes prévenus de notre arrivée, c'est le froid de glace et le campement dans un bistrot de routiers où des chenillettes et des mulets amènent d'heure en heure, les passagers des autocars et des voitures que la tempête a figés sur place en quelques minutes avec une rare violence. Un brave Grec tient ce café que les rescapés ont transformé en caravansérail. Des permissionnaires couchent dans les couloirs, des campeurs dont la jeep s'est embourbée en plein champ ont mobilisé l'unique poêle. Ils viennent de Bamako après avoir traversé la forêt vierge et le Sahara, pour échouer presque au port. Parce que nous avons flairé le danger un peu plus vite que les autres, nous avons eu droit à deux chambres pour six et une première nuit à l'abri. Mais l'anxiété nous a rongés en pensant à la voiture de tête et à ses quatre occupants que la neige devait lentement recouvrir, sans que personne puisse leur porter secours. A l'aube, une chenillette a réussi à ramener deux de nos amis, un enfant européen resté dans un autocar et une femme arabe avec son nouveau-né. Dans la matinée, les derniers chasse-neige sont tombés en panne et ce sont des mulets qui ont fait le va-et-vient entre Thimadit et le col. Nous avons récupéré tout notre monde, plus une cinquantaine de Marocains dont la résistance au froid, à la faim, au désespoir m'ont stupéfié. Deux femmes ont marché pieds nus pendant des kilomètres dans la neige où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Elles sont arrivées ici à demi-mortes, mais refusant de se dévoiler auprès du poêle, gardant leurs vêtements rigides qui dégèlent et fument à la chaleur. Pour qu'elles boivent un grog bouillant, il faut les emmener dans un recoin de la salle, qu'elles tournent le dos et se cachent encore le bas du visage. C'est la première fois que je me trouve en contact d'aussi près, d'une façon aussi familière avec des Marocains. Leur douceur, leur gentillesse me frappent. Un geste à leur égard suffit à illuminer leur visage, à les rendre éperdus de reconnaissance. Je sais bien qu'avant-hier un jeune ingénieur français a été décapité par des terroristes au bas du col que nous ne pouvons plus franchir. Mais les hommes qui nous arrivent transis après des kilomètres dans la neige, sans argent pour se payer même un café chaud, me font penser à de grands enfants. Quel poison faut-il glisser en eux pour qu'ils assassinent aussi allégrement?

Les rescapés ne doivent la vie qu'aux Berbères de la montagne réunis sous la poigne solide d'un caïd, dont le visage émacié, les yeux brillants, la volubilité marseillaise font mon admiration. Je lui trouve une indubitable ressemblance avec Scipion l'Africain. Il est d'une race de chefs qui ne trompe pas. Au volant de sa jeep, il fonce sur la route verglacée, tourne, vire, dérape, ramasse des hommes dans le fossé, dirige ses bergers montés sur leurs mules, réconforte, commande, repart à la recherche de nouveaux passagers des trois autocars, des quatre camions, des huit voitures que la tempête de neige a bloqués sur une dizaine de kilomètres.

Sous ses ordres, les opérations ont marché rondement et je crois qu'à peu près tout le monde est sauvé. Le drame se transforme en vaudeville et ceux-là mêmes qui ont passé une nuit dans les voitures que la neige recouvrait lentement sans qu'ils puissent même ouvrir les portières, qui se voyaient emmurés vivants, promis à la mort par le froid et l'asphyxie ont déjà récupéré leur bonne humeur.

La situation est digne d'une pièce de théâtre : « Avec qui voulez-vous coucher? » La sagesse a séparé hommes et femmes. Je me trouve dans une chambre avec deux journalistes dont la drôlerie et la gaieté me ramènent loin en arrière. Nous avons décidé de ne pas nous raser avant que l'on nous ait tirés de là. Nos têtes font plaisir à voir. Le téléphone marche et Robert Monange de l'A. F. P., Jean Lefèvre qui est radio-reporter à Rabat, appellent leurs agences respectives pour les tenir au courant de notre situation, et même de nos parties de cartes, du *lied* qu'une Allemande, Maria Mucke, a chanté hier soir au dîner, des histoires salées que raconte Jacqueline Cartier, correspondante de *l'Aurore*. *Radio-Maroc* dans son bulletin du soir nous renvoie fidèlement ces informations gueulées dans le téléphone et nous souhaite bon courage. Je dois avouer que cette atmosphère de caserne m'a rendu moi aussi d'une bonne humeur déconcertante et que nous ne cessons de cartonner (je leur ai appris le jeu que vous m'avez appris : *last card* et chacun y pousse des rugissements de rage ou de plaisir), de boire sec et de mettre à mal les provisions du Grec qui a tué un veau et deux moutons.

Les Marocains sont installés depuis ce matin dans les salles de classe de l'instituteur voisin et dorment là, enroulés dans des tapis, parfaitement indifférents. La neige tombe toujours et ploie les lourdes branches des grands cèdres. Il n'y a plus trace de route. Un rideau blanc barre l'horizon. Pour nous rassurer, un officier des Affaires indigènes nous dit que l'année précédente, Thimadit est resté trois semaines isolé de tout, sans aucun secours. J'envisage mal pareil hivernage. Vous écrire est déjà faire preuve d'un miracle de volonté. Je n'ai emporté qu'un livre : *De l'Amour*. Il m'irrite.

Rabat.

Le lendemain du jour où je vous écrivais, nous avons pu inespérément repartir en petit convoi grâce à l'admirable caïd et sa tribu. Une piste restait à peu près praticable en direction de Fès. Sur dix kilomètres, les bergers et les cultivateurs de la tribu des Aït Arfa du Guigou, étaient postés avec des pelles et des mulets. Une jeep ouvrait le chemin dans la neige et la boue. Dans un paysage nu, fouetté par le vent glacé, nous avons parcouru les dix kilomètres sans savoir si, à chaque instant, nous n'allions pas rester sur place. Dès qu'une voiture s'enlisait, une équipe de Berbères accourait et la poussait avec de grands cris rythmés. Je n'avais jamais assisté à une pareille mobilisation d'hommes. Derrière notre convoi, la chaîne se disloquait et on les apercevait chacun repartant

pour son douar dans la montagne, une pelle sur l'épaule, grimpant avec peine les sentiers gelés. Après les magnifiques forêts de cèdres du col, ce paysage paraissait étrangement désolé avec de rares fermes barricadées. Tous les ans, paraît-il, on retrouve des bergers pétrifiés par le froid avec leur troupeau. Il semblait inhumain de se prélasser dans des voitures que ces hommes couverts de haillons, le plus souvent sous une vieille capote militaire, sortaient du bourbier en s'enfonçant eux-mêmes jusqu'aux genoux. Nous avons bien mis deux heures à faire ces dix kilomètres, avant de trouver une piste à peu près sèche où le caïd nous attendait. Tout au long de l'opération, il avait circulé avec sa jeep en tête et en queue du convoi, criant ses ordres, le visage bleu de froid. Quand Monange a voulu lui remettre un peu d'argent pour que ses hommes achètent du thé, il a failli se fâcher : « Nous n'avons fait que notre devoir. Nous sommes tous des fils de la France. » Il faut donc venir ici pour entendre des phrases pareilles et en être ému.

Pendant tout ce voyage, je n'ai sans doute pas compris grand-chose à la politique marocaine, mais j'ai vu un peuple qui, en général, nous aime bien, qui a encore un peu de respect pour nous, le montre avec ferveur et noblesse. Je ne parle pas des villes du Nord où les regards sont mauvais, où les enfants vous insultent au passage comme nous le leur avons appris, mais de ces tribus de la montagne, de la population des casbahs du Sud, des Chleuhs de l'Atlas, des nomades de la Maurétanie. Ils sont fidèles sans bassesse. Il est curieux de constater que c'est le modernisme qui pourrit le Maroc, que là où la civilisation médiévale persiste, ce peuple n'a pas encore appris la haine. Je voudrais pouvoir exprimer tout cela, mais c'est bien inutile : à Paris, les positions sont toujours prises d'avance. On ne convainc personne. Il semble qu'il n'y ait plus de moyen terme entre les extrémistes. L'incohérence, la fatigue de nos gouvernants réduisent peu à peu cette peau de chagrin qu'est la grandeur française. Reste Chateaubriand. Il fera longtemps pleurer les écoliers musulmans. C'est encore une consolation dans cette débâcle d'être un écrivain, d'avoir une part — si infime soit-elle — de responsabilité, de se dire que l'on n'admire plus notre pays que pour son héritage artistique et littéraire, que c'est là qu'il faut veiller.

Voilà mon dernier jour marocain dans une ville blanche et moderne où je retrouve le soleil et un temps exquis de tiédeur. A Thimadit, la route reste coupée. Ceux qui n'ont pas osé suivre notre convoi, préférant attendre le chasse-neige, sont maintenant bloqués pour plusieurs jours dans cette auberge où les heures commençaient tout de même de me peser. J'ai retrouvé avec joie une porte que l'on peut verrouiller derrière soi, une fenêtre qui s'ouvre sur un jardin clair, l'eau courante, un lit profond. Je crois n'avoir plus l'âge du camping et des casernes. J'aimerais quelques jours de cette paix pour rêver aux belles images du Sud marocain que j'emporte dans mon souvenir. Elles ne s'effaceront pas. Je me suis accordé à cette aridité de la montagne et des vallées, à ces teintes fauves que prend l'Atlas aux crépuscules du matin et

du soir. Je pense à ces villages de terre séchée dressés soudain au bord de la piste, aux cavaliers voilés qui galopent dans les pierrailles, aux belles Berbères couronnées de piécettes d'argent qui lavaient leur linge dans une auge et ne nous adressaient même pas un regard. Je reverrai longtemps cette oasis du Dadès, cachée dans un creux de terrain qui m'est apparue soudain, avec sa floraison d'abricotiers, sa palmeraie et ses champs où le jeune blé pousse dru et vert. Un oued coupait la route. En remontant sur l'autre rive, nous avons trouvé une enfant de quatorze, quinze ans, pieds nus dans le sable, un anneau d'argent aux chevilles. Drapée dans un voile bleu qui avait déteint sur ses bras et son visage, elle nous regardait venir avec un étrange sourire. Elle s'est laissée photographier, une lueur effrayée dans ses yeux moirés. Hors du voile, elle tendait un poignet maigre et gracile orné de lourds bracelets d'argent ancien. Son visage sans peinturlures, avec un nez d'une rare finesse, une bouche aux lèvres épaisses sur des dents pointues, me faisait irrésistiblement penser à l'héroïne du roman d'amour de *la Rose de sable*. Nous l'avons abandonnée là dans son décor naturel, statue bleue de nuit qui s'est de nouveau accroupie au bord de l'eau transparente, guettant la chute d'on ne sait quel fruit, ou le passage d'un fiancé, en serrant son poing sur les piécettes qu'elle venait de recevoir.

Et que faisait ce vieillard solitaire marchant dans le désert à cinquante kilomètres de tout point d'eau? Il avançait d'un pas égal, appuyé sur une longue canne. Qu'importe le temps? Les jours, les heures ne comptent pas. A l'instant où je vous écris, il est encore sur sa route. Je le devine à la nuit, posant sa besace au bord de la piste et, tourné vers La Mecque, priant Dieu avant de s'enrouler dans son burnous pour dormir sous le ciel constellé : *Les étoiles sont les lampes que le Seigneur allume, chaque soir, pour le voyageur qui chemine dans le désert et pour le sage qui médite dans sa demeure.*

J'emporte avec moi cette brassée d'images et bien d'autres encore, ne regrettant que mon imperfection à traduire ce que mes yeux ont vu. Mais le propre des voyages est souvent de rester un secret incommunicable même à ceux que l'on aime le plus et dont la pensée ne vous a pas quitté.

(à suivre) MICHEL DÉON

Aux Trente-deux vents

poèmes de Pierre Albert BIROT
présentés par Alain Bosquet

L'ŒUVRE de Pierre Albert-Birot : une trentaine de recueils de poèmes, plusieurs drames et un roman épique, *Grabinoulor* (sorte d'*Ulysse* aux consonances anarchistes et dadaïstes, resté en grande partie inédit) n'est même pas connue des initiés. Imprimée par l'auteur, le plus souvent, et ne comprenant qu'une ou deux centaines d'exemplaires, elle est pourtant l'une des plus variées, et par moments des plus inspirées, de ce siècle. Quand on aura réuni les plaquettes en un volume — que dis-je ! en cinq ou dix volumes — quand on aura dépouillé les cinq mille pages de manuscrits que l'auteur laisse dormir avec philosophie, on s'apercevra de l'importance de ce poète qui a tout tenté, tout inventé ou réinventé, tout chanté. Sans doute cette abondance même est-elle déroutante, et l'attitude de dispersion extrême que le poète s'est imposée depuis quelque quarante ans est-elle responsable du silence qui se fait autour de lui. Il n'en reste pas moins qu'il est pénible de constater que l'un des tempéraments poétiques les plus singuliers de notre temps n'ait pas trouvé de défenseurs plus chaleureux au cours d'une carrière qui remonte aux premières manifestations du cubisme. Ami de Guillaume Apollinaire, Pierre Albert-Birot a dirigé la revue *Sic*, et devait faire représenter *les Mamelles de Tirésias.* Apollinaire, Cendrars, Jacob, Larbaud, Salmon... Pierre Albert-Birot a partagé tous leurs enthousiasmes, toutes leurs découvertes, tous leurs jeux. Mais peut-être est-il le seul, avec Apollinaire, à avoir pénétré jusque dans le drame intime de l'homme, jusque dans cette zone où le poème lui-même apparaît comme un leurre monstrueux.

A côté des essais de dislocation qui caractérisent les six ou sept années avant 1914, on trouve dans les poèmes de Pierre Albert-Birot des discours moins lyriquement impertinents que ceux d'*Alcools*, moins soucieux de dépaysement que *la Prose du Transsibérien*, mais en revanche empreints d'une inquiétude encore un peu inconsciente, et d'un persiflage où gronde une révolte un peu étouffée contre l'absurde, essence même de l'homme :

Et chacun tout vivant descendit au tombeau
Il était il est vrai étoilé çà et là
De quelques luminaires
On y jouait
Au jacquet
On y parlait de la laitière et du boucher
On y faisait de la stratégie
Et même un peu de trigonométrie
On y faisait aussi beaucoup d'esprit...

Cet esprit, qu'il enrichit et fustige tour à tour, Pierre Albert-Birot le troque parfois pour la plus digne, la plus dépouillée des émotions :

Douze vers à l'un des plus violents d'entre mes détracteurs, tué à la guerre.

Et moi je marche
Tandis que tu es mort
Profiterai-je de cet avantage
Ainsi qu'il est accoutumé parmi les hommes
Pour écrire quelque bien de toi
Maintenant que tu n'écriras plus jamais du mal de moi
Mais non tout mon bien serait vain
Ainsi que fut ton mal
Nous connaissons trop sûrement la vérité
Tous les deux maintenant
Moi quand je marche sur la route
Et toi quand tu es mort.

Sans doute est-il normal de trouver chez un poète de bons exemples des tics qu'il partage avec toute une génération, et de bons exemples de rupture avec ces tics. Les tics de l'époque Apollinaire - Cendrars - Jacob se nomment : innovations typographiques, poèmes-conversations, tour du monde en trente pages du genre « je prends le transatlantique pour être à New York à Pâques et revenir par l'Orient-Express en ramenant une Jeanne d'Arc chinoise ramassée entre le Spitzberg et Singapour ». Ces amusements — il les appelés « amusements naturels » — Pierre Albert-Birot ne s'en est pas privé et, comme il se doit, il ne s'est pas privé d'en rire. Ce qui est moins normal, c'est la dimension nouvelle que Pierre Albert-Birot apporte à ces exercices. Il réduit le discours à l'anecdote, et l'éloquence à un murmure où chuinte déjà l'asthme de l'angoisse :

J'ai lancé mon regard
Mais la femme était si laide
Qu'il est aussitôt tombé par terre
Un chien passe
Et l'emporte.

. . . .

Les paysages remuent dans le ventre du désespoir gris
Tous les oiseaux sont naturalisés
L'amour est sous l'édredon
Le cœur fait des plis.

Longtemps, il hésite entre le plaisir de raconter, l'ivresse de *dire*, et le besoin plus profond de recréer en soi le mécanisme intime qui ordonne la parole, l'use, en abuse, la crée, la transfigure alors même qu'elle n'apparaît plus que comme un jouet sans consistance. Mais Albert-Birot camoufle ses mystères, et leur donne des dehors plaisants, sinon clownesques, comme Laforgue, comme Corbière. Pour s'arroger le droit de saigner en mots, il sait qu'il lui faut d'abord se moquer et du sang et des mots. La comédie, il se la joue en virtuose :

Nil.

Dent veut mordre
C'est un ordre
Ciel est creux
Si tu veux

Belle amie
O momie
Dans la poix
Et sans poids
Combien svelte
Mais non Celte
Fille à l'arc
Rit au parc
L'esprit marche
Sous son arche
Et le duc
Est en stuc.

Autre jeu, sans filet celui-là, jeu qui ressemble au saut mortel et qui n'a que l'apparence extérieure d'une acrobatie : celui du poème-pancarte, où il donne les premiers exemples de ce que seront, plusieurs années plus tard, les proverbes surréalistes de Paul Eluard et Benjamin Péret : « RALENTISSEZ ! *N'écrasez pas les paysages. Merci.* » *Attention,* AMOUR DANGEREUX. *Gardez bien votre droite.* « PARADIS, *1 k. 500. Suivez jusqu'au bout. Ensuite vous demanderez aux Anges.* » Cette brièveté, cette façon de capter, en plus d'une signification frappante, une vérité qui ne s'exprime que par des sous-entendus, Albert-Birot lui doit ses moments de poésie les plus intenses et les plus révélateurs. Certains lui apportent des aperçus nouveaux sur les rapports de l'homme et des choses : un contrat social qui n'est pas sans préfigurer, sur un ton plus badin, les études de Francis Ponge :

Dans les pays sans soleil
Combien les choses doivent s'ennuyer toutes seules
Quelle cruauté il faut avoir
Pour séparer les choses de leur ombre
Ombres joueuses des feuilles
Ombres lyriques des maisons
Décor mouvant de nos rues
Où allez-vous quand vous quittez
Celle que vous aimez tant...

D'autres moments de poésie lui confèrent une amitié cosmique, une solidarité intime avec les éléments dont Jules Supervielle fera son domaine propre :

Les arbres ont très bon cœur la forêt est très hospitalière
C'est peut-être parce que les arbres ont toujours la tête près du ciel...

. . . .

L'été entre par la fenêtre et met la chambre dehors
Parce que l'été n'aime pas les maisons...

Veut-on plus de souffle, une ampleur biblique, les affres de la foi ? Albert-Birot est aussi un poète qui prie :

Archange me voici O que c'est beau chez toi
Mais de quel infini parles-tu donc
Je suis le mangeur de pain et de viande
Fils de mon père et père de mon fils
Et tous ceux d'avant et tous ceux d'après
Sont avec moi dans les signes-esprits
Que je trace de ma main
Et nous voici tous sur du papier
Et nous irons tous au feu
Ou à l'égoût

Mais les oiseaux sont arrivés
Ces images des anges
Et comme eux je m'élance
Dans un beau oui tout grand ouvert...

Ailleurs, volontairement ascétique, Albert-Birot enferme en ce qu'il a appelé des *gouttes de poésie* une flamme, une image, une leçon de morale telles que nous les ont transmises Héraclite ou les philosophes de Chine, purs aphorismes, haï-kaï pleins à éclater :

Je suis ému de m'être éveillé ce matin
Amiral des mots.

. . . .

Eh bien oui le soleil m'a mordu jusqu'à l'os
Quelqu'un se promène do ré mi fa sol sur mes idées.

. . . .

Que représente-t-il ce dessin
Tout ce qui arrive
Et l'ombre
De ce qui n'arrive pas
Un chef-d'œuvre.

. . . .

Le palais va rester seul
Devant les jardins noirs
Dix rois vont y revenir
Avec leur siècle sur le dos
Auraient-ils oublié quelque chose.

Le poète est-il responsable de son poème? Le poème écrit-il son poète dans un étourdissant renversement des rôles? Le verbe vient-il de la chair ou y retourne-t-il pour y trouver des nourritures suffisantes qui lui permettront de redevenir chanson? Simulacres, frayeurs et joies éphémères : Albert-Birot connaît comme pas un le répertoire triste et envoûtant de la création poétique, riche à force de se moquer de soi :

Aux jeunes poètes.

Pour faire un poème
Pardonnez-moi ce pléonasme
Il suffit de se promener
Quelquefois sans bouger

Regardez dehors et dedans
Avec toutes les cellules
De votre vous

Et voici que vous êtes riche

Mais n'en dites rien à personne
Pour aujourd'hui
Ne faites pas le nouveau-riche
Apprenez les bonnes manières
Car la fortune est peu de chose
A qui ne sait pas s'en servir

Vous voici fécondés

Travaillez façonnez polissez assemblez
Tous ces immatériels matériaux

Maintenant
Que vous avez reçu le monde en vous
Portez le monde qui va naître

Obéissez
Parfois aux lois des autres
Parfois aux vôtres
Parfois encore et surtout

A la Loi
Qui n'est ni des autres ni de vous

Et vous serez aimés
Des mots des sons des rythmes
Qui s'ordonneront pour vous plaire

Soyez triple comme un dieu
Ou plutôt comme une mère
Et naîtra le poème

Mais j'aurais dû tout simplement vous dire
Copiez copiez
Religieusement
La Vérité que vous êtes
Et vous ferez un poème

A condition que vous soyez poète.

Comme dit André Gide d'Henri Michaux, découvrons Pierre Albert-Birot (1).

A B

AUX TRENTE-DEUX VENTS

★

Tu leur diras qu'un grand oiseau blanc tout pointu d'ailes et [de bec
Me parle japonais
Par un doux trois heures d'août tandis que peuples au Luxem- [bourg
Entre eux disputent paix
Tu leur diras que j'entends s'écrire l'Histoire qu'ils apprendront [par cœur
Dans un livre illustré
Tu leur diras mon nom et celui des ministres et celui du coiffeur
Qui ce matin me coiffa

(1) Parmi les ouvrages de Pierre Albert-Birot, citons : *Trente et un poèmes de poche* (Éditions Sic, 1917), *la Joie des sept couleurs* (Éditions Sic, 1918), *la Lune ou le livre des poèmes* (Éditions Jean Budry, 1924), *Grabinoulor* (Éditions Denoël, 1933), *les Amusements naturels* (Éditions Denoël, 1942), *110 gouttes de poésie* (Éditions Seghers, 1952), *Poèmes à l'autre moi* (Réédition, Éditions Caractères, 1954).

Tu leur diras que j'ai à mes côtés des animaux en bronze qui [n'ont pas bougé
Depuis deux trois mille ans
Qu'ils les regardent bien je serai dans ce bronze ou du moins
Je n'en serai pas loin
Tu leur diras que mon Ciel a des nuages comme il en est au leur
Et mes arbres des feuilles
Tu leur diras que j'ai deux pieds bien allants deux mains tou- [cheuses et œuvrières
Et l'estomac trop grand
Tu leur diras que mon petit doigt côté cœur porte opale montée [sur sentiment
Tout en bel or massif
Tu leur diras que j'ai deux yeux à rosace atlantique dûment [enlunettés
Sans doute pour mieux voir
Tu leur diras que j'ai du cheveu à volonté et du sourcil en coup [d' fusain
Comme en largeur d'un doigt
Le nez mal cloisonné mais quand même bon nez bien honnête et [du tout aquilin
Avec six poils dedans
Et bouche un peu serrée assez mal faite au rire mais à parole [nette
Et de tigresses dents
Et leur diras aussi
Que j'ai
Une aile aux pieds
Une aile aux bras
Une aile au dos
Ils ne le croiront pas
Tant pis tant pis do mi sol do
Ma peau sera bien immortelle
Tant que j'aurai six ailes

★

Eh oui tu leur diras
Qu'en notre heure d'apothéose
Un poète sait au bon moment
Se couper la tête
Eh oui tu leur diras
Que cela m'est arrivé bien souvent
Mais pour ainsi nous apothéoser
Nous avons bien mis cent mille ans
Cent mille ans avec la tête sur les épaules
Et puis enfin

Voici la décollation des saints
On ne peut pas couper plus loin
Eh oui tu leur diras tout ça
Mais qu'un poète
Sache au bon moment
Se couper la tête
Ils diront qu'il était bien bête
Bien bête assurément

★

On s'assoit dans un bon fauteuil
Bleu de préférence
On étend les deux bras pour garder l'équilibre
Sans balancier
Et l'on téléphone aux pompiers
Rouges si possible
Pour qu'ils viennent vous sortir de là
Mais l'avion passe on saute dedans
On n'a pas le temps on n'a pas le temps
Et l'on est à Montevideo
Que faire à Montevideo
Se mettre à chercher son grand-père
On le cherche partout
Au cinéma dans les cimetières
Mais on a la colique
Ce qui provoque un immense incendie
Alors les pompiers arrivent
Et puis ils vont vous fusiller
Car ils ne veulent pas pour rien
S'être dérangés
Tu leur diras que ces choses-là nous arrivent à chaque instant
Mais on n'en dit rien
On n'a pas le temps

★

Des arbres des oiseaux et des fleurs
Voilà déjà tout une romance
En couleurs
A mettre en flûte
C'est ainsi qu'on commence
Mais on voudrait plus de trous à la flûte
Plus d'oiseaux dans les arbres
Et plus de fleurs dans la romance
Et plus de soleil sur les fleurs

Et plus d'abeilles dans les corolles
Et plus de miel dans les ruches
Au rucher des riches ruches
Et partout des rimes riches
Partout la rime à miel
Du poète abeille
Mais le Gardien
Du beau Jardin
Va crier on ferme
C'est l'heure du collet mauve
C'est l'heure où l'on prend son chapeau
Qu'importent les fleurs et les oiseaux
Et les trous de la flûte
Et le suc des ruches
Et les rimes abeilles
Et le poète à miel
La romance est manquée
Voici des tas de mouches sur le miel
La campagne sent le fumier
Le rôti est brûlé
Les dents gâtées
Le cœur en croix
Et l'âme en poids
Alors tu leur diras
Que le temps fait la culbute
Et si à cette minute
On pense aux trous
Ce n'est plus à ceux de la flûte

PIERRE ALBERT-BIROT.

Parfaite de Saligny

En 1944, Paul Morand, ambassadeur à Berne, est révoqué. Une longue période de repos commence pour ce voyageur impénitent : les déplacements sont impossibles, le retour en France incertain. Dans sa retraite forcée de Territet, Paul Morand se retrouve face à lui-même. Il lit, il écrit beaucoup. Les ouvrages qu'il publie : *A la fleur d'oranger* (1946), *le Journal d'un attaché d'ambassade, le Dernier Jour de l'Inquisition, Montociel, Rajah aux grandes Indes* (1947), *Giraudoux, Souvenirs de notre jeunesse* (1948), *le Visiteur du soir, Marcel Proust* (1949), *l'Europe russe annoncée par Dostoïewsky* et *le Flagellan de Séville* (1950), sont peu connus en France. La critique les ignora délibérément. Pourtant, certains comptent parmi les plus beaux qu'il ait écrit.

Milady (*les Extravagants*, 1936) marquait un tournant dans son œuvre. De voir caricaturées par d'autres les prouesses étincelantes du début de sa carrière, a débarrassé Morand, dès cette date, de ses artifices, des images trop clinquantes, des jeux légers. Il refuse de s'enliser dans ce qui fit son succès. Son effort, désormais, va tendre à la perfection dans le style, à la concentration, au dépouillement. Ses nouvelles restent des modèles d'invention, de fantaisie, ses satires débordent de couleur et de perspicacité, il est le prince des chroniqueurs. Mais jusque-là il semble mal à l'aise dans le roman, qui réclame du recueillement et cette sorte d'impudeur par quoi le romancier se livre lui-même, à travers ses personnages.

Le temps de méditer, le loisir de la recherche méthodique lui sont miraculeusement imposés ; mais il garde sa réserve. Les chocs émotionnels qu'il a subis, il les restitue d'une façon détournée, par l'intermédiaire de héros imaginaires, qu'il place dans un cadre historique, soigneusement étudié. L'âge mûr calme sa pétulance, le délivre des vues un peu superficielles de sa jeunesse. Cet œil trop vif, cette intelligence trop percutante qui lui nuisaient, il les tourne à présent vers les régions plus obscures de l'âme — ce changeant paysage — vers les constantes humaines. Dissimulé sous les facultés révolutionnaires de l'esprit, un grand bon sens domine chez Morand ; il s'exprime en des remarques de moraliste, moraliste à la façon d'un révulsif. La bride est un peu lâchée de cette tendresse qu'il freinait par une sorte d'auto-défense. *Quand l'horreur me saisissait, j'ai toujours essayé de ne pas rendre horrible mes cris d'horreur.*

Deux nouvelles, *le Dernier Jour de l'Inquisition* et *Parfaite de Saligny*, composent le volume à peu près inconnu du public français, dont *La Table Ronde* publie aujourd'hui un extrait, deux récits en apparence sans lien : *l'Inquisition* se déroule au Pérou, en 1813, *Parfaite*, sous la Révolution, en France. La première est une plongée dans le subconscient, la seconde une simple histoire d'amour. Toutes deux, cependant, renvoient l'écho savamment amorti de ce que Morand a vu dans un monde livré à la terreur concentrationnaire, où l'individualité sombre devant les collectivités organisées, où les consciences se heurtent a des tribunaux qui sont des Inquisitions

renforcées, où l'atrocité pousse ses raffinements jusqu'à des excès jamais atteints.

En Vendée, 1783. L'aristocratie provinciale se débat dans des difficultés sans nombre, au bord du gouffre qui va l'engloutir. Les terres des Tincé et leur château ont été acquis par les Babuds (de Saligny), marchands d'esclaves enrichis. Loup de Tincé ne conserve du domaine familial qu'un donjon, le Haut-Pâtis. Il y vit dans une misère orgueilleuse qu'éclaire une unique passion : Parfaite de Saligny. Il l'a toujours aimée ; enfants, ils jouaient ensemble. Mais les années ont fait d'elle une précieuse guindée au cœur sec. Loup s'acharne à la désirer d'autant plus âprement qu'elle paraît mépriser, sa pauvreté. Il part pour les îles où il espère faire fortune ; peut-être, alors Parfaite daignera-t-elle le remarquer?

En son absence, les remous de 1789 atteignent la région. A Nantes, où Parfaite tient salon, elle flirte avec les esprits avancés, se gargarise d'idées nouvelles ; égérie des révolutionnaires en chambre, elle passe pour une intelligence. En fait, son masque de glace recouvre un fatras de niaiserie, d'ambition, de snobisme.

La danse sur le volcan s'achève dans l'exil. Loup de Tincé débarque en Angleterre, en 1793, *son pain cuit*, pour apprendre que Parfaite n'est pas à Londres. Elle se cache en Vendée. Il rentre en France, rejoint Cathelineau, participe au siège de Nantes avec l'armée de Charette et, blessé, s'introduit dans la ville où il suppose Parfaite à l'abri. Le hasard lui fait trouver refuge dans l'hôtel Babud, abandonné de tout être vivant et assister à la vente des meubles et des effets de celle qu'il persiste à vouloir sauver. Une inadvertance le livre à la police. Il mourra pour l'illusion dont il a vécu ; pour Parfaite, il n'était rien. Le récit s'achève par l'épisode saisissant de densité dramatique que *La Table Ronde* a choisi pour ses lecteurs.

GINETTE GUITARD-AUVISTE.

D'ABORD l'obscurité ; puis l'œil s'habituait et voyait.

Après les grandes tempêtes d'équinoxe, il arrivait qu'un navire débarquât au quai de la Fosse, une horde de naufragés recueillis en mer, ruisselants, muets d'horreur, égaux dans le dénuement, épuisés par des nuits de lutte contre l'océan démonté. Aujourd'hui, à minuit, la grande salle de l'Entrepôt de Nantes offrait à peu près le même spectacle. Ils étaient quatre cents hommes entassés, oubliés là depuis des semaines ou des mois, sans avocat, sans interrogatoire, sans jugement. Une chandelle fichée dans un bâton fendu éclairait à peine les voûtes où les ombres des dos courbés et des corps indistincts les uns des autres plaquaient de grands paquets noirs sur le crépi blanc. Devant la porte une lampe de fer à crochet pendait à la muraille et le suif du graisset enfumait le plafond, ajoutant aux ténèbres au lieu de les dissiper.

Les blattes couraient le long des murs et les rats allaient jusque sur les poitrines chercher quelque quignon de pain de pommes de terre caché par les dormeurs. L'odeur de la braise des chaufferettes, des latrines, de la paille souillée et de l'eau croupie des cruches flottait au-dessus de ce troupeau de relégués. On était en novembre et les brouillards de l'Atlantique pénétraient tout, si tièdes que les murs se couvraient d'une eau visqueuse semblable à la sueur d'un front. Un Anglais, capitaine au long cours, jouait

aux dames avec des marrons, ayant pour partenaire un bagnard évadé de l'île d'Yeu. Ceux qui attendaient une place pour dormir restaient debout à les regarder jouer. Parfois un briquet s'allumait dans un coin, derrière une main dont les doigts s'éclairaient en rouge vif, par transparence, et la flamme faisait sortir de l'ombre quelques visages misérables, les uns grossiers, les autres fins, têtes de forbans ou profils mélancoliques de prêtres réfractaires.

Ainsi pesait cette torpeur, obscure et mouvante comme celle du mauvais vin, qu'on pouvait à peine appeler le sommeil ; les toux déchiraient l'air ; sous cette grotte de granit de cent mètres de long, les prisonniers flottaient comme des noyés dans quelque caverne sous-marine. Des captifs à barbe de comète crachaient une salive rougie par leurs gencives saignantes, collaient leurs visages enflés contre la patène d'étain de quelque prêtre à qui ils se confessaient dans l'ombre.

Le système des fausses amnisties, annoncées à grand bruit et qui faisaient sortir de leur cachette des suspects immédiatement arrêtés, avait été fructueux. Les nouveaux prisonniers s'entassaient dans l'Entrepôt, parce que les autres geôles de Nantes, le Bouffay, le Sauvetat, les Saintes-Claires et jusqu'au Bon-Pasteur plein de femmes et de filles, regorgeaient depuis longtemps de malheureux ; il avait fallu en loger jusque dans les caveaux à refroidir les morts. Les tribunaux se dédoublaient, condamnaient à tour de bras sans réussir à faire assez de place. La Commission militaire, qui logeait à l'hôtel Belle-Isle, s'était adjoint le tribunal révolutionnaire et son jury de patriotes qui représentaient la justice du peuple, à côté de l'autre, la Justice à balances ; le Comité de Salut public de Paris attisait de loin la ferveur provinciale, dépêchait de nouveaux accusateurs pour seconder le zèle de Gondel. Fin octobre, on était arrivé à cent exécutions par jour : on en était à cent cinquante, maintenant, mais les Mauges, le Marais, le Bocage, le Bas-Poitou, le Maine, la Bretagne ne cessaient pas leurs envois d'accusés. Submergées par la besogne civique, les convois de conspirateurs, les perquisitions chez les muscadins, les piquages de matelas chez les fédéralistes, les visites domiciliaires dans les derniers couvents, ahuries par les faux mendiants, les faux malades, démontées par les faux noms, perdant leur temps à découvrir des dépôts d'armes dans les forêts, à soulever des lames de parquet, à fouiller la cendre des âtres, à ausculter les boiseries, à palper les grossesses feintes, à chercher les louis d'or dans les perruques des riches, comme on cherche les poux dans les cheveux des pauvres, à creuser la terre dans l'espoir de faire sonner quelque argenterie sous le pic, à sonder les cœurs pour y mettre à jour des aveux, — les armées n'avaient plus le temps de se battre, mais seulement de promener partout le « glaive exterminateur ».

— Quatorze de Liberté ! criait un joueur en abattant les quatre dames.

— Et quatorze d'Égalité ! répondait l'autre, un carré de valets en main.

C'étaient les nouveaux gardiens, venus de Paris pour relever

les anciens d'un harassant service ; hommes de la compagnie Marat, flanqués d'un molosse qui aboyait quand ses maîtres s'excitaient et marquaient l'atout. Ces geôliers parisiens pleins d'un zèle féroce, déchiraient les livres, lisaient les lettres, fouillaient les prisonniers deux fois par jour, interdisaient les achats de chandelle et de vin au concierge, prohibaient les inscriptions sur les murs ou les bancs.

En dépit de leur surveillance, un homme lisait, écrivait, gravait les jours du calendrier avec la pointe de son couteau, et nombreuses étaient les encoches dont il avait entaillé l'escabeau. A les compter on aurait vu qu'il avait été jeté en prison vers la fin d'août de cette année 1793 et que novembre approchait de safin...

Loup de Tincé oubliait de mourir.

Il ne trouvait pas le temps très long, car il pensait à Parfaite et il la croyait en sûreté. Personne, parmi les Nantais emprisonnés à l'Entrepôt, ne l'avait vue, depuis le printemps, mais plusieurs savaient que Mlle de Saligny était encore libre ; les uns la disaient employée comme fille de cuisine chez un conventionnel, les autres affirmaient qu'elle avait trouvé refuge en Bretagne. Un ancien valet de chiens de la Huchière déclarait qu'elle se cachait dans une île de la Loire ; selon d'autres renseignements, elle aurait gagné Paris.

— Je l'avais conjurée d'émigrer, avait dit à Tincé un M. Beautiran, arrêté pour fédéralisme, mais elle m'a répondu : « La France est belle, comme à elle il ne m'arrivera rien. » C'est justement parce que la France est belle qu'il lui arrive toujours quelque chose ; plaise à Dieu qu'il n'en soit pas de même pour Mlle de Saligny ; mais elle a toujours été ainsi : de la raison dans le sentiment, de la déraison dans le raisonnement.

Cependant Loup de Tincé gardait une confiance entière, certain qu'il était de revoir Parfaite. Un Bohémien qui lisait l'avenir dans un jeu de tarots crasseux le lui avait prédit dans la prison : « Vous sortirez d'ici... vous vous embarquerez... je vous vois entouré d'eau et une jeune fille vous accompagne... »

Tincé regardait ces hommes couchés comme des morts surpris dans leur sommeil, au fond d'un immense fossé, ce fossé qui déjà séparait la France du passé et celle de l'avenir ; tous victimes d'un monstrueux accident géologique pareil à ceux qui font s'écrouler les montagnes dans les plaines et les océans submerger les civilisations. Il observait cette catastrophe phénoménale où tombait une société en dissolution dont les derniers représentants gisaient dans l'humidité de cet Entrepôt que d'ailleurs les théories philanthropiques du siècle ne s'étaient guère préoccupées de rendre moins inhumainement effroyable. Une France nouvelle naissait au dehors, sans lui, sans eux, après les avoir enfermés moins pour les punir que pour ne plus les voir, pour n'avoir plus à penser à eux, pour fuir leurs reproches muets de fantômes. Une France qui déjà avait une autre figure, portait d'autres habits, parlait une langue neuve.

Au petit jour, un nègre entrait ; on l'apercevait à peine, lippu sous le madras, contre la porte éclairée par la lanterne.

— Plus il est monde ici, plus on lit (rit), disait-il. Faites de la plâce !

Et il enfournait de nouveaux arrivants.

Vers huit heures, les commissaires apparaissaient, registre d'écrou sous le bras. Ils appelaient des noms, disaient : « Suivez-nous. » Quelques-uns des appelés ne répondaient pas ; ils étaient morts dans la nuit, et déjà leurs voisins avaient pris leurs vêtements et leurs chaussures.

— Faites plâce ! Zellez (serrez)-vous, macaques ! criait le nègre.

Un jour, la porte de la geôle s'ouvrit et un homme ceinturé d'une écharpe tricolore s'arrêta sur le seuil ; il avait le teint olivâtre, les cheveux durs, noirs et plats. Il contempla avec mépris et dégoût cette immense crypte pleine d'hommes entassés et grogna :

— Il faut purger le corps politique de ses mauvaises humeurs.

— Celui-là ne croit pas à la concorde, ricana Tincé.

La concorde, ce beau mot tout neuf sous Louis XVI, écrit sur tous les murs, sonnant dans tous les discours, un mot girondin froid et blanc, apaisant, majestueux, un peu exsangue, un peu cadavérique, mais qui avait de la beauté ; un de ces mots comme Parfaite devait les aimer. « La concorde... se répéta Tincé. Je n'attendrai pas que la concorde règne et que les Français s'embrassent ; je m'échapperai d'ici, j'irai demander à Parfaite de récompenser un si constant amour, et ce jour-là je ne dirai plus que j'arrive trop tard, trop tard en Vendée au moment où le pays meurt, trop tard au secours du roi au moment où sa tête tombe, trop tard à l'hôtel Bahud quand il est vendu et dispersé, mais pas trop tard au cœur de Parfaite, car il battra pour moi. »

Tincé avait pris pleine conscience de lui-même. Il traçait de longues perspectives dans son avenir. Une vraie joie de vivre lui faisait trouver la journée courte. Cet effondrement d'une société dont il apercevait à ses pieds les décombres, pour l'instant il ne voulait en dégager d'autre leçon que la fuite. L'Europe pour lui, ce n'était plus l'Ancien Monde, c'était déjà l'autre monde, la Révolution, une première attaque d'apoplexie. On changerait les régimes, les médecins, mais on ne changerait pas l'âme du malade ; les régals, privilèges, fermes, tailles, bénéfices, s'appelleraient désormais taxes, droits, perceptions, contributions ou reprises du Trésor, mais ce serait la même évolution du même cancer, dont mourrait l'homme européen. « L'Europe a trop vécu, trop joué, trop blasphémé, trop expliqué, trop profané, se disait-il ; un cœur ferme doit prendre ses sûretés ailleurs. »

Alors, avec une grande vivacité d'âme, il se voyait emmenant Parfaite en Virginie ; il l'imaginait dans un de ces esquifs que les Indiens des rivières nomment des *batteaux,* remontant l'Ohio, allant, par portage, jusqu'au Potomac. Ils achèteraient une ferme qu'il nommerait le Nouvel Haut-Pâtis, avec des plantations de tabac ; il croyait déjà respirer l'odeur vanillée des fleurs blanches et s'agiter les feuilles, sous le vent du nord-ouest qui vient de la Prairie. Le soir, il retrouverait au bivouac les sachems tatoués

et avec eux parlerait de ses chasses dont il reviendrait avec deux guirlandes d'oiseaux croisées autour du corps pour Parfaite : oiseaux de Virginie, hérons blancs, pélicans, geais bleus, dindons sauvages, oiseaux-neige, oiseaux-riz, oiseaux moqueurs et tous ces canards des criques qu'il avait tués dans la rivière de l'Anguille...

Après avoir revécu le passé et aménagé l'avenir, Tincé s'endormait dès la tombée de la nuit, peu après quatre heures du soir.

Une fois par mois on le menait au coiffeur, c'est-à-dire chez la femme du concierge qui « faisait les têtes », comme l'on disait. C'était là qu'il pouvait apprendre les nouvelles du jour ; il sut que la guillotine n'allait pas assez vite, qu'on fusillait chaque matin dans les îles, et tellement qu'il n'y avait plus assez de fossoyeurs. En Vendée, la guerre devenait effroyable ; les Bleus qui avançaient trouvaient les puits pleins de Républicains, les fours pleins de Mayençais rôtis, les commissaires cloués comme des buses à la porte des fermes ; les armées ne faisaient plus de prisonniers. Pour les fusillades, la poudre commençait à manquer. A Nantes, un créole de Saint-Domingue, nommé Goulin, multipliait les visites domiciliaires et les arrestations, même chez les patriotes.

— Malgré cela, il y aura bientôt de la place dans les prisons, affirma la concierge.

Elle l'avait entendu dire par un délégué de la Montagne venu en inspection l'avant-veille.

— Quel est son nom? demanda Tincé.

— C'est le citoyen Carrier.

Chaque matin, l'appel des noms reprenait et des prisonniers partaient, de plus en plus nombreux. Sitôt que s'ouvrait la porte, chacun pensait : « Est-ce pour moi? » Sortir de la salle, c'était sortir de la vie ; ces ombres, déjà happées par les brouillards de l'Érèbe, se dégageaient avec effort des autres âmes en peine ; l'esprit obtus, lourds de sommeil ou ivres d'insomnie, ces corps qui semblaient déjà errer dans les Enfers, ces figures mangées par la barbe, ces morceaux de communauté se déchiraient mal de la masse noirâtre où le confinement les avait englués.

Mais chez certains, c'étaient de rapides embrassades, un raidissement de l'être, des cris d'adieu, de nobles paroles, ou des recommandations comme à la veille d'un voyage.

Ensuite un lourd silence, coupé de quelques gémissements étouffés. A Tincé, l'Entrepôt apparaissait alors comme une de ces grandes boîtes pleines de marionnettes, que le montreur cache dans l'ombre, sous le rideau de son théâtre, et d'où il tire au moment voulu les personnages du drame.

Puis c'était fini jusqu'au lendemain : la République offrait à ses ennemis vingt-quatre heures de vie.

Un matin, le nom de Tincé fut sur la liste.

Avec quarante autres prisonniers, il fut emmené, à travers des

couloirs, à la Commission militaire, qui siégeait maintenant quatorze heures par jour. On ne le jugea que dans la soirée.

— Loup de Tincé, trouvé porteur d'assignats de l'armée catholique et rebelle... Tout le monde est d'accord pour la mort?

Dans la cour de l'Entrepôt, des gamins de la conciergerie, qui jouaient aux boules avec les têtes des saints de la cathédrale, accueillirent les prisonniers.

— En route pour le Château-d'eau !

— Oubliez pas vos portefeuilles !

Tincé se demanda quel pouvait bien être ce Château-d'eau où on les menait?

Dès que la charrette fut pleine, les portes de la prison s'ouvrirent et il vit la Loire. Couleur d'ardoise, elle descendait, enserrant les îles de ses bras souples où les ponts passaient leurs anneaux de pierre, paresseuse au milieu de son lit, s'attardant aux sables et aux alluvions, mais rapide sur les bords et animée de remous.

La charrette longeait les quais. Nantes évitait de les regarder passer. Nantes avait peur, dans ces quartiers-là du moins. Le port n'avait plus de mouvement. Tous les bateaux étaient sur lest, comme étaient vide les couvents, Cordeliers, Feuillants, Jacobins. Le trafic américain avait cessé. Les magasins ne s'ouvraient plus sur les couffins de sucre de canne, les sacs de cuir du café des Iles, les mannequins clayonnés où les feuilles du tabac de Virginie étaient jadis empilées.

— On va en Loire, dit quelqu'un.

Au bras de la Madeleine, la charrette s'arrêta. Des mariniers leur lièrent les mains derrière le dos.

— Nous allons être fusillés dans l'île, murmura un prêtre. Dieu ait notre âme.

Un bachot était amarré au quai. Les dix premiers condamnés furent embarqués. Les autres restèrent sur le rivage, sans parler, comme des ombres. Trois rameurs attendaient aux bancs et un garde à la barre. Les rameurs crachèrent dans leurs mains, prirent les avirons.

Debout, Tincé regardait l'eau. Elle avait la viscosité silencieuse de l'huile, coulait par larges flaques noires entre les bouillons clairs et les bulles blanches que soulevaient les rames. Il sentit l'odeur douce de la vase qui le ramena à son enfance, aux lignes à anguille posées à cette même heure, aux masses relevées au petit jour, quand il entendait, avant de les voir, barboter les tanches limoneuses.

Le soleil n'était plus, derrière le vieux château, qu'une ligne mince et rouge comme des lèvres qui sourient, une ligne tirée droit dans un ciel lavé d'encre.

— Voilà les curés qui reviennent ! dit un des rameurs.

Tincé se tourna vers l'Ouest et vit flotter à contre-courant des taches noires : soixante séminaristes noyés la veille.

— Le flux les remonte de Paimbœuf, dit un autre.

Le garde prit une gaffe et éloigna une masse sombre qui s'ap-

prochait à fleur d'eau ; Tincé devina une soutane et la blancheur d'un rabat...

Ils arrivèrent à mi-fleuve, puis, au lieu de continuer, accostèrent par l'arrière une grande galiote hollandaise qui y était mouillée. Sur le ponton sale, il y avait beaucoup de monde et Tincé entendit des cris, des rires ; on chantait en chœur la *Montagne*.

Ils furent entassés, au sortir de la barque, dans un carré qui sentait la caque et qui ne prenait jour que par une écoutille où l'on accédait par une échelle. Ils restèrent là plus d'une heure.

Un à un, les prisonniers montaient et la trappe se refermait derrière eux.

Tincé demeura le dernier.

Il savait ce qu'il allait faire : aussitôt sur le pont, après un brusque écart, il sauterait dans le fleuve dont le courant dessinait là, sous ses yeux, des nœuds coulants sans cesse serrés et défaits ; ses mains étaient liées, mais ses jambes libres ; il nagerait sur le dos ; les soldats tireraient sur lui, mais, dans le soir, ils le manqueraient...

Ce fut enfin son tour.

Au moment où il arrivait à l'air libre, il fut empoigné par deux factionnaires, dépouillé de ses vêtements, et se trouva en face d'une table où des hommes et des femmes mangeaient et buvaient ; ils déchiraient à pleines dents des côtelettes et jetaient les os rongés par-dessus bord. Parfois, derrière eux, une musique militaire se faisait entendre.

— Un coup de muscadet? dit une des femmes aux gardes, un verre dans chaque main.

— Il est bon, fit le premier.

— C'est du vin bourgeois, ajouta l'autre.

Ils burent, mais sans lâcher Tincé.

— Je ne t'en offre pas, à toi, lui dit la femme, ta tasse est pleine... (Et, de son pouce retourné, elle lui montrait la Loire.)

Elles étaient trois Grâces autour d'un homme à écharpe tricolore, qui présidait le repas ; lui, petit doigt en l'air, suçait des pilons de poulet, mais les déposait sur son assiette ; même devant les bouteilles vides, il gardait la décence autoritaire du magistrat. Tincé le reconnut : c'était celui qui avait visité l'Entrepôt quelques jours plus tôt et s'était arrêté avec dégoût sur le seuil ; il revit son teint olivâtre, ses yeux bilieux à paupière clignotante et à pupille plus noire que le centre de la cible, ses cheveux plats, gras, comme beurrés.

— Tiens, voici du pain, citoyen !

Une des femmes tendit une michette aux mariniers.

— Qui a du pain nargue le chagrin, répondit ce dernier.

— Et maintenant, allez nous chercher encore une de ces demoiselles... ordonna alors l'homme à l'écharpe aux factionnaires et ne vous attardez pas à les tâtonner !

Il aperçut Tincé :

— Comment t'appelles-tu? demanda-t-il.

Tincé lança son nom violemment, comme l'Espagnol lance une lame.

— Un ci-devant ! Tous les renards finissent chez le pelletier et tous les ci-devant finiront dans la Loire, fit en riant une des femmes, qui s'appelait la Normand.

— Jésus-Marat, dit une autre, on ne t'y laissera pas aller seul ! Carrier va t'offrir une compagne pour la chavirade.

— Crie « Vive la République » ! et remercie ! ajouta la troisième.

— Allons, la Prasle, ne l'oblige pas à crier ça ! répliqua sa voisine : dit de bouche, le cœur n'y touche...

Les trois femmes se mirent à brailler à la fois.

— Paix, douce Caron ! Mesdames... Calmez-vous, adorables Furies... intervint le représentant en riant.

De l'avant du bateau fut soulevée une trappe qui descendait à la cambuse aux hamacs. Deux gendarmes y sautèrent, au milieu des cris de joie de la table et des hurlements, plus lointains et plus faibles, qu'on entendit alors sous le pont.

— Les carpes se débattent dans le vivier !

Les gendarmes qui remontaient en faisant claquer leurs bottes ferrées apparurent au haut de l'échelle, tirant sur le pont une femme liée, nouvelle captive qu'ils se préparaient à faire avancer de force.

Lorsqu'il avait décidé de sauter, Loup de Tincé s'était dit qu'il choisirait cet instant-là. Il avait froidement examiné ce qui l'entourait, mesuré la distance qui le séparait des convives, le brusque mouvement qu'il aurait à faire pour atteindre le bastingage, l'endroit où il poserait le pied pour bondir dans le fleuve dont il entendait l'eau clapoter mollement sur les flancs du bateau ; il avait calculé qu'au moment où l'attention se dirigerait vers l'avant et où les têtes se tourneraient vers la nouvelle venue, il plongerait, après s'être arraché à ses gardes, et d'autant mieux qu'il était sans vêtements.

Les assistants firent le geste prévu ; tous regardèrent ensemble sur bâbord, et le prisonnier comme les autres. Mais ce qu'il vit le laissa immobile et muet d'épouvante ; une femme venait d'être jetée devant lui ; elle s'arrêta, blanche, immobile et nue, devant la table ; Tincé reconnut Parfaite de Saligny.

— C'est une religieuse, fit une des femmes.

Parmi les convives, plusieurs surent dire son nom. Fouquet le tonnelier la connaissait comme contre-révolutionnaire et Lamberty le carrossier ajouta que c'était une dévote chérie des curés.

— A tremper, la foutue garce ! firent les autres.

Tincé ne regardait que Parfaite. Souvent il l'avait désirée ainsi, dans ses rêves de jeune homme. Il mit dans ce regard tout son ravissement passionné. Elle restait sans bouger, sous le crépuscule, d'une pâleur bleutée, comme le cèdre de la Huchière... Ses cheveux noirs tombaient sur les épaules ; sa taille avait l'élan et la jeune force d'une tige, puis s'évasait en des formes plus larges, faites pour recevoir et donner la vie.

— Vive la mariée ! cria la Caron, accoudée sur le représentant du peuple.

Parfaite, toute droite, paraissait ne rien voir, ne rien entendre ; elle s'offrait aux regards comme le condamné aux balles du peloton.

Son coup d'œil posé fermement sur le vide, ses lèvres sans supplications, demeuraient immobiles. Tincé admira, en frissonnant, dans les dernières lueurs du jour, cette peau qui avait déjà la froideur verdâtre des plantes d'eau.

Les gardes poussèrent la jeune fille contre lui et les lièrent l'un à l'autre, en un instant ; toute la journée les hommes avaient fait cette besogne et leurs mains n'hésitaient plus à manier la chair glacée, sous le vent du soir de novembre ; d'autres condamnés attendaient sur le rivage : il fallait aller vite si l'on voulait avoir encore du plaisir avant la nuit.

Tincé sentit les cordes lui entrer dans la chair ; le garde lui enfonça les reins d'un coup de genou, pour mieux serrer. Moins terrible était cette douleur que celle ressentie à toucher la femme, au contact d'une poitrine dure contre sa poitrine.

Les bourreaux se reculèrent pour juger de l'effet. Les deux corps étaient maintenant si étroitement bridés qu'ils semblaient nattés ; les courbes rentrantes de l'homme correspondaient aux convexités de la femme, elles s'imbriquaient.

Dans le brouillard plombé, il allait devenir difficile de distinguer un supplicicié de l'autre ; les contours de leur masse devenaient incertains. Le crépuscule commençait à les enduire d'une même ombre, les voilant d'un même manteau. Ces reins emboîtés, ces poitrines serrées par les cordes, ces membres entrelacés comme l'osier d'une claie s'habillaient, en dépit d'eux, d'obscurité et de modestie. D'ailleurs, les tortionnaires se trouvaient frustrés ; ils avaient voulu un accouplement de bêtes sauvages, une honte ridicule, une parodie des mystères de la chair jointe à la chair, mais leur infamie ne pouvait rien contre deux âmes qui avaient déjà dépassé la pudeur et ses gênes ; la flétrissure manquait le but.

De ses eaux ardoisées, la Loire coulait en susurrant dans la nuit comme chuchotent dans les ténèbres d'une nef les bouches des fidèles invisibles. Les convives du dîner s'étaient tus ; leur silence soudain n'était pas dû à la compassion, puisque rien d'humain ne pouvait plus atteindre ces gens ; peut-être le pathétique de ces êtres attachés dépassait-il tout ce qu'ils avaient vu jusque-là?

Les deux visages ne s'étaient pas approchés l'un de l'autre ; ils furent contraints de se toucher.

— Vous ! murmura alors tout bas Tincé.

Elle ne l'avait pas reconnu. Mais sans doute le son de cette voix remonta-t-il alors du fond de sa mémoire?

— Parfaite...

Ce fut seulement quand il eut dit son nom qu'il la sentit trembler. Était-ce lui, ou la mort qui la faisait défaillir?

— Parfaite ! dit-il encore.

Il mit dans cet appel passionné toutes ses contraintes secrètes, son exigeante frénésie, sa vigilance patiente de loup qui ne lâche pas sa proie.

— Parfaite ! Comme je t'attendais... Tu ne me quitteras plus.

Avec un bonheur terrible, il regardait Parfaite pour la dernière fois et pour toute l'éternité ; il retrouvait les beaux traits aimés,

la descente noble et verticale du profil, les sourcils bien frappés se rejoignant avec force au-dessus de la perpendiculaire à peine fléchie du nez, l'écartement antique des yeux bruns, les boucles noires qui retombaient en repentirs sur les épaules blanches. Il était seul avec elle, entre le ciel et l'eau.

Tout le reste avait disparu.

Elle était à lui ; elle ne s'en irait plus ; il la touchait.

Il voyait de tout près celle qui l'avait toujours gardé à distance. Quand elle s'était entendue appeler par son nom, elle avait tremblé. Il l'appela encore, et de nouveau elle frémit. Le visage de Mlle de Saligny, qui n'avait eu jusque-là aucune expression, parut s'éveiller à un sentiment lointain comme un écho et plus fort que l'angoisse ; ses lèvres épaisses, fermées par deux fossettes, s'entrouvrirent...

— Embrassez-vous ! cria la table.

Leurs deux bouches furent poussées l'une vers l'autre, leurs lèvres unies de force. Alors Tincé trembla à son tour, sous cet assouvissement sublime, le plus vif et le plus court qu'un homme ait jamais connu ; il sentit jusqu'à l'âme la douceur de ce visage qui collait au sien sa peau glacée, humide, soudain plus grise que la glaise.

Il remercia le sort qui lui était donné de mourir avec Parfaite.

Les quatre gardes les saisirent aux jambes, soulevèrent ce groupe pareil au moulage même de l'Amour, doucement modelé par les premières ombres de la nuit ; en les prenant tous deux dans leurs bras, ils semblaient les élever au-dessus d'eux-mêmes.

— Parfaite, je t'ai toujours aimée, murmura Loup de Tincé.

La Loire s'ouvrit sous eux, avec un claquement de fouet, et des gouttes retombèrent sur le pont, éclaboussant les dîneurs.

— Foutre, dit Carrier, un beau couple !

Et ses yeux continuaient à chercher dans l'eau les formes disparues.

PAUL MORAND.

Journal du Minotaure

(fragments)

« Aujourd'hui, il se pourrait qu'un homme qui cherche la connaissance eût le sentiment d'être un dieu transformé en animal. »
NIETZSCHE, *Par-delà le bien et le mal.*

L'action se passe en Crète, c'est-à-dire loin dans l'espace et le temps et tout près depuis que nous avons vu surgir du sol ces déesses aux seins nus, ces jeunes hommes minces, immobilisés dans l'attitude de la vie, surprenants instantanés d'une humanité qu'on pouvait presque croire légendaire. Et cependant les archéologues n'ont pas de Minotaure à nous présenter. N'est-ce pas parce que le Minotaure n'a jamais existé, sinon dans la conscience des hommes? Mais est-on bien sûr qu'il s'y soit à tout jamais effacé? Si, pour une fois, on prenait son parti, si l'on essayait de le comprendre? Est-ce donc si difficile, puisqu'il suffit d'être enfin ce Minotaure que tout homme porte en lui?

C'est ce qu'a tenté l'auteur de ces lignes : il nous fait aborder à ce rivage de Crète, si étrange et si familier, et nous introduit dans le repaire du monstre avant de nous faire pénétrer en ce coin d'âme où peut-être nous retrouverons certains de nos traits oubliés.

Des spécialistes ont rapproché ce taureau humain — qui dévorait sept garçons et sept filles, issus du sang le plus civilisé, mais aussi le plus neuf — de ces dieux qui, dans les cérémonies d'initiation africaines, avalent les nouveaux circoncis, enfants, avant de les rejeter, hommes. Et le Minotaure n'est-il pas le frère de ces centaures, précepteurs de l'adolescence des héros?

I

Toute la journée, je guette les bruits de la ville. C'est le soir quand l'air devient plus léger, aussitôt après le coucher du soleil, qu'ils parviennent jusqu'à moi. Ils tombent en ma solitude comme des pierres dans un puits. Leurs échos se répercutent en moi comme sous des voûtes. Ces rumeurs s'enflent, se dressent, m'obsèdent et se refusent. Quelle que soit mon attention, je n'entends que des intona-

tions, des exclamations, le rythme des voix; il m'est impossible de comprendre le sens des paroles. J'écoute la ville comme on écoute la mer dans un coquillage. Ces messages anonymes, confus, vrombissent dans ma tête qui bat, ils pressent mes tympans à les crever, ils disjoignent mes tempes. Ma douleur se fait de minute en minute plus intolérable. Et tout à coup, une digue cède, le flot s'écoule, c'est alors que je mugis.

La brise m'apporte aussi cette odeur incomparable de l'homme, parfum lourd de remords et de souvenirs mêlé à la senteur fauve des projets.

Des pas, les cris des enfants, les clameurs des femmes et ces voix graves qui les font taire. Les rires et les pleurs, les colères et les fêtes de la ville. D'immenses clartés entourent parfois la colline.

Penser qu'autour de mon image se rassemblent leurs angoisses, comme des mouches, que je suis cette interrogation à quoi ils ne peuvent répondre, que je perce le cœur de la cité comme un axe creux autour duquel elle tourne.

Je tente de donner à ces voix méconnaissables des corps, mais ce ne sont que des ombres, ombres de voix, ombres de corps. Leurs images ne peuvent être pour moi que des reflets désarticulés dans une eau sans cesse troublée. Je tremble d'amour pour des êtres que je ne connaîtrai jamais. S'ils savaient combien je les aime, s'ils voyaient le fond de mon cœur, seraient-ils capables de résister au vertige? Est-ce la peur seule qui, auprès du labyrinthe, les attire? Sont-ils donc si différents de moi?

★

L'homme a pour cette bête qui est en lui et de temps en temps se réveille, des sentiments incertains, ambigus; tantôt il la flatte et s'y prostitue, tantôt il l'abomine et en a honte; il affirme alors qu'il l'a exorcisée et écrase de son mépris ceux qui ont la faiblesse d'avouer qu'ils ne sont pas sûrs de l'avoir domptée.

Chez eux, la bestialité est une fièvre rentrée, elle fait irruption sur mon visage.

Ce que j'ai? Une maladie honteuse, mais publique.

Ils s'abritent sous leur ombre, ils se laissent ronger par l'apparence qu'ils se sont faite.

Leur âme est tout autour de leurs corps, ils en sont protégés. La mienne est au-dedans de moi, au plus secret de mes viscères, dissimulée et douloureuse comme une écharde dans la chair.

II

S'il n'y avait ces murs, il y aurait toujours entre le monde et moi le bruit de mon souffle, le bourdonnement de mes artères; et quand le vent m'apporte les effluves de la cité, elles se corrompent au contact de ma propre odeur.

★

J'imagine parfois qu'on a placé sur mon visage un masque, mais ce masque a pris sur ma chair et ne s'en distingue plus; mes véritables traits sont à tout jamais perdus, même pour moi.

Je passe des heures entières à regarder mes mains, mes mains d'homme. Tout ce que je peux voir de mon corps est d'un homme et je ne me persuade que trop facilement que j'en suis un. Mais j'en veux voir davantage et j'interroge la source. Elle me montre un mufle et des cornes.

Ah! me pencher sur cette eau et enfin m'y reconnaître!

★

Sous les vagues des émotions, les houles de la colère, ma vie chaude d'un rythme qu'elle ne trouve qu'en elle-même. Toujours, elle me réveille et m'étonne. Je me sens alors si démuni devant cette vie qui ne s'arrête jamais, que je n'ai pas voulue, qui n'a pas besoin de moi pour marcher, cet être sur lequel je ne puis rien et qui est moi.

Cette odeur qui monte le soir de mon corps comme une buée, et que tout d'abord je ne reconnais pas comme mienne, m'enivre un moment, mais aussitôt après me répugne.

Ne plus être que l'élan qui bat en moi à coups redoublés, que la bête un instant réveillée. Puis l'effroi devant cette brute que j'ai été, ce mépris d'avoir oublié, ne serait-ce qu'un instant, que je suis aussi un homme.

Entre la lumière et moi, il y a mon œil, entre la pierre et moi, ma main. Ce que je sens, ce n'est pas l'objet que je tiens, mais ma main qui le tient.

III

Entre ces rocs, la lumière brûlante se concentre; d'un mur à l'autre, les rayons se réfléchissent et se nouent. Parfois, je me place au centre de ce foyer d'incandescence. D'ici le soleil lape les couleurs, ronge les contours. Mon corps n'est plus qu'un informe spectre, léché, fondu par les mille langues du soleil, il crépite comme une flamme.

★

Rien ici ne vit qu'une source. Autour de ses arabesques de fraîcheur, s'enroulent et se déroulent doucement les herbes aquatiques d'un vert brillant; un filet d'eau, bientôt tiède, traverse mon domaine, mais il fuit; lui aussi, court vers la ville.

★

De la mer, je n'entends que le grondement les jours de tempête, cependant j'ai en moi une image d'elle. Je vois une immense étendue

glauque comme les yeux d'Ariane, et dont on ne peut deviner la profondeur. Il y a aussi des traces blanches de vols d'oiseaux contre un ciel trop bleu et des voiles orange gonflées et orgueilleuses. Je me souviens de tout cela que je n'ai jamais vu. Cette image est belle et apaisante. La mer est-elle aussi belle? Peut-être vaut-il mieux que je ne la voie jamais.

★

Quelquefois un oiseau vient de la terre des hommes et se pose. Il me fait don de son chant qui est le même pour tous. Ils l'entendent, eux, moi, je l'écoute. Mais, en s'envolant, l'oiseau ne me laisse que sa fiente.

★

Je m'étends au milieu de ces pierres; contre mon œil s'ouvrent des couloirs sans fin, des cavernes obscures, un imaginaire chaos qui se ramifie en minuscules labyrinthes où le regard se fourvoie.

Mieux que les voix insaisissables des hommes, je perçois les échos de la roche, ce chant menu et insistant qui jamais ne se lasse et au-delà, dans le lointain, les sourdes résonances qui battent dans ses veines; plus loin encore, les noirs soubresauts, des entrailles de la terre.

★

Je contemple, immobile, les choses qui sont, je les scrute pour y trouver non un sens qui ne leur appartient pas, mais cette joie multiforme et incompréhensible qu'elles expriment. Qu'est leur mystère auprès du mien puisqu'elles l'ignorent?

Leur ignorance est innocence. Elle eût été ma raison de vivre. Quand donc me fut-elle retirée, et par qui?

★

Lorsqu'on entre au labyrinthe, on est enveloppé par un air froid et visqueux. Ces couloirs sont si étroits, si bas, que leurs parois semblent se mouler et s'appuyer sur celui qui y pénètre. Si l'on s'arrêtait, elles se refermeraient comme les valves d'une huître. Et cent mille ans plus tard, des savants remettraient au jour un homme fossile. Des bouffées d'un air de plus en plus rare et pestilentiel se plaquent sur le corps et se déplacent avec lui.

Je ne peux moi-même y entrer sans crainte. Souvent encore je m'y perds, malgré l'extrême habitude que j'en ai. On marche entre ces murs suintants comme ceux d'une tombe, le regard tiré vers l'avant, espérant quelque issue, quelque espace qui délivre de cette oppression. Les croisements sont si nombreux, et si semblables qu'on ne sait où l'on est, qu'on se demande si l'on ne revient pas toujours au même point. Ce qui rend le labyrinthe redoutable, invincible même, c'est qu'il déjoue les repères; les déductions, les raisonnements ici ne servent à rien. Ceux qui y sont entrés n'en sont pas ressortis; ils y ont erré jusqu'à l'épuisement, jusqu'à la mort. Qu'ai-je à faire ici? Ces pierres sont anthropophages; c'est un homme, Dédale, qui

les a ajustées pour des hommes. Il a voulu faire mon portrait et cette image est si ressemblante que tous s'y trompent. Mais je n'en suis pas le maître, seulement le prisonnier comme de mon visage. Il doit y avoir une sortie vers la ville puisqu'on peut y entrer du dehors, mais je ne l'ai jamais trouvée. Je descends dans ces grottes pour fuir le soleil, mais bientôt l'air me manque, je n'ai le choix qu'entre la lumière aveuglante et la nuit humide de ce souterrain.

Parfois aussi, le labyrinthe m'apparaît comme l'abri le plus sûr. Je voudrais alors qu'au centre de son ellipse existât un labyrinthe plus secret, et au cœur de celui-ci un autre encore, insoupçonnable, c'est là que je vivrais.

*

Ma solitude, le jour, se peuple de voix sans corps et de fallacieuses présences; la nuit, elle fourmille d'ombres mouvantes ou elle étouffe sous un silence accablant.

Mais la lune cicatrise ma chair meurtrie; comme une musique muette, comme une mère, elle berce ma douleur; je flotte dans cette béatitude lactée qui tombe, goutte à goutte, sur la terre; je remue doucement, au rythme de courants invisibles, dans le silence qu'on peut toucher, comme un noyé au fond de la mer. Les souffles de la nuit font frémir ma peau, mon corps, au contact de furtives caresses, s'épand hors de ses limites, la lumière m'oint comme une huile transparente. La lune m'aime; seule, la lune m'aime.

La nuit, je veille au centre du monde. Je suis le pilier autour duquel tournent les rêves. Le crépuscule est mon sacre solennel; la nuit, je règne.

IV

Parfois, j'entends au loin le murmure des sistres, le sourd éclat des cymbales des prêtres. Viennent-ils vers moi? Je guette. La rumeur s'amplifie puis disparaît, sans doute au tournant d'une rue; soudain, elle resurgit et étincelle sur une place, puis se perd à nouveau dans le dédale des ruelles. Maintenant, j'entends le cliquetis des lances contre les cuirasses et le crissement des roues du char royal sur le pavé. Puis le silence. Enfin un vacarme caverneux, l'avance du cortège dans le labyrinthe. Les prêtres s'y attardent, encensant les parois, purifiant cet air empesté. Et, tout à coup, surgissant à la lumière, éblouis, les soldats et derrière eux, le roi qui s'appuie sur l'épaule d'Ariane.

Minos paraît, revêtu des insignes du pouvoir, étincelant d'or et de pierreries qu'enflamme le soleil. Des gardes marchent devant lui, abrités par la haie de leurs glaives. Deux hommes sortent du rang, passent derrière moi et me saisissent les bras. Ému par la proximité de ces visages et de ces souffles humains, par la pression de ces mains, je ne songe même pas à résister.

Les prêtres, alors, un à un, éclosent de l'obscurité. Effarés comme des chouettes au soleil, épilés, roses, mais noblement drapés d'un lin immaculé, ils s'affairent, empressés, circulant entre les acteurs

immobiles de cette représentation sacrée, les enserrant au filet des prières bredouillées qui culbutent et se précipitent hors de leurs bouches.

Devant Ariane qui ne voit que son frère, ils dépouillent le roi. Nu, gonflé, piteux, mais encore imposant, soutenu par deux prêtres, Minos s'avance, les yeux baissés. Je me détourne de cette masse chancelante. Un des soldats me saisit la nuque pour m'obliger à regarder droit devant moi. L'éclat de mes yeux s'enfonce dans ceux de mon père. Sous le choc, ses genoux se ploient, son corps frémit et il s'écroule à mes pieds. Puis il se redresse avec peine et s'agrippe à mes jambes qu'il tient embrassées, comme un homme étreint un tronc d'arbre pour y grimper. Son regard suppliant monte vers mon visage. Ses acolytes s'emparent de mes mains et les posent sur son crâne. Nous restons ainsi longtemps, immobiles dans le silence, tandis que j'épie quelque signe des assistants. Mais les prêtres ont des faces fermées et leurs regards filtrant sous des cils trop longs, voient sans être vus; les soldats qui ont pris place dans l'enclos tournent le dos à la scène; et je ne peux me retourner. Seule, Ariane, lointaine mais de face, ne me refuse pas ses yeux. Je n'y lis nulle pensée, nulle émotion, seulement le procès-verbal de cette scène à tout jamais fixé.

Enfin, je ne vois plus rien, je ne sens plus rien. Ce spectacle n'était qu'un rêve et je m'éveille. Tout est accompli. Le roi se relève. Comme s'il sortait du bain, les prêtres lui tendent sa robe, couleur de safran, ses chaînes d'or, ses amulettes. On lui lace ses sandales, on l'inonde de parfum. Un ordre bref et l'étau de chair qui me tenait se desserre et tombe. Presque inconscient, j'entrevois à travers mes paupières à demi closes, des ombres qui s'éloignent. L'une, je sais que c'est Ariane, s'avance vers moi, je sens sa main qui se pose, douce et fraîche, sur mon front brûlant. Le brouhaha se rassemble, happé par le labyrinthe comme par un siphon. La caverne les digère et on entend encore ses profonds borborygmes. Puis plus rien. J'ouvre les yeux, Minos est à côté de moi.

★

Les yeux de Minos brillent d'un étrange éclat qu'ils n'avaient pas tout à l'heure, mais que je ne connais que trop bien.

Sur sa poitrine, un énorme rubis. Il aime cette pierre qui ne le quitte jamais. C'est une goutte de sang frais dans laquelle joue une chaude lumière.

★

Lorsque enfin, il m'a laissé, je revis la cérémonie. J'essaie de lire sur ces visages officiels, sur ces dos obstinément tournés. Quand les gardes s'avancent, menaçants, ce ne sont pas seulement leurs armes qu'ils dirigent contre moi, mais leurs regards inhumains comme le spectacle auquel ils s'apprêtent à faire face. Je tente maintenant de les retrouver un à un; peine perdue, il est trop tard et tous se sont confondus. Je revois cependant ces nuques raidies, ces dos presque identiques, ces muscles tendus, ankylosés. Qu'un seul se retourne et cette magie dont on me fait le complice s'évanouirait; il n'y aurait

plus ici de roi, de prêtres, de jeune fille et de monstre, mais des hommes. Cela est arrivé. Un jour, comme si mon regard avait piqué l'un d'eux, j'ai vu des épaules trembler et brusquement le soldat a tourné la tête. J'ai vu, une seconde, luire des yeux bleus, avides. Minos se relevait, je tombai. Réveillé, le regard que j'ai rencontré était celui, fangeux, ignoble de Minos.

★

D'Ariane, je connais moins encore; même pas cette brutale curiosité que trahissaient les gestes d'automate des gardes. Qui suis-je pour toi, même pas l'inconnu, même pas l'étranger? Les autres se détournent, mais toi tu viens, tu te crois assez grande. Est-ce à ma mesure que tu juges des autres et de toi-même? Yeux grands ouverts, mais cadenassés du dedans, main équivoque sur ma face camuse, odeur du printemps dans mon éternel été.

VI

Plutôt que me résigner à ma violence, à ma cruauté, à mon désir, il faut les épanouir, m'en parer, les faire servir à ma gloire. Il est absurde d'avoir honte, d'avoir peur de ce qui est ma force.

Quelle architecture de mort, quelle œuvre de ténèbres je construis au plus profond de mes souterraines demeures! De ce noir palais monte vers le ciel vide la soie phosphorescente de mon patient labeur. Déjà elle s'étend comme des rets, invisibles encore, sur cette terre. Quel cataclysme quand cette silencieuse conspiration éclatera au grand jour, quand cette menace voilera la lumière du soleil!

Ils attendent une délivrance et ils l'auront. Mais ils ne savent pas qu'ils ne seront libérés que pour une captivité plus étroite encore jusqu'à ce que, de délivrance en délivrance, ils tombent sous la pire servitude, celle qu'ils exerceront sur eux-mêmes. Personne alors ne pourra plus rien pour eux.

Le monstre jette au vent sa semence, trouvera-t-elle de rouges marécages humains où elle germera? Malheur au ventre qui aura recueilli cette offrande du hasard!

★

Quand il n'y aura pas un, mais des millions de labyrinthes et en chacun un minotaure.

Quand le labyrinthe ne sera qu'un tombeau vide, le monde ne sera plus qu'un cimetière de vivants.

Quand l'homme sera devenu son propre labyrinthe et qu'il s'y perdra.

Quand l'homme n'aura plus horreur du Minotaure, c'est lui qui se fera horreur.

★

Je repose au cœur du soleil comme un diamant qui en multiplie les rayons. Je dessèche la campagne et les cœurs. Je suis cet éblouissement qui aveugle les hommes perdus dans les neiges et dans les sables des déserts.

Ils cesseront de la voir avant que ma statue de granit soit rongée par les vents.

Je suis le nombril du monde, cette blessure au centre de l'homme, cette orbite vide, sceau de son origine.

★

Regardez en face l'éclat fauve de mes yeux, mes cornes menaçantes. Que vous me tuiez, que vous me mettiez sur vos autels, vous ne pourrez pas faire que je n'aie pas existé.

Je suis beau, mais d'une beauté inédite, encore incomprise, de la beauté de l'homme qu'on torture, de la femme qu'on viole. Un jour viendra où l'on ne connaîtra plus d'autre beauté que celle-là.

Debout sur la terre, les bras en l'air comme un plongeur, je tombe dans le ciel. Et cette chute est infinie. De loin elle ressemble à une ascension.

★

Déjà l'homme ne se reconnaît plus lui-même; il se cherche et ne se trouve pas. L'heure est peut-être venue.

Bientôt l'homme sera pour l'homme un objet d'épouvante et de répulsion. Bientôt l'homme ne pourra plus voir dans un miroir sa propre image, sans en être bouleversé de colère et de honte, bientôt il se penchera sur son miroir et il y découvrira une autre image que la sienne.

Lorsque la terre ne sera plus qu'un champ de pierres, lorsque l'eau se sera fait un chemin vers les profondeurs et qu'avec elle auront disparu ces moisissures, l'herbe, l'arbre, l'homme enfin, quand il n'y aura plus sous le ciel que cendres et silence, je descendrai et je respirerai cette atmosphère purifiée. Je m'étendrai sur la plus haute montagne, celle d'où l'on découvre tout l'univers et je m'endormirai.

VII

Je t'attends, Thésée. Depuis toujours je sais que tu viendras et que tu me vaincras. Dans un autre monde, j'ai appris ta naissance et ton nom. Tu dois avoir atteint l'âge d'homme, tu ne tarderas plus. Déjà, je suis ton ombre sur les murs du labyrinthe.

J'appartiens à un passé très lointain, à un avenir qui se rapproche à chaque pas que tu fais vers moi. Créature ambiguë, dans mes veines se mêlent à doses égales la semence des dieux et le sang des hommes. Je les rattache à leur origine ineffable, céleste et sauvage, je suis la trace visible de la faute des Immortels, de la malédiction

par laquelle l'homme fut privé de l'héritage auquel il avait droit. Il faut rompre maintenant cette alliance contre nature, trancher ce cordon ombilical, il faut que l'homme ne puisse plus regarder en arrière. Quand je serai mort, Minos, usurpateur qui canalise à son seul profit cette force qui coule de très haut, qui vient de très loin, Minos qui a fait de moi ce mauvais génie dont il feint de sauver ses sujets, Minos, ce faux dieu, s'effondrera et le vaste filet dont les mailles retiennent les hommes se déchirera. Les hommes enfin seuls, entre eux, sans dieu, ni maître, cela aura été ton ouvrage, bel esclave de toi-même.

Déjà, comme un aveugle, je caresse tes traits, je sens sous mes doigts ton visage neuf, je sens tes mains, ta droite sur ma gauche, ta gauche sur ma droite. Elles sont égales. Sais-tu, Thésée, sais-tu que tu seras le premier homme qui me regardera dans les yeux et devant qui ne se cloront pas mes paupières? Les hommes ne peuvent rien ni pour ni contre moi, ils ne peuvent ni me tuer, ni m'aimer. Toi, tu m'aimeras assez pour me donner la mort. Et moi, je t'aime parce que tu m'apportes ma mort, celle à laquelle j'ai droit, parce que tu romps ce cercle magique où je me suis enfermé. J'aime ma mort puisque, seule, elle m'unit aux hommes pour toujours. N'hésite pas, Thésée, il n'y a pas de place pour nous deux en ce monde, il est nécessaire que l'homme soit débarrassé de ce qui le dépasse, il est bon qu'il soit taillé, élagué, émondé, coupé; l'homme sera enfin un animal domestique.

JACQUES BROSSE.

BONNE NUIT (II)

Le père Akoun et sa femme tiennent à Ménilmontant un petit café dont les affaires sont difficiles. Ils ont une fille unique, Lucette. Leurs propriétaires, M. et Mme Pons, embauchent celle-ci pour « travaux divers ». Une des activités de M. Pons se révèle être l'usure, ce qui parfois lui vaut d'avoir des clients rétifs. Juillet venu, Mme Pons part en vacances avec les enfants. Chaque soir, Lucette rentre chez elle, à l'angle de la rue de Pixerécourt et de l'impasse des Chevaliers... (1)

— Et quand il a fallu faire une robe neuve, ça a toujours été un monde d'histoires...

Voilà comment cela avait commencé.

Depuis combien de temps Lucette se retournait-elle sur son lit, elle n'eût pas pu le dire, bien que d'habitude elle sût à dix minutes près l'heure qu'il était, même lors de ses réveils.

Sa chambre donnait sur la cour intérieure d'un atelier de menuiserie. Elle voulut allumer, se ravisa. La lumière aurait filtré à travers la porte et le haut de l'escalier eût été coloré par les rayons : or les Akoun étaient encore en bas.

Elle ouvrit le tiroir grinçant de la table de nuit, tâtonna à la recherche d'un paquet de cigarettes blondes de la régie, trouva aussi les allumettes, puis sa main se baissa jusqu'à ce qu'elle tirât la poignée du petit coffre à pot de chambre. Lucette dissimulait là, depuis des années, un cendrier réclame qu'elle cassait périodiquement. Le père Akoun ne manquait pas, chaque fois qu'un représentant venait ou qu'il se rendait dans une grande maison, de réclamer des cendriers. Il ne les laissait jamais sur les quatre tables du café, sachant qu'ils n'y feraient pas long feu. Il les entassait dans une armoire, se figurant peut-être que cela avait de la valeur. Depuis l'occupation, il avait la manie de faire des stocks.

La bouillotte refroidissait. Lucette s'étirait, aspirant des bouffées espacées dans une demi-torpeur qu'elle aimait. La fenêtre ouverte était pleine de transparentes lumières et c'étaient des bruissements sans fin dans la nuit du dehors. Les Akoun montèrent, l'un derrière l'autre. Les marches grinçaient au passage de Mme Akoun, criaient lorsque son mari arrivait sur elles.

— Je suis morte, murmura Mme Akoun.

Elle reprit son souffle juste en face de la chambre où, sur une bouffée trop forte, Lucette se mettait à tousser.

— Tu ne dors pas, Lu?

Lucette était en train d'écraser la cigarette lorsque la porte

(1) Cf. *Table Ronde*, nº 91, juillet 1955.

grinça et, toute proche, la voix grondante et inquiète de Mme Akoun reprit plus assourdie.

— Pourquoi fais-tu semblant, Lucette? Tu crois que je ne sens pas?

Elle n'employait « Lu » que pour la tendresse. Du bout du couloir, le père Akoun tonna :

— Ça y est ! Les voilà parties à bavarder. Eh bien moi, barca ! Plumard pour mézigue !

Mme Akoun referma de l'intérieur de la chambre, tourna le commutateur.

— Je prends mon service à 8 heures, maman, dit Lucette.

— A dix-huit ans, on a le droit de faire ce qu'on veut. Tu veux fumer : fume. Mais pas dans la chambre. Après ce qui nous est arrivé ! Tu veux qu'on ait encore un incendie?

— Je fais attention. Il y a des familles qui vivent dans des maisons de bois, des centaines d'années. Elles y fument, elles y font la cuisine, elles y brûlent des bûches...

— Ah, Lucette ! A quoi bon m'obliger à mettre une fois de plus les points sur les i...

— Oui. Tant que tu vivras, tu ne cesseras pas de croire que s'il y a eu l'incendie, c'est parce que je m'étais endormie avec ma cigarette au bec. Eh bien ce n'est pas vrai. Je m'étais endormie une autre fois. D'accord. Mais pas celle-là. Ce soir-là, je n'ai pas fumé. Maintenant maman, comme tu voudras. J'aimerais bien dormir.

— Lucette !

Ce fut alors que Lucette, soulevant les paupières, aperçut d'abord l'index piqué de sa mère — et, sur la table de nuit, près de son sac, l'écrin de velours ouvert. Elle s'obstina d'abord à faire la morte. Elle bâilla bruyamment de sorte qu'elle n'entendit pas le début de l'imprécation de Mme Akoun. Seule, la fin...

— ... et se laisser payer une montre par ce Pons, j'imagine ! J'étais sûr qu'un type comme ça avait vu Nice !

« Oh ! » Brutalement, elle avait nié, se soulevant à demi, une épaulette de sa chemise de nuit glissant au creux du coude, les cheveux fous, la bouche amère, jaillissante et dorée avec sa chair ferme qui semblait sortir des plages et qui sentait le seil.

Elle défendit M. Pons d'un ton sans réplique et, y réfléchissant le lendemain, elle dut admettre que ce qui l'avait surtout révoltée, c'était que sa mère eût pensé que M. Pons ne la gardait pas pour son utilité professionnelle.

— Tu n'oseras pas prétendre que tu as pu te payer avec ton mois, ce bijou-là? Je suis ta mère, j'ai le droit...

— Et même si je couchais avec quelqu'un qui me l'aurait donné, je ferais mal? Il faut que j'attende mon mariage dans la pureté? La pucelle de Belleville?

Alors Mme Akoun s'était écroulée sur la courtepointe, paralysant sous son ventre épais une jambe de Lucette qui n'osa se dégager doucement que quand elle eut des fourmis dans le pied. La grosse femme pleurait, étouffant ses sanglots, attentive à ne pas alerter son mari. Lucette continuait à monologuer, sans colère :

— Souviens-toi, maman : jamais rien. Pas de montagne. Pas

de mer. Les grandes vacances dans les fermes ou dans ces groupes que je détestais. Et au moment où ça commençait à mieux marcher, la guerre. Papa prisonnier. Et toi qui étais affolée...

— Oh ! Tais-toi ! Tu veux que je meure, Lucette? Tu veux que ta mère meure?

— Est-ce que je te reproche quelque chose? Est-ce que je ne me serais pas affolée davantage encore, à ta place?

— Peut-être.

Peut-être aussi Lucette n'eût-elle pas vendu en quinze jours le fonds, la cave et la vaisselle de ce petit café-restaurant proche de la place de la Bastille, qui rapportait gros, qui bénéficiait d'une solide clientèle de quartier et que la pauvre femme bazarda au premier acquéreur qui accepta de payer comptant, tant elle était épouvantée par ce qu'on racontait de l'antisémitisme allemand, tant aussi elle espérait soudoyer à coup d'argent des personnalités pour faire sortir le père Akoun de son stalag de Belgique.

Les deux femmes se taisaient, mais Mme Akoun croyait entendre tout ce que sa fille revivait près d'elle, les yeux clos.

« Ces deux hivers à Clermont-Ferrand, puis dans le Tarn-et-Garonne, rappelle-toi, maman. Ce drame pour faire de bons colis. Papa qui s'en allait toujours plus loin en Allemagne et toi sans travail et moi à ta charge, et ces problèmes épouvantables d'argent, pour le repas de chaque jour, pour tout ce que je dévorais et que tu m'achetais à coups de marché noir... »

— Quand je me souviens, je ne trouve pas qu'on ait été si malheureuses.

Lucette soupira. Ce que signifiait ce soupir si clair !

« Parce que tu te dévouais totalement pour moi. Et tes parents, ont-ils pu être odieux ! Refuser de nous garder chez eux, en donnant pour prétexte qu'ils n'avaient jamais approuvé ton mariage avec un Nord-Africain... Et quand papa fut revenu grâce tes ruineux voyages à Vichy, la dénonciation, la fuite au petit jour, en laissant tout, une heure avant l'arrivée de la Milice... Le débarquement lamentable dans ce petit patelin d'Auvergne, la misère, et la misère jusqu'à la libération. Et depuis, la lutte, les dents serrées. Sans rien pouvoir réclamer parce que tu avais tout vendu irrégulièrement et que personne ne veut nous aider à faire la preuve qu'on n'a été payés qu'en partie... Et cet incendie d'il y a trois ans... »

— Et tu voudrais que je refuse un cadeau qu'on m'offre? Écoute-moi bien, maman : non. Surtout si je n'ai pas à me vendre.

— Qui est-ce?

— Un brave gosse. Un camarade.

— Bouchaieb?

Lucette ne répondit pas, mais dans un mouvement d'exaspération subite, prit ostensiblement une cigarette, l'alluma. Sa mère alors rampa à plat ventre sur le lit jusqu'à ce que ses mains atteignissent le visage de Lucette.

— Attends au moins que j'ai le dos tourné ! lança-t-elle en cueillant la cigarette qu'elle écrasa.

— Je peux dormir?

— Pourvu qu'elle ne te coûte pas trop cher, cette petite montre, ma Lu !

Elle sortit enfin, gémissante, la main au creux des reins. Il y eut de nouveau, dans la petite chambre où entrait un flot de rayons de lune, le silence, la pénombre et les rêves paresseux si agréables en vérité que Lucette, même lorsqu'elle était lasse, regrettait d'être vaincue par le sommeil.

VI

Quand Lucette avait voulu écrire l'adresse sur le petit agenda que Madame lui avait offert la veille de son départ pour Porquerolles, M. Pons l'avait arrêtée en claquant les doigts.

— Non, non ! Vous avez assez de mémoire pour vous rappeler une rue et un numéro !

De sorte qu'elle avait la hantise de les oublier, maintenant...

Elle était restée sur la plateforme du 86 et, accoudée sur la rampe de bois, penchait le nez au-dessus des pavés. Il faisait chaud et à cause de sa transpiration généreuse elle s'était trop parfumée une fois de plus. Elle s'en rendait compte ; cela l'énervait.

Elle pensait à ce claquement de doigts et au froncement des sourcils de Monsieur. Pour cette simple course il lui avait donné 2 000 francs. C'était beaucoup. Voyons : se présenter d'abord rue du Champ-de-Mars, chez le Dr Rode. Bien qu'il ne s'agît que d'une commission rapide, attendre son tour s'il y avait des clients dans le salon. Ne pas parler au docteur avant d'être seule avec lui dans le cabinet de consultation. Là, il lui donnerait deux paquets ; le premier marqué d'une croix, devrait être rapporté à M. Pons ; pour le second le docteur fournirait les indications nécessaires.

Ensuite aller 5 *bis* rue de Longchamp, deuxième à droite au fond de la cour. Là, un certain M. Paris lui remettrait également un paquet et contre celui-ci elle lui donnerait une enveloppe, celle qu'elle avait enfouie au plus profond de son sac après que Monsieur lui eut souligné d'en prendre le plus grand soin.

— J'espère, avait dit songeusement M. Pons, que les paquets contiendront ce qu'il faut. Plus tard il se peut que je vous demande de vérifier.

En quittant M. Paris, aller à l'endroit indiqué par le Dr Rode puis revenir rendre compte à Monsieur, quelle que soit l'heure.

M. Pons avait mis dans son explication un air de mystère, se livrant à une ou deux allusions que lui seul pouvait comprendre, mais Lucette ne parvenait guère à avoir de l'inattendu au cours de cette promenade. Près d'elle un grand garçon sifflait, en tournant la tête de son côté. Leurs coudes s'effeuraient et il semblait à Lucette que ce contact était un peu recherché. Elle se poussa dans l'angle arrondi, près de la sortie barrée par la chaînette.

— Excusez-moi, fit le garçon. Mettons que je ne l'aie pas fait exprès.

Elle garda les yeux rivés à la chaussée qui défilait et se reprocha de ne pas sourire. A la vérité, elle était mal à l'aise, non pas parce

qu'il y avait ce jeune homme à sa gauche et qu'il plaisantait mais parce qu'il était coquettement vêtu d'une flanelle claire, que ses mains étaient nettes, ses ongles faits, qu'il avait une épingle de cravate à brillant et une grosse montre en or.

Elle fut contente lorsque le docteur lui fit signe de le suivre. Elle n'aurait pas imaginé qu'il y eût tant de clients, d'autant plus qu'il n'avait pas d'heure fixe de consultation, ne recevant que sur rendez-vous.

— Je ne vous inspire aucunement confiance, n'est-ce pas, mademoiselle?

Il venait de refermer la porte sur eux et lançait cela du bout des lèvres en frottant ses joues qui paraissaient toujours mal rasées.

— Non, répondit-elle.

Il toussa, par contenance. Ce non jeté du bout des lèvres...

— Paquet nº 1 : pour votre bon patron. Paquet nº 2 : en sortant de chez moi vous irez dans un café quelconque — pas trop près, s'il vous plaît. Vous appelerez M. Max, à Trinité 01-24. Vous lui demanderez de vous fixer rendez-vous. Il vous remettra 50 000 francs sous enveloppe. Vous les compterez et vous les ramènerez à votre bon patron.

Elle se prépara ostensiblement à écrire le numéro de téléphone.

— Pas question ! fit le docteur.

Elle sourit à demi.

— Alors on se dessale? dit-il en la raccompagnant.

— Je ne comprends pas.

— Personne ne comprend personne. Rien n'a d'importance. Peut-on en faire défiler, hein, de ces demi-vérités ! La vie meurt à dix-huit ans. Les morts mangent les vivants, etc.

Elle fut soulagée de se retrouver dehors. Il vivait sans doute seul dans son appartement et il y flottait une odeur de médicaments, de vieux linge. Quelque chose de triste. La femme de ménage en tenue d'infirmière avait la physionomie maussade et l'œil scrutateur. Lorsqu'elle était ressortie, Lucette avait senti qu'elle était dévisagée avec une telle insistance que, s'arrêtant court elle avait jeté :

— Qu'y a-t-il, madame?

— Rien ! Mais rien du tout, madame ! avait répondu l'autre en balbutïant.

Avant de téléphoner à ce M. Max, Lucette alla en premier lieu rue de Longchamp selon les instructions de M. Pons. Jusqu'ici cet après-midi n'avait rien eu d'extraordinaire — si ce n'était l'annonce de ces 50 000 francs en espèces. Ces paquets, que renfermaient-ils? « Plus tard, quand vous serez davantage au courant, vous pourrez vérifier vous-même leur contenu... » Oui : M. Pons agissait comme s'il fallait que les courses d'aujourd'hui servissent à la fois de test et d'apprentissage.

« De la cocaïne ! », tout s'éclairait. Était-elle sotte de n'y avoir pas songé avant. Elle se souvenait de certaines colères du père Akoun, bien avant leur installation au coin de l'impasse des Chevaliers. Ils ne connaissaient certes pas les Pons, alors. Leur existence était simple. Il n'y avait pas eu de guerre. Et pourtant...

— Non, je te dis ! Je préférerais refaire le porteur ! Tu as raison, on commencerait par gagner gros. Et un beau jour, crac. Pour la vie. Casier judiciaire, amende, prison et le reste. Le trafic de drogue c'est ce qu'il y a de plus terrible. Je ne marche pas. Et si toi tu t'amuses à ça derrière mon dos, je te plante là. C'est compris?

Mme Akoun agitait les mains d'un air terrorisé en désignant Lucette de la tête. Akoun soulevait ses épaules poilues, jetait un morceau de sucre dans sa bouche et le mordait avec férocité.

Elle resta plusieurs minutes figée à un angle de rue, devant un bec de gaz, si bien qu'un automobiliste stoppa à sa hauteur, lui demandant :

— C'est combien pour toi?

Lentement, elle se remit à marcher. C'était peu à peu un ciel d'orage. Il n'y avait pas de vent. Elle s'arrêta devant une maison à porte d'entrée très étroite. Elle lut sur la pancarte l'emplacement de l'appartement de M. Paris et s'enfonça dans des couloirs aux cloisons vitrées.

M. Paris révéla une tête ronde, de petits yeux bridés et un nez épaté. Pommettes saillantes et cheveux de jais huileux sous la lampe à faible voltage d'un corridor, il portait mal son nom.

— C'est pour le paquet, dit-elle après qu'il se fut incliné avec cérémonie.

— Veuillez vous donner la peine d'entrer, mademoiselle...

Il avait des chassures vernies à bout pointu. Il la fit entrer dans une petite pièce vieillotte, encombrée de fauteuils délabrés, de divans rapiécés et de pendulettes.

— Vous venez de la part de?...

Elle n'avait pas prévu cette question. Il voulait prendre ses précautions, naturellement. Comment M. Pons ne lui avait-il rien dit ! Elle souleva les épaules.

— J'ai une enveloppe. Elle est là, dans mon sac.

— Veuillez montrer, s'il vous plaît? fit-il en détachant les syllabes, la tête penchée du côté gauche, la main droite glissée entre la veste à rayures et la chemise.

Elle sortit l'enveloppe en la serrant fermement entre le pouce et l'index. Elle murmura :

— Mais... c'est contre le paquet. Alors?

Elle sentait des vertiges la gagner. Ses lèvres étaient sèches.

Il eut un rire chevrotant. Il n'était pas si vieux, cependant. La cinquantaine?

— N'ayez pas peur : je ne sais ce que vous voulez dire. Il faut me montrer mieux l'enveloppe. Je ne vole pas.

Elle la lui mit sous le nez.

— Ah ! dit-il. C'est très bien. Je vais chercher.

Il s'éloigna, rond, petit, courbé. Elle examina à son tour l'enveloppe blanche et y vit, en haut et à droite, à la place du timbre, un petit cercle au milieu duquel il y avait un point. Cercle et point étaient rouges.

— Veuillez vérifier, dit l'homme en revenant.

Elle secoua la tête.

— J'ignore le contenu de ce paquet. Aussi n'est-ce pas la peine que je vérifie.

Le rire de vieillard s'éleva de nouveau dans la pièce à la fenêtre close. M. Paris plongea en avant, murmura :

— Excusez-moi. Moi, je suis dans l'obligation de vérifier.

Il s'en fut à un guéridon de marbre entouré d'une dorure et, le dos tourné, déchira l'enveloppe. Elle entendit le froissement des billets qu'on compte, sans mot dire mais en refaisant son salut plongeant, il lui indiqua du bras tendu le couloir vitré. Elle marcha devant lui dans le vestibule où flottait une lueur terne. Il ouvrit la porte de sortie. Sa main droite était revenue se glisser sur le cœur.

— Je vous serais infiniment reconnaissant de bien vouloir présenter mes devoirs à M. Maxence.

Maxence?

Elle avança les lèvres, inclina la tête. Il se courba encore en lui disant au revoir. Elle avait le front plein de sueur en regagnant le trottoir mais ne voulut pas s'éponger avant d'avoir gagné la place Victor Hugo. Elle s'engouffra dans un café. Elle avait beau serrer les trois paquets, elle ne réussissait plus à fermer son sac ; aussi au lieu de le tenir par la poignée le serrait-elle contre sa poitrine en fermant les doigts pour que les deux côtés se joignissent.

★

Elle avait déjà bu deux tasses de thé, grignoté sa tranche de citron et quand elle voulut se resservir, elle s'aperçut que la théière était vide ; le petit pot à eau de faïence qu'on avait posé sur le guéridon de faux marbre rouge était froid. Elle soupira. Un G. I. se vautrait sur l'appareil à disque et accompagnait lugubrement le chœur de femmes, les yeux mouillés : *Rose of the mountains I'll pray you to go to-night...*

— Si vous lorgnez tout le temps le fond de votre tasse, ils doivent être souvent ratés, vos rancarts.

Elle se leva d'un bond, encore pâlie.

— Hep là ! Hep là ! Pour la discrétion, vous avez le chic ! Rasseyez-vous donc !

Elle tira de son sac un mouchoir de dentelle bleue pâle déjà humide, s'en tamponna le front.

— Un demi. De la brune !

Le serveur s'éloigna.

— Vous êtes toujours aussi causante? C'est moi, Max. Vous savez, si j'étais de vous je mettrais mon mouchoir ailleurs que dans mon sac à supposer que j'aie un chargement pareil au vôtre...

Déjà au téléphone cette voix éraillée lui avait déplu et au lieu de venir près de l'endroit d'où elle téléphonait, il lui avait dit d'un ton sec :

— Non ! J'peux pas. A la Trinité. Dans la salle du fond, *chez Maurice*, ça s'appelle. Dans une demi-heure. Vous n'avez qu'à prendre un taxi.

Et il avait raccroché. Ni bonjour ni bonsoir.

— Je crois que vous devez me donner une enveloppe, monsieur.
— Brrr ! De la glace ! Radinez la camelote d'abord. Voyons voir.
— Ici?
— Et alors? Vous voyez pas que je suis face au mur? Et que c'est tranquille? Vous préféreriez peut-être un hôtel particulier? Moi aussi, remarquez. Parce que j'ai l'impression qu'on rigolerait.

Elle poussa un bruyant soupir excédé et lui tendit en regardant autour d'eux la petite chose carrée, enveloppée de papier blanc d'emballage.

— Vous comprenez pas combien vous attirez l'attention avec votre manière de promener les mirettes partout. Vingt-deux : le garçon.

Comment avait-il pu deviner la venue de l'homme auquel il tournait le dos? Elle reposa doucement le paquet sur ses genoux.

— Vous sauvez pas, je règle tout de suite... Voilà. Gardez.

Elle portait un deux pièces de twill cyclamen à pois blanc et elle savait que le tissu léger était trempé sous les aisselles : dans son désarroi c'était soudain à cela seul qu'elle pensait.

— Je suis généreux : je vous ai payé votre eau de vaisselle.
— Toujours comme ça, le Max, avec les dames ! Enfin — avec celles des copains, je veux dire ! Allez : montrez !

Il déchirait sans cérémonie le papier ; c'était une petite boîte en carton ; il ôtait le couvercle, enlevait le papier gaufré grossièrement plié et découvrit une boîte de mica aux trois quarts pleine de poudre blanche.

— J'espère que les 60 grammes y sont et qu'on n'a pas pesé le contenant avec. Sinon ça irait mal.

Il extrayait la boîte de mica, l'ouvrait avec des précautions infinies.

— Remarquez, j'ai confiance dans le toubib mais j'aime autant vérifier. Confiance ou pas, on m'a déjà fait le coup du talc.

Il plaça une pincée de poudre entre le pouce et l'index de la main droite, sur la chair, l'approcha doucement de ses narines, renifla à deux reprises, tressaillit avec un léger haut-le-cœur.

— Ça va.

Il était plus vrai que nature avec son complet bleu roi à deux boutons et sa cravate gris perle. Un corps fluet, des épaules étroites, une petite gueule chiffonnée ornée de boutons qui s'égrenaient sur les maxillaires et le front court et bombé, têtu. Il se penchait en refaisant le paquet et lui mettait sous le nez ses cheveux à l'ondulation artificielle, écœurants de gomina.

— Voilà les 50 sacs.

En même temps qu'il les tirait d'une poche intérieure, il enfouissait le paquet dans son pantalon. Il comptait lui-même les cinq billets de 10 000, avançait la main vers elle en les maintenant dans la paume avec le pouce. Elle s'en emparait. Ils disparaissaient dans son sac qui pouvait enfin se fermer. Il bougonnait :

— Quand même il charrie le toubib, d'augmenter ses prix. Ça fait du 830 et des poussières le gramme. Autant dire que mon béné-

fice, là-dessus... Le client qui peut mettre 1 000 francs par gramme ça court pas les rues !

Elle avait un geste vague.

— Mais qu'est-ce qu'il y a? Vous la ramenez ou quoi?

— J'ai le droit de me taire, je pense?

Elle ne devait pas avoir l'air commode car il émit un sifflement.

— Et c'est à moi que vous voulez refiler vos salades? Des clous, ma petite. Je vous ai assez vue comme ça. Salut.

Il s'en allait, la main gauche dans la poche qui contenait le paquet. Elle attendit un moment, la poitrine oppressée et ne se décida à partir qu'en notant les regards énervés du garçon qui ne savait plus où caser les clients de l'apéritif.

VII

Parce que chaque fois que les clients se faisaient plus rares ou que les matières premières augmentaient, elle se sentait pesante et coupable avec son appétit, tous ses besoins de jeune fille et son aide au fond dérisoire dans ce petit bistrot qu'on pouvait largement tenir à deux. Parce qu'elle avait beau faire, elle était malhabile de ses mains et qu'en outre l'idée de travailler en usine l'avait toujours glacée. Gagner sa vie, c'est normal à dix-huit ans. S'il n'y avait pas eu l'offre inattendue de Mme Pons, elle se serait décidée à prendre au hasard la première situation proposée par le bureau de placement que ses refus continuels exaspéraient. Se marier? Naturellement. Mais jusqu'ici ils étaient beaux, les partis qui se déclaraient ! Quoique... Pourquoi ne pas plutôt reconnaître qu'elle estimait avoir encore le droit d'attendre?

Elle pensait à la douceur de Monsieur avec elle. Elle craignait tant d'être pistée qu'elle avait sauté dans le premier taxi en maraude. Recroquevillée au bord de la banquette de la Citroën d'avant-guerre, elle se mordait le poing et parlait tout bas ; elle s'aperçut brusquement que la glace de séparation était restée ouverte et frémit déjà à la pensée que peut-être, malgré le bruit du moteur, le chauffeur avait pu l'entendre. Elle avait toujours eu la manie de parler à haute voix. Quand on est fille unique...

Elle claqua la porte d'entrée, s'aperçut qu'elle avait laissé la clé à l'extérieur, la reprit, referma avec la même vivacité.

— Vous tenez à démolir cette porte, Lucette?

La voix de Monsieur, cette voix qui avait l'air de déteindre.

— Je croyais vous avoir demandé de donner toujours deux coups de sonnette pour indiquer que c'était vous qui rentriez...

— Excusez-moi, Monsieur. Les deux paquets sont dans mon sac. L'argent aussi. Je vous demanderai de me chercher une remplaçante.

Il portait ses lunettes de travail et il les ôta doucement pour l'observer, de ses yeux d'un bleu léger. Elle aurait voulu crier et se sentit frissonner en sortant les paquets et les billets pliés.

— Veuillez m'accompagner jusqu'à mon bureau, s'il vous plaît.

Cette politesse excessive.

— Veuillez fermer la porte. S'il vous plaît.

Elle obéissait, mais refusait d'un mouvement sec de la tête l'invitation à s'asseoir.

— Vous avez été déçue par votre après-midi?

— Je veux mes huit jours. J'en ai le droit. C'est tout.

— Je puis prendre plusieurs attitudes. Accepter par exemple. Et si je suis rancunier créer des difficultés à vos parents, puisque vous me générez beaucoup en me quittant à cette époque de l'année. Refuser de vous laisser partir : deuxième hypothèse. Et ce faisant vous prouver qu'il m'est relativement facile de vous garder plus ou moins longtemps contre votre gré. Vous demander amicalement l'explication sincère de votre décision : troisième hypothèse. C'est celle que je choisis. A vous de jouer.

Oui, le propos était désinvolte mais les coups d'œil furtifs, le pianotement des doigts, les moues du long visage aux joues creusées et quelque chose d'hésitant dans le débit, que tout cela manquait d'assurance !

— J'expliquerai à mes parents la vérité. Vous m'aviez engagée pour être à la fois gouvernante et secrétaire bien que ce soit de grands mots. Mais pas pour vous aider dans vos trafics de drogue. Me faire risquer la prison et pire encore car je ne suis pas majeure — c'est écœurant. Quand mon père saura ça il sera capable de vous tuer. Je suis encore gentille de n'être pas allée à la police avec ma jolie cargaison.

— Ne continuez pas. Je m'effraie si vite !

Il se mettait à glisser sur la moquette épaisse avec ses semelles de crêpe et courbait davantage son long buste mince. Peut-être faisait-il exprès de passer assez près d'elle pour qu'elle sentît son parfum de vieille lavande — elle était sûre qu'il avait de ces naïvetés-là.

— Quand on est un trafiquant de drogue, comme vous dites, pensez-vous qu'on soit un enfant de chœur? Supposez que vous racontiez à vos parents votre intéressant après-midi et qu'ils veuillent me toucher ou me dénoncer, ce qui reviendrait au même : imaginez-vous qu'ils ne seraient pas terriblement punis? En d'autres termes n'avez-vous pas réfléchi que probablement je n'étais pas seul?

Elle ne répondait pas, se contentant de ricaner bêtement. De très loin semblait-il, parvenaient des bouffées de jazz.

— En outre, je dois vous faire remarquer que vous êtes d'ores et déjà notre complice. Vous avez pris et donné de la marchandise, vous avez pris et donné de l'argent. Votre remords tardif n'empêcherait ni l'inculpation ni la condamnation. Au lieu de quoi, écoutez-moi : je vous offre 5 pour 100 sur toutes les affaires aux quelles vous participez. Ainsi aujourd'hui sur ces 50 000 francs 2 500 vous sont dus — vous en avez déjà reçu, il est vrai, 2 000 car vous voudrez bien noter que votre complicité a été payée en partie d'avance. Quant à ces deux paquets, vous toucherez aussi 5 pour 100 sur eux lorsque je les aurai écoulés ce qui ne tardera pas.

— Je refuse.

— Parlons maintenant de vos scrupules : que cela soit nous

ou d'autres, il y aura toujours trafic de stupéfiants. L'État n'est pas sans savoir, mademoiselle, que certaines personnalités usent de ces petits excitants. Il y a par conséquent pour quelques favorisés une tolérance plus ou moins clandestine. Si c'était pour ces favorisés que je travaillais? Vous savez enfin que ces jeux illégaux ne sont pas la part la plus importante de mes activités — très loin de là.

— Je sais. Vous pratiquez aussi l'usure.

Il souleva les épaules. Par extraordinaire il n'avait pas tiré les doubles rideaux, aujourd'hui, sans doute parce que dans le ciel pur le soleil avait été plein de violence ; dans ces conditions-là, fermer la fenêtre, dans cette pièce qui donnait au sud... Le crépuscule allait s'étirer interminablement.

— Pas tant que cela. Et vous ne l'ignorez pas. Je ne déteste d'ailleurs pas être poire quand cela en vaut la peine. J'ai des soucis : la santé de ma femme. La santé de Gontran. Je me dis qu'un jour je puis être pris. Je lutte. Je vous convie à partager non pas les dangers de cette lutte — car les risques des transports à travers Paris sont infimes et la plupart du temps ce n'est pas vous qui en serez chargée — mais les avantages de ces activités souterraines. Songez. Au lieu de gagner 20 000 francs par mois vous pourrez vous faire largement huit à dix fois plus. Quel magnifique cadeau au père Akoun si d'ici quelques années vous lui présentez un café des grands boulevards. Même si par une extraordinaire malchance je tombais dans un filet vous ne serez jamais dénoncée : c'est une règle sacrée entre nous. Et même si par malchance plus extraordinaire encore vous étiez prise vous-même, vos parents ne souffriraient pas car vous auriez pris soin de ne pas faire déposer l'argent à votre nom, cela va sans dire.

— Je suis mineure.

— Et après? Seriez-vous assez enfant pour ne pas comprendre qu'il n'y a rien de plus aisé que de mettre en sûreté ses gains? Vos parents seront à juste titre considérés comme des victimes par les juges : et l'on n'oserait leur faire payer une grosse amende. Quant à moi je veillerai à ce que vous ne soyez regardée, quoi qu'il arrive, que comme un instrument. Vous devriez avoir confiance en moi. Vous devriez sentir l'amitié que je vous porte.

— Des mots !

Et pourtant elle se raidissait pour n'être pas touchée. Il y avait le calme de ce bureau, la sécurité de la tapisserie bleu d'azur à fleurs de lys blanches et dorées, le rougeoiement tranquille du soleil du soir sur la porte et les accents feutrés de cette discrète voix qui n'était ni haute ni basse mais apaisante comme une musique voilée.

Il ouvrit le grand tiroir du centre de son bureau, enleva le couvercle à gravure d'une boîte de pastilles de miel.

— Prenez donc : ce n'est pas du stupéfiant ! dit-il avec son sourire timide en lui tendant la boîte.

Elle faisait non de la tête. Il murmura : « Tant pis », et se servit, puis songeusement :

— Vous serez gentille de m'en racheter : voyez, il n'y en a presque plus…

Il disait cela d'un ton puéril. Il parut réfléchir. Elle se tenait toujours debout. Il prit une coupure de 500 francs dans son portefeuille :

— Savez-vous ce qu'on va faire? fit-il tandis que sa face s'illuminait soudain. J'ai trouvé : je ne vais plus vous parler de rien, je ne vais plus rien vous demander de… particulier jusqu'à ce que vous-mêmes m'ayiez dit votre accord. Je compte simplement sur votre complet silence — et je vous dirai que j'ai pleinement confiance en vous. Le pacte vous agrée?

Elle fronçait les sourcils. Il reprit :

— Vous ne dites pas non. C'est déjà cela. Rendez-vous compte à quel point vous seriez mauvaise si vous m'abandonniez, alors que ma femme n'est pas là et que j'ai absolument besoin de quelqu'un. Au fait, ces 500 francs sont à vous. Mais si : au moins ne les refusez pas. C'est votre dû. Pourquoi accepter une part et refuser l'autre : cessez donc de faire la gosse.

Il se levait, entamait un grand crochet à travers la pièce, s'approchait d'elle, lui glissait le billet dans la main et parce qu'elle serrait les doigts contre ses paumes, elle sentait la pression de ses doigts à lui, sans force et lisses comme s'ils avaient été imprégnés de pommade. Elle finissait par prendre le billet pour qu'il ne la touchât plus et pendant un long moment c'était, à l'endroit où leurs peaux s'étaient rencontrées, une chaleur énervante et qui persistait. Comme il restait sans rien dire devant elle, baissant les yeux d'un air mi coupable mi craintif lorsqu'elle eut pour lui un regard dur, elle se demanda pourquoi elle avait accepté la discussion et pourquoi, l'ayant acceptée, elle n'y avait pas mis fin en s'en allant, et pourquoi elle ne répondait pas non une fois pour toutes à ces marchandages. Un flot d'images se mêlait en elle à ce qu'elle voyait dans cette pièce où tout respirait la quiétude et oû cet homme d'âge mur à l'allure juvénile et un peu triste attendait qu'elle parlât. Toute sa jeunesse et l'odeur aigre douce de l'arrière-salle minuscule du bistro, le soir, après dîner, à l'heure où presque quotidiennement Mme Akoun se plaignait de ses reins. Elle retrouvait aussi l'expression assoiffée du petit Bouchaieb quand il la contemplait et la physionomie concentrée de Jean Roux en train de lui parler de ses projets sérieux et sûrs. Elle se passait la main sur le front :

— Vous m'avez fatiguée, dit-elle. Je vous donnerai ma réponse demain.

— Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez, Lucette. Alors c'est entendu. Demain. Bonne nuit…

VIII

Monsieur avait griffonné sur un bout de feuille qui s'était auréolé de graisse au contact de la table de la cuisine : « Je ne compte pas rentrer avant la fin de l'après-midi. S'il y a un appel urgent, qu'on

me téléphone à partir de 18 heures. » Lucette regretta qu'il ne fût pas là tant elle avait hâte de lui dire qu'elle acceptait de rester. Elle craignait qu'elle ne l'eût lassé par son attitude d'hier.

Elle s'était risquée parfois dans la chambre conjugale des Pons mais jamais elle ne s'était trouvée seule dans la maison de sorte que même s'il lui eût pris l'envie de fouiller... Elle se reprocha son indélicatesse en ouvrant la porte à deux battants de l'armoire à glace ; la clé restait sur la serrure parce que Madame exigeait d'Irma qu'elle veillât à aérer régulièrement ses manteaux et ses robes. Longtemps, elle caressa le vison dont Madame commençait à se plaindre, l'ayant depuis « tantôt sept ans », le sconce qui lui servait « pour l'ordinaire », les deux robes du soir, la série de tailleurs et ces flots de robes de chambre, de vestes d'intérieur dont elle avait la manie. Elle ouvrait les tiroirs, les petites portes de côté et ainsi tombait-elle sur un coffret dont elle ne pouvait soulever le couvercle et sur quoi elle rêvait ; c'était une boîte en bois de rose inscruté de pierreries, mauves pour la plupart avec de timides reflets dans la pénombre et tout cela sentait les parfums de prix. Elle caressait son poignet gauche autour duquel la montre-bracelet d'Abdelkader n'est point passée puisque sur ce point aussi sa décision était prise.

« Vous pourrez gagner des millions... Les risques sont minimes... »

Elle s'étirait, serrant les poings, les avant-bras repliés, faisait bouffer sa longues chevelure bleu de nuit aux ondulations lentes et qui sur le front formait une frange.

Le courrier du matin lui apporta une lettre personnelle de Madame. Elle en fut si surprise qu'elle demeura un long moment à regarder son nom sur l'enveloppe, une enveloppe rouge brique tout en longueur, doublée d'un rouge plus pâle et qui fleurait discrètement l'œillet. *Mlle Lucette Akoun, aux soins de Monsieur Pons*, 46 *rue des Jardins, Paris IV*e. Elle n'était pas habituée à recevoir des lettres et de voir son nom tracé d'une grande écriture droite la laissait rêveuse.

Madame lui demandait de trouver d'urgence une femme de ménage pour remplacer Irma et elle lui donnait des indications : téléphoner à Mme Untel et si elle ne connaît personne, à telle autre, etc... Elle lui rappelait son adresse de Porquerolles et la priait de lui écrire là-bas dès qu'elle aurait abouti. « Fixez vous-même le prix d'avance : 130 francs l'heure ; en aucun cas plus de 140. Je pense que cinq heures par jour suffiront. Je vous fait toute confiance. » Après tout, Madame eût pu confier cette mission à une amie ; il est vrai qu'elles avaient dû toutes partir en vacances. Entre parenthèses, songea soudain Lucette, il n'a jamais été question de congé pour moi. Elle ne laissa pas de se sentir flattée ni d'admirer la désinvolture du style de Madame et jusqu'à cette formule terminale : « cordialement » qui était, pensa-t-elle, juste ce qu'il fallait mettre.

Lorsque M. Pons revint, la femme de ménage était engagée. Ah ! qu'elle avait été ardue à écrire la réponse à Madame ! Combien de fois Lucette s'y était-elle reprise? Cinq? Six? Elle ne comp-

tait plus. Tenir sa correspondance à jour lui pesait, même s'il ne s'agissait que d'envoyer des nouvelles à une camarade et, sur les trois ou quatre lettres qui lui parvenaient tous les ans, la plupart restaient sans réponse. Lorsqu'elle eut enfin cacheté l'enveloppe à destination de Porquerolles, elle en esquissa deux pas de danse puis, regardant l'heure, se rappela qu'il était le moment d'aller voir Bouchaieb. Elle se dit qu'il convenait de tenir au courant Monsieur de l'emploi du temps de sa journée, mais l'idée de devoir écrire de nouveau l'épouvanta. « Je lui téléphonerai... »

★

Elle s'arrêta à l'entrée de la salle, au milieu de laquelle un ring aux cordes brunâtres était installé sur une estrade de grosses planches mal équarries. On respirait la sueur, le liniment, la fumée de tabac refroidie — c'était surtout l'odeur des corps à l'exercice qui prenait à la gorge. Elle crut reconnaître Bouchaieb sur le ring où, sous l'œil sévère du patron, deux petits gars aux peaux foncées, aux torses brillants et semés de rigoles, de gros gants marrons aux poings, se laissaient aller à la bagarre malgré les hurlements :

— Et ton gauche, toujours à Alger?... Le jeu de jambes, tu connais pas ça, M'hamed!... Non, Larbi, quand tu boxes c'est pas comme si tu donnais des coups de bâton. C'est pas une chèvre en face... Tiens! Tu vois bien que c'est pas une chèvre? Cognez pas trop fort, bon sang!

Non, Abdelkader Bouchaieb n'était pas sur le ring. Lucette resta un instant, malgré tout, à regarder le combat haché. Le spectacle et jusqu'aux torses en eau lui plaisaient ; les effluves et le son mat des coups lui faisaient battre le cœur.

Le plus grand avait le crâne et les oreilles serrés dans un casque de cuir noué sous le menton par des lanières. Entre un rouquin qui bombardait avec lenteur un sac de sable, et un colosse rougeaud aux dorsaux hypertrophiés qui boxait contre son ombre d'un œil farouche, le petit Bouchaieb sautait à la corde, tour à tour ailé sur la pointe des pieds, presque à genoux, ou de guingois, jouant avec l'équilibre, actionnant si vite ses poignées de bois blanc qu'on ne voyait plus la ficelle tressée qui tournoyait en jetant un sifflement régulier.

— Vise la gosse! Tu viens tirer, petite?

Bouchaieb leva les yeux, hilare, et jeta sa corde n'importe où dès qu'il vit Lucette. Il courut à elle, leste et carré d'épaules, des marbrures humides sur sa culotte noire.

— Holà! Abdel! Tu veux attraper la crève? Pas question de voir la belle avant la douche!

Elle battit en retraite dans le couloir qui menait aux douches et c'est là qu'il la rejoignit. Son œil était guéri, sa tête ronde avait repris son aspect normal à l'exception de l'arcade sourcillière gauche encore rougeâtre, gonflée, sans sourcils. Il ne s'était pas attardé sous la douche et achevait de passer un peignoir en tissu éponge, rapiécé. Des hommes couraient des douches à la pièce

d'habillement ou aux lavabos. La plupart avait un slip plus ou moins trempé qui faisait semblant de cacher quelque chose, mais certains étaient tout à fait nus et sursautaient en apercevant la visiteuse.

— Je suis content, Lucette. Mais pourquoi tu m'as pas prévenu? Attends cinq minutes : je m'habille et on s'en va.

— Non. Je voulais te rendre la montre. Ou la payer, comme tu voudras. Tiens : j'ai 6000 francs, les voilà. Je te donnerai davantage très bientôt.

— Tu rigoles?

Elle fit non d'un geste excédé. Il s'était arrêté de s'éponger la nuque et le cou et se tenait immobile, la serviette tachée et spongieuse enroulée autour de sa main devant la bouche entrouverte. Elle enfonça les billets pliés dans la poche du peignoir de coton, y rencontrant la cordelière enroulée.

— Lucette !

Elle était déjà partie. Sur le seuil, elle se tourna à demi, lança :

— Ne t'en fais pas : je tiendrai ma promesse. Je viendrai à ton prochain combat. Mais tu gagneras, promis !

Il ébaucha encore un mouvement du bras, puis comme elle disparaissait, fit demi tour sur ses fines chaussures sans talon et regagna la salle sans prêter attention aux lazzi. Il cherchait à réfléchir. Il plia dans un coin son peignoir et reprit la corde à sauter, le visage inexpressif.

★

— Tu ne sors pas assez.

— Te rends-tu compte de ce que tu me dis, maman.

Mme Akoun soulevait du réchaud la théière pansue en argent mat dont elle se servait lorsqu'elle voulait contenter son mari en lui faisant du thé « à la mode barbare », comme elle disait. Elle n'avouait pas qu'au fond elle avait pris goût depuis longtemps à la boisson violente et noire qu'on obtenait après que le thé de Ceylan eut mijoté pendant des heures, mêlé à un peu de menthe, dans l'eau bouillante. Elle n'aimait plus le thé léger à l'européenne, mais l'emploi de l'adjectif barbare lui paraissait indispensable à sa dignité. En outre, c'était façon discrète de rappeler à Akoun qu'il avait épousé une « pure » Française.

— Pour me faire ennuyer par Ab ! Sais-tu que je lui ai remboursé sa montre?

— Eh bien, ce sont des choses comme ça qui m'inquiètent. Tu ne vas pas me faire croire qu'avec 20 000 francs par mois...

— Puisque je t'ai expliqué que quand j'aidais aux affaires j'avais un pourcentage.

— Et quelles affaires? éclata Mme Akoun.

La crise de nerfs : elle rôdait autour de son visage pâle et bouffi avec, sous les yeux, ces poches lourdes d'eau et d'une peau distendue plissée, bleuie; elle s'insinuait dans les commissures déjà tremblantes, des lèvres violines. Lorsque Lucette observait sa mère de profil, avec ses bras striés de grosses veines, ses jambes gonflées de cellulite, la graisse malsaine de son buste, elle ressentait la peur

aiguë, insoutenable de bientôt la perdre et il arrivait que dans la solitude cela l'obsédât ; elle sanglotait dans le silence, attentive à ne pas se laisser surprendre. Ses parents, depuis une douzaine d'années, ne l'avaient pour ainsi dire jamais vue pleurer.

— Des affaires. Ça ne serait pas régulier si je te racontais autre chose : et d'ailleurs pour l'intérêt que ça a, je te jure ! On négocie, quoi. On vend, on achète, on prête — est-ce que je sais !

— Ce grand type aux airs empruntés... Quelquefois je me dis que peut-être il veut...

— Coucher avec moi? Non. Il ne me l'a jamais proposé. Et puis tu peux être tranquille. Ça ne sera pas avec lui. Et puis... ça commence à me regarder, non?

Mme Akoun prenait une petite tasse de porcelaine au bord dentelé, la remplissait à demi de thé épais, qu'elle reversait dans la théière, recommençant l'opération trois ou quatre fois pour mieux mélanger le concentré. Sur la plaque voisine une casserole d'eau chantait ; Mme Akoun en transvasa un peu dans la théière où elle ajouta en même temps plusieurs cônes de sucre blanc.

— Tu en veux?

Lucette faisait non. Elle s'était assise sur une des petites tables carrées, les mains dans les poches d'un pantalon de toile rouge à gros boutons bleu ciel sur les hanches, serré aux chevilles. Elle balançait les jambes. Le jour se fatiguait et ce pas lourd, bien frappé qui s'approchait de la place par la rue de Pixerécourt était sans doute celui du père Akoun.

— Jean Roux est encore venu demander de tes nouvelles. Il a dit qu'il repasserait après dîner pour t'emmener quelque part si tu veux... Ab aussi est passé. Celui-là, ma fille, tu n'es pas prête de te risquer dehors seule avec lui.

— Et si ça me plaît?

Mme Akoun ne se retint plus et, ayant rempli la tasse qu'elle avait gardée à la main se mit à boire à petites gorgées.

— Tu es folle, maman ; il n'y a rien de mieux pour t'esquinter le cœur !

— Ce n'est pas de là que je suis malade.

— Et tes nerfs alors !

Mme Akoun haussa les épaules. Presque en même temps, son mari et Jean Roux entrèrent.

Le père Akoun appela sa fille. « Lucette, jeta-t-il entre haut et bas, accepte donc cette fois de sortir. C'est un chic garçon — et j'ai besoin de lui pour une histoire de transport. Du cidre à chercher à La Roche-sur-Yon, à goûter sur place, et à ramener en même temps que du pastis non déclaré. Roux fera ça avec le cinq tonnes de son patron. Tu piges, Lu? » Il souriait.

Et voici qu'ils achevaient de dîner tous les deux dans un grand café de la place des Fêtes où l'on mangeait pour pas très cher sous les lumières brillantes. Roux menait une conversation laborieuse, pleine d'incidentes.

— M. Augustin est bien décidé cette fois : il me laisse l'atelier à la fin de l'année. Vous vous rendez compte? Passer de premier ouvrier à patron à des conditions pareilles? Toute la clientèle me

connaît. Et plus ça va, plus j'aime ça, la menuiserie. La semaine prochaine je vais voir notre fournisseur des Deux-Sèvres : il est épatant ce type ! Tous les bois qu'on lui demande, il nous les envoie, en un délai record, et pour pas cher.

— Vous disiez 2 millions?

— Oui. Ça les vaut. Mais M. Augustin me laisse six ans pour payer. J'étalerai. Facile ! Non, ma petite je suis gonflé. Mais j'ai du coffre.

Il était heureux, solide, large. Il aurait pu mettre autre chose que sa chemise à carreaux qu'il portait déboutonnée trop bas, peut-être parce qu'il était fier de sa large poitrine velue.

Elle aimait les grosses pattes carrées qu'il avait dû passer à la brosse avec acharnement pour en faire disparaître la plupart des points noirs.

— Et qu'est-ce que ces monsieur-dame prendront comme dessert?

Elle prit une glace bien qu'elle eût la hantise de grossir. Elle avait envie de dire des choses très banales et profondément ressenties telles que : « J'aime les samedis soirs » par exemple. Demain il y aurait, très tard, la mollesse du lit, la lutte contre le réveil à l'heure habituelle du lever, le demi-sommeil coloré de rêveries.

— J'ai pris deux places pour le théâtre de l'Étoile. Ça faisait longtemps que j'y pensais. J'avais peur de le rater, ce coup-là encore, le gars Yves Montand.

— Et si je n'étais pas venue?

Il eut un rire bruyant puis prit son temps pour achever de mastiquer son fromage.

— Vous êtes correcte, Lucette. Vous m'avez jamais posé de lapin. Quand vous dites oui, c'est oui.

Il ne se risqua à lui saisir la main que lors de cette chanson où Montand, avec des gestes hallucinants de mime, à l'aide de tout son corps, évoquait une sortie en groupe à Paris et en arrivait aux instants sentimentaux dans l'ombre des cinémas. Elle se laissa faire. Et elle le laissa aussi s'appuyer contre son épaule et même l'entourer d'un bras qui n'osait s'appesantir.

— Ça va? murmura-t-il à l'entracte.

Elle battit des yeux pour dire oui. Ils étaient bien placés, au premier rang du deuxième balcon. Il savait inviter.

— Dommage que vous n'ayez pas mis de cravate, dit-elle.

Elle regretta aussitôt de n'avoir pas su se retenir.

Il souleva les épaules, se frotta le nez du poignet.

— C'est pas que j'y aie pas pensé ; mais je n'ai pas eu le temps d'aller chez ma blanchisseuse. Et mettre une cravate avec ça — ça la ficherait mal. M. Augustin n'a plus le travail facile, le pauvre.

Avant de pénétrer dans le théâtre, il avait fermé le col de sa chemise. Elle lança, ne sachant ce qu'elle préférait :

— Et maintenant, direction métro. On rentre?

— Ça non !

Ils avaient choisi un musette de la rue de Lappe, et, soudés l'un à l'autre, ne quittaient pas la piste. Entraîneuses et touristes bons à faire collaient au zinc et les petits gars du quartier, les demi-

nervis, les apprentis à pattes qui jouaient aux affranchis les soirs de paie, se trémoussaient sur le long rectangle du plancher glissant, avec les bonnes, les midinettes lassées de leur solitude et les vraies dames que les directions les encourageaient à inviter et que leur mari, à la fois amusé et un peu inquiet, suivait des yeux d'une table. De grandes auréoles de fumée blanchâtres se faisaient et se défaisaient sous le plafond, le garçon se préparait à mettre dehors de force une poissarde, une habituée.

Ils dansaient depuis une bonne demi-heure, lorsque soudain Roux...

— Vous avez déjà demandé ça à combien de filles?

Il la serra de bras plus rudes, grommela :

— Pas de salade. C'est oui, c'est non, c'est je ne sais pas, mais le roman ...

Il était beaucoup plus grand qu'elle et de tout près il sentait le savon et l'eau de Cologne. En renversant la tête elle pouvait voir de bas en haut son masque en hachures, les cheveux en brosse, un front bas, l'enfonçure des yeux et la masse carrée de la mâchoire, et lui aussi la regardait, blanche de teint, avec entre les cils qui n'en finissaient plus et qu'elle alourdissait de rimmel, l'éclat chaud des yeux obliques. C'étaient des yeux inégaux et dissemblables: celui de gauche, à la paupière supérieure plus gonflée, plus paresseuse, était franchement noir et l'iris de l'autre tirait au brun de sorte que les paillettes noires qui le semaient ressortaient comme si elles avaient été en relief.

— C'est : je ne sais pas. C'est : il faut attendre.

Il cessa net de danser, l'entraîna en dehors de la piste. Elle le suivait, souriant vaguement. Elle sentait, à certains regards, qu'on allait suivre de dos ses hanches amplement dessinées et le gonflement des mollets sous la robe en fuseau. Elle se savait ferme et fraîche.

— Ça ne vous fait rien qu'on sorte? J'en ai marre de cette étuve.

Il la poussait dehors, sans attendre la réponse. Elle se fâchait à moitié :

— Tout de même!

— Parce que je ne vous ai rien demandé? Excusez-moi, vous feriez perdre son sang-froid à plus d'un.

Les flonflons et les couacs des orchestres de bal se renvoyaient, venaient échouer au milieu de la chaussée en vagues hors d'haleine et, jusqu'à la rue de la Roquette, les filles de minuit à jupes plus courtes qu'ailleurs, plus minces aussi, plus nerveuses, attendaient le chaland en interpellant parfois même les couples. Et le coude emprisonné par le bras de Jean Roux, Lucette commençait à se demander où il la conduisait.

— C'est à cause de votre place chez ce Pons que vous refusez le mariage?

— Je ne refuse rien. J'ai le temps.

— Si c'est une question de fric, vous savez bien d'après ce que je vous ai dit qu'avec moi vous serez plus à l'aise. A moins qu'il ne vous paie gros — mais en ce cas c'est qu'il attend

quelque chose. Ou alors, ça vous intéresse tant que ça, ce travail?

— Mon patron a besoin de moi en ce moment. D'autre part ça m'intéresse, oui.

— Vous avez changé !

— C'est tant mieux, peut-être.

Il y avait déjà longtemps qu'ils marchaient par les rues mortes. Il devait être très tard.

— Vous êtes avec Pons?

Elle rit fort.

— Oui, naturellement ! Et on fait l'amour tous les jours. Vous voilà content?

Ils atteignaient les quais, près du pont Sully. Elle n'avait pas porté souvent ces escarpins vernis et commençait à se sentir les pieds serrés mais quand il lui offrit de descendre sur la berge elle n'osa pas dire non. Elle s'appuya davantage contre lui en descendant gauchement les marches étroites de pierres patinées. Il faisait tiède, avec des bouffées de vent humide. La Seine croupissait.

Elle raconta ce qui s'était passé au début de l'après-midi. M. Pons l'avait surprise dans le salon d'attente, alors qu'enfoncée dans un de ces fauteuils de cuir qu'elle aimait, elle lisait un petit livre populaire à la couverture trop bariolée. M. Pons s'était introduit encore plus silencieusement que d'habitude avec ses éternelles semelles de crêpes ; tressaillant, elle entendit soudain une voix chuchoter dans son dos :

— *Amours ancillaires*, ce sont là vos lectures, Lucette?

Elle s'était redressée d'un bond, souhaitant de mourir à l'instant.

— Pas du tout. J'achète des bouquins pour passer le temps ; cette fois-ci je suis mal tombée. C'est complètement idiot.

Elle disait vrai et constatait que son affirmation sonnait faux. Il paraissait soudain aussi gêné qu'elle. Il se balançait d'une jambe sur l'autre et finit par battre en retraite.

— C'est d'un gnan-gnan ! continua-t-elle. Vous voulez voir?

Il avait fait non de la tête, et après lui avoir donné une instruction quelconque était reparti, mince et long dans un costume croisé à rayures, méditatif, penché. De rage, elle avait déchiré le livre en menus morceaux et était allée jeter les débris dans la poubelle. Elle aurait préféré écouter la radio au lieu de se fatiguer les yeux. Ah ! ces lectures. Mais Madame l'interdisait, avec raison d'ailleurs, car cela eût masqué la sonnerie du téléphone ou, lorsqu'ils se trouvaient là, les pleurs des enfants.

— Si vous saviez comme je me suis trouvée bête !

Ils allaient dans leur solitude, le long des grands tas de graviers qui se doraient à la lune, couronnés de temps à autre par des chats qui jouaient entre eux ou guettaient la nuit. Elle se fatiguait à avancer sur les pavés disjoints, presque tous de guingois, plaqués de touffes d'herbes qui ne paraissaient tout à fait noires que dans les zones d'ombre. Tout dormait dans les péniches à l'amarre et Lucette était en train de songer qu'ils avaient l'air d'un vrai couple quand Jean Roux s'arrêta, l'entoura de son bras.

— C'est le paiement de la soirée? dit-elle.

Il lui malaxa les clavicules ; elle eut un gémissement mécontent. Il lui saisit à pleine main le menton et goulument enfonça sa bouche dans la sienne. Elle se débattit puis fit la morte. Il lui tâtait maintenant tout le corps, place après place, d'une touche trop rude. Il se rejeta en arrière au bout d'un long moment, détourna la tête et se mit à observer un chat strié de blanc qui, juché sur une cuve de fer montée sur quatre pieds et emplie de sable, se léchait une patte. Au-dessus du chat, les deux mâchoires entrouvertes d'une grue avaient l'air prêtes à le happer et les yeux phosphorescents de la bête soutenaient, parfaitement immobiles, le regard de cette femme qu'un homme haletant respirait.

— A quoi pensez-vous? fit-il.

— Voyons ! A vous !

Il se raidit et gonfla la poitrine au ton d'ironie.

— Si c'est comme ça, pourquoi vous être laissée faire?

— Vous êtes plus fort que moi. Et je ne dis pas que ce soit désagréable. Seulement je mets les choses au point. Ça vaut mieux, non?

Il se rapprocha, lui cachant tout à coup le chat, le pont là-bas et le morceau de Seine qu'elle pouvait apercevoir jusque-là en contrebas, avec une très légère nappe de brume qui s'exhalait de l'eau chauffée tout au long du jour.

Il était haut et large, il semblait prêt à l'écraser de sa puissance lourde et par l'entrebâillement de sa chemise à carreaux, les poils de sa poitrine brillaient dans une furtive odeur de sueur. Elle voyait aussi luire ses lèvres humides, des lèvres minces au sourire carré.

— Je brûle pour vous, Lucette. Ça fait des temps et des temps. Si seulement je pouvais me dire que plus tard... Il y a quelqu'un dans votre vie?

— Il n'y a personne. Pas même vous, Jean. N'insistez pas ce soir, je suis fatiguée.

Il demeurait campé. Elle avait le nez dans le cou de Roux. Elle fit un pas de retraite, tâtonnant de son talon haut. Elle ne sut pas elle-même pourquoi elle éclata de rire subitement. Peut-être était-ce l'expression tragique du visage épais qui se tendait vers elle et au même instant une sourde odeur d'urine que la brise apportait.

— Attends ! grogna-t-il.

A la volée, posément, avec force, sans hâte, comme on donne des coups de marteau, il la gifla de la paume puis du revers. Elle ne dit pas un mot, figée, les bras ballants. Il tourna les talons et elle demeura longtemps sur place après que les échos du pas égal se furent évanouis.

IX

— Des rêves imprécis, qu'on chasse dès qu'ils se parent d'images trop vives. Un homme, une femme, deux enfants. Une maison cossue, un métier en or. On soigne, on se soigne. Les jours passent,

les mois, rien ne change, ni l'immobilité, ni les silences. Ni les murs. Un homme doux, souriant, lointain, traînant toujours après lui une senteur de vieille lavande ; une patronne stricte, méfiante dans sa politesse. Pas une seconde l'on n'est effleuré par la prétention de détruire un foyer qui va son train, régulièrement, et où l'habitude commande — habitude, bienséance, commodité. Mais le soir, les paupières closes dans le premier demi-sommeil, on rêve.

Après avoir fait entrer Lucette dans son cabinet de consultations, le Dr Rode semblait s'être mis à parler pour lui-même. Il allait et venait entre son bureau et la couchette de consultation dont, au passage, il lissait le drap blanc et, une moue sarcastique déformant ses lèvres, il faisait des périodes sans la regarder.

— Vous me le donnez ou non?

— Le pain? Hélas, c'est vous qui l'avez. L'argent? Hélas, ce n'est pas moi qui l'ai. Je pourrais dire : ce n'est pas encore moi, ou : ce n'est plus moi. Le résultat serait le même.

— Oui. Je n'ai donc plus qu'à repartir.

— Pas avant que je ne téléphone à M. Pons pour l'instruire de votre inflexibilité.

— Vous savez bien qu'il a formellement interdit tout contact direct, même téléphonique entre vous et lui. Il craint quelque chose.

— Si on passait outre?

— Je ne vous le conseille pas.

Il se rapprochait, mais pas assez pour qu'elle se décidât à battre en retraite vers la porte. Elle veillait à rester toujours entre celle-ci et le docteur. Sous sa blouse blanche, il traînait un relent de transpirations anciennes auxquelles s'ajoutait sa sueur d'aujourd'hui. Pourquoi ne lavait-il pas plus souvent ses chemises? Au plafond l'ampoule nue et sur le linoléum rapé, semé de loupes, les pellicules de poussières. « Le Dr Roce est considéré comme un praticien d'avenir ; quoique la guerre l'ait retardé, il a préparé les concours qui devraient faire de lui un médecin des Hôpitaux... »

— Un pain de soldat qui ne fait même pas son kilo, — et vous me comptez 150 000, comme à un micheton?

Elle souleva les épaules. Il murmura, se penchant assez sur elle pour qu'elle sentît son haleine encrassée :

— Et si je le prenais de force, ce beau pain? Que pourriez-vous tenter?

Elle portait un grand sac à provisions, celui même dont, le plus rarement possible, se servait Mme Pons.

— Allez, ça suffit. Je m'en vais.

— Pas si vite : si je les découvrais tout à coup, les 50 ou 60 billets qui me manquent? Et après, je prendrais le beau petit pain de soldat que vous avez enveloppé dans un vieux journal, ce qui est un crime de lèse-majesté, et je le ferais bouillir trois fois, jusqu'à ce qu'il devienne comme du caviar. Je fermerais les contrevents, je débrancherais le téléphone et puis je m'étendrais. Oh, pas sur cette couchette. Non, J'ai des nattes, des oreillers de satin, qui sont un peu râpeux à la nuque, mais leurs dorures sur fond noir, cela m'aide. Je m'étendrais. Trois, quatre heures. Cinq peut-être.

Je fumerais une vingtaine de pipes. Comment peut-on savoir qu'il y a une plénitude pareille au monde et ne pas avoir envie d'y goûter L'été, on n'a pas chaud. L'hiver, on n'a pas froid. Et moi, ce que je préfère, c'est allumer la lampe de la pièce contiguë et rester dans la pénombre à voir mes oiseaux rouges inonder mon bureau, partout, des oiseaux rouges. A ma droite, quelques-uns de ces cigares que j'aime fumer de loin en loin, entre les pipes. A ma gauche, le pastis, la carafe d'eau, le seau de glace — un seau en argent que m'a offert ma dernière maîtresse ; je l'ai initiée, je l'ai perdue. Un seau d'argent et je n'ai qu'à le vouloir pour qu'il soit constellé d'oiseaux rouges. Si je préfère avoir des visions érotiques — vous, par exemple, toute nue, dans vos rondeurs — je mélange un peu de hachich à mes boulettes, et soudain, dans toute la pièce, à plat ventre et suspendues, attentives et faisant passer leurs jambes nues sur mes cuisses, des femmes nues, dorées ou blanches ou noires. Je veille toujours à ce que sur leur épaule, de temps en temps, ou sur leur cheveux, se pose un oiseau rouge.

Il n'osa pas courir derrière elle lorsqu'elle s'élança dans le couloir. Le regard fouailleur de la femme de chambre déguisée en infirmière... « Ne vous inquiétez pas, elle croit que c'est pour une fausse-couche... »

Et l'odeur d'opium qui traînait parfois dans le bureau, rôdeuse, comme usée et qui évoquait pour Lucette celle que dégageait certaines boîtes d'encaustique quand on les ouvrait. Cette femme de chambre n'en aurait-elle pas été intriguée, elle qui arrivait certainement très tôt le matin?

— Pourquoi n'aérez-vous pas avant de vous coucher?

— Parce que, mon enfant indocile, je tiens à peine sur mes jambes en regagnant mon lit et qu'il convient de protéger sa faiblesse.

Elle voyait passer un taxi libre, elle lui faisait signe. Elle aurait pu prendre le métro, vraiment, d'autant plus que cette demi-journée ne lui avait pas rapporté un traître franc. Déjà elle cédait à l'habitude de ce fantôme de luxe. M. Pons l'avait pourtant avertie que ce n'était pas si prudent.

« Le client d'un taxi est aveugle, et la conduite dans Paris absorbe son chauffeur : on doit logiquement pouvoir les filer à travers tout Paris sans qu'ils s'en aperçoivent. Tandis que l'usager du métro ou de l'autobus ! S'il se tient sur ses gardes... »

Le chauffeur manqua la rue des Jardins et continua tout droit vers le pont Marie. Lucette frappa à la vitre et soudain avide d'économiser quelques francs, se fit arrêter sur place au lieu de demander à l'homme de revenir en arrière. Ainsi descendit-elle en face de la Samaritaine. Sous le bec de gaz bleui du commissariat de police, le bâton blanc d'un factionnaire mettait une tache livide qui passait et s'éteignait. Les autos se rangeaient à la queue leuleu sur le chemin pavé qui descendait vers la Seine ; il ne restait plus qu'une place et deux conducteurs de grosses voitures s'injuriaient. Chacun avait voulu prendre le tournant de la voie de garage, et leurs autos se trouvaient exactement face à face, les pare-chocs se frôlant.

La première envie de Lucette fut de courir vers la rue des Jardins mais elle crut remarquer que l'agent de garde s'immobilisait et l'observait. Ils la connaissaient de vue. Elle se força à rester sur place et, s'accoudant au parapet qui plongeait sur la berge, elle regarda deux platanes luisants dans le soir, et qui se penchaient au-dessus d'un toit de tôle.

★

Le jaillissement des seins et la plénitude des hanches, la violence noire des cheveux rejetés en arrière, sans cesse en mouvement entre les omoplates, et qui venaient s'arrêter à mi-chemin du front, en une frange plate et sèche qui rendait plus triangulaire encore son visage mat aux pommettes accusées — scrutant impartialement son image dans la grande glace à dorures du salon, elle mettait une autre silhouette à la place de la sienne, sans colère ni même regret puisqu'il s'agissait de sa mère ; et elle songeait que le temps lui était mesuré.

C'était la pâle clarté des petites lampes, fausses bougies blanchies, qui arrondissait trop sa taille. Elle le savait, ne s'en sentait pas moins anxieuse, impatiente de choses belles et imprécises.

Elle avait soif. Elle rejoignit la cuisine.

— La femme de ménage n'est pas là?

Lucette rougit jusqu'au bout du nez. Au lieu de prendre un verre d'eau elle s'était laissée entraîner à se faire du café et elle le dégustait tranquillement en lisant un journal qui traînait... sautant une ligne sur deux, se laissant aller à la torpeur... Quelques minutes plus tard, M. Pons l'eût trouvée assoupie. Il n'avait annoncé son retour que pour l'heure suivante, dans le billet habituel.

— Non, Monsieur. Elle est partie depuis longtemps. Vous savez bien qu'elle finit à 5 heures au plus tard.

Il hocha la tête. Elle leva les yeux vers lui, écarlate et furieuse. Il portait un complet neuf, croisé, d'un ton neutre, un gris de plomb passe-partout. Elle remarqua aussi qu'il venait de se faire couper les cheveux. Le coiffeur avait dû le contraindre à accepter une friction qui se heurtait désagréablement à son parfum de lavande. Il fit quelques pas sur le carrelage noir et blanc, mêlant à l'odeur lourde du café tous ces effluves qu'il dégageait.

Se lever, prendre congé : la journée était largement terminée, mais elle se mordait la lèvre, ne savait comment s'y résoudre, puisqu'elle s'était laissée prendre. Un soupir montait qu'elle étouffait. Un contrevent battait. La fenêtre donnait sur cour : c'était la seule, avec le vasistas du lavabo, à prendre jour sur cette cour roide et de bon ton flanquée en son milieu d'une vasque en coquille et, du côté des garages, d'un vieil orme qui tordait le tronc. Elle se leva, ouvrit les battants, ajusta les volets, croyant deviner derrière elle un regard fixé. Dehors, quelque chose de froid rôdait dans la nuit tombée : septembre déjà, fin septembre, l'automne et dans quelques jours le retour de Mme Pons.

Il la gênait à marcher ainsi du réfrigérateur laqué à la machine à laver en forme de citrouille.

— Buvez votre café, je vous en prie. Il va refroidir.

Elle n'en avait plus du tout envie, de ce damné café. Elle aurait voulu le jeter dans l'évier avec la tasse, la soucoupe et la cuillère.

— J'allais oublier : le Dr Rode n'avait pas de quoi payer le pain. Alors je l'ai rapporté.

— Il lui manquait tout?

— Les deux tiers.

— Mon Dieu, vous auriez pu le lui laisser. A titre d'expérience.

L'exécrable murmure de cette voix un peu haute, ramisée. Le bleu fondant de cet iris, le bleu de poupée, l'innocence de ces yeux...

— Vous ne m'aviez rien dit. J'ai dû revenir avec mon pain. J'avais peur d'être suivie. J'en étais malade.

Elle s'étonnait de l'angoisse dont étaient chargées ses paroles et de la contraction qu'elle sentait sur ses traits. Au fond, c'était exact : elle avait eu très peur. Il soulevait les épaules et soudain elle comprit pourquoi il faisait si jeune ce soir. Comment avait-elle pu ne pas noter qu'il avait un nœud papillon ! Il en portait rarement, bien que cela lui allât à cause de la longueur de son visage, de sa silhouette fragile et de la façon qu'il avait de tirer sur les deux bords en un geste mièvre de gandin, lui qui cependant, aimait paraître légèrement négligent dans sa toilette.

— Je m'arrangerai pour que Rode ait son pain dès demain matin et vous aurez votre pourcentage.

— Il a été odieux. Plein de ricanements, de sous-entendus.

— Lesquels?

Elle ébaucha un signe d'énervement mais, se rappelant combien leur commune politesse était importante, elle répondit, se reprenant :

— Je ne saurais même pas vous dire. J'ai oublié... Il a été insupportable, voilà tout. C'est un fou.

— C'est un drogué plein de remords.

Et lui? Parfois il avait les pupilles étrangement dilatées, le timbre plus âpre, les gestes plus brusques. Cela ne suffisait pas pour qu'elle eût une certitude et, d'autre part, comment eût réagi la digne Mme Pons qui, quant à elle, n'avait vraiment rien du comportement d'une intoxiquée.

Il soulevait le couvercle de la cafetière électrique, tirait vers le haut le filtre et jetait un coup d'œil sur le liquide qu'elle avait épaissi à force de le faire passer et repasser.

— Je vais en prendre aussi. Je suis un peu fatigué et j'ai du travail, ce soir. Voyons, où se trouvent donc les tasses? Je ne me le rappelle jamais...

Elle se mordait les lèvres, fouillait dans un placard dont la porte coulissait. Accroupie, elle pivota sur elle-même avec une brusquerie instinctive et vérifia que, ce dont elle était sûre, les yeux de M. Pons s'attachaient à sa nuque, son dos, ses hanches. Les paupières se baissèrent et elle aperçut alors qu'il tenait dans la main gauche le pain rond entouré de vieux journaux.

— Auriez-vous l'amabilité de le glisser tout au fond, entre la grosse cafetière de grès et la cloison. Il doit y avoir juste la place.

— Si par malheur il y avait une perquisition, cette cachette serait la plus mauvaise.

Il souriait, s'agenouillait près d'elle.

— Lucette...

Elle eut le feu aux joues, se redressa d'un coup de rein.

— Revenez, baissez-vous. Je veux vous montrer quelque chose. Ne sommes-nous pas amis?

Elle se rassura un peu. Elle obéit mais avait fait un pas d'éloignement vers la droite. De l'index il lui fit signe de s'approcher. Elle vit la longue main étroite, aux ongles en amandes, se tendre à travers la rangée de tasses, de théières et de cafetières et atteindre l'angle de la cloison. A peine exerça-t-il une pression d'un doigt : sans bruit, la cloison se divisait en deux, démasquant une ouverture profonde, large comme une tête d'homme, Il introduisit le pain d'opium à l'intérieur de la cachette, referma, se releva.

— Pourquoi m'avez-vous dit que vous ne saviez pas où se trouvaient les tasses de porcelaine, Monsieur?

— Mettons que ce soit pour surveiller votre physionomie. Je me disais que peut-être vous aviez découvert ce refuge. Je vous le révèle en tout cas maintenant. C'est une grande preuve de confiance. Il y a pour plusieurs millions de marchandise là-dedans.

— C'est dangereux. Madame est au courant, en tout cas?

Il secoua négativement la tête, ses lèvres toujours étirées dans leur sourire retenu.

— Je serai probablement obligé, la semaine prochaine, d'aller chercher ma femme et mes enfants en auto. Je leur ai promis. Vous aurez deux ou trois commandes urgentes à satisfaire. Ainsi saurez-vous vous débrouiller. J'ai remarqué — un détail, pour l'heure, mais qui pourrait avoir son importance si je n'étais pas là — que vous ne vérifiiez jamais deux fois vos pesées. C'est pourtant essentiel.

Elle sentit que ses aisselles se mouillaient.

— Mon café?

— Attendez qu'il chauffe, s'il vous plaît. Je viens seulement de remettre la prise, vous avez vu...

Il disait qu'il le boirait comme cela ; que cela n'avait pas d'importance. La concierge se battait, en bas, avec les poubelles et appelait son mari à la rescousse d'un ton sévère. Une sirène, deux sirènes, très lointaines : le vent soufflait de l'ouest, ce soir. De coutume, on n'entendait les bateaux sur la Seine que des pièces de devant. Il allait pleuvoir.

— Voilà, Monsieur est servi.

— Merci, Lucette.

Le gros réveil rond placé à l'angle de l'étagère et des deux cloisons blanches, résonnait fortement, saccageant le silence. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls, ensemble, dans cette cuisine. Elle le dévisageait à la dérobée et notait la sérénité de ce visage pâle, sans ride.

— Il est bon, votre café.

Elle ne répondit rien. Elle continuait à épier M. Pons du coin de l'œil et cependant il avait l'air de ce qu'il était, sans doute :

un homme de la solitude, frêle et secret. Il se frottait une paupière, sa sclérotique se veinulait d'une ligne rouge en zig-zag. Il faisait du bruit à chaque gorgée parce que, sans qu'elle s'en fût aperçue, le café était presque bouillant. Sur sa robe de cotonnade jaune safran qu'elle ne remettrait plus cette année, Lucette avait passé une veste de toile blanche, très légère, que Madame lui avait donnée en lui expliquant que cela valait mieux, pour la clientèle, de ne pas découvrir même les avant-bras. Elle restait debout. Elle vit qu'il jetait un coup d'œil sur la tasse qu'elle avait laissée et se résolut tout à coup à la boire, la porta à sa bouche, engloutissant très vite, sans plaisir.

Voilà qu'il se relevait aussi et, enflant un peu sa maigre poitrine, entrouvrait les lèvres en fixant sur un carreau embrumé un regard absorbé. Peut-être se sentait-il las, brusquement. Ou bien, était-ce un souvenir vivace qui plongeait sur lui... D'un mouvement si lent qu'il en fut presque insensible, ses épaules pivotèrent enfin et ce fut sur Lucette que ses yeux s'arrêtèrent. Alors, elle renversa en arrière son visage mat de brune. Elle avait le cou long de sorte qu'on l'eut dit mince. Elle rentrait le ventre, croisait les jambes, le talon d'une chaussure touchant la pointe de l'autre, les genoux emboités, comme la fille de Mme Line Monda, une ancienne demi-étoile de l'Opéra, le lui avait appris. Et M. Pons contempla le grain de beauté qu'elle avait juste au-dessous de la pommette gauche. Sous la tache étoilée se trouvait encore une enfonçure, presque au milieu de la joue, comme si on avait voulu planter là un clou à pointe large et qu'on se fût arrêté en plein travail. L'autre joue n'avait rien de semblable, elle était lisse. Avant, quand Lucette était petite, sa mère, pour la punir, faisait tourner l'index dans le creux bizarre et disait :

— Si tu n'es pas sage, je vais chercher un tire-bouchon et je finirai de percer ça.

La pomme d'Adam de M. Pons remontait, redescendait. Il ne disait rien.

— Il faut que je m'en aille, murmura-t-elle.

Il soupira et par contagion sans doute un soupir monta aussi à la gorge de Lucette qui le retint un moment puis se laissa aller, exhalant en deux temps la bouffée d'énervement qui lui comprimait les poumons.

— Lucette... fit-il.

Mon Dieu, qu'il l'énervait.

— Oui?

Mais il ne répondait plus. Un prénom qu'on lance, et puis... Il se trouvait entre elle et la porte, immobile avec sa physionomie figée. Elle ébaucha un pas de côté pour passer sans le frôler et à cet instant, d'une prise maladroite, il la happa au gras du bras, se plaqua contre elle. Elle ne dit rien tout d'abord, l'arrière-gorge paralysée. Elle sentait l'odeur de lavande et d'homme de ce grand corps qui se collait au sien, elle subissait les mains fébriles et ce ne fut que lorsqu'il chercha ses lèvres qu'elle se débattit et se mit à crier. Il la lâcha tout de suite. Le silence tomba. Elle demeurait contractée et elle le surveillait. Il baissait les paupières, debout,

là où elle l'avait laissé, les jambes un peu écartées, les bras morts, des gouttelettes de sueur partout sur son front blême, et la pointe de son menton tremblait un peu.

— C'est idiot, n'est-ce pas? murmura-t-il.

Elle éclata de rire sans y prêter garde mais sans chercher à se retenir. Puis, se disant brutalement qu'elle devait lui en vouloir et s'indigner, elle reprit son sérieux.

— Évidemment, vous voudrez vous en aller, une fois de plus...

— Pourquoi? demanda-t-elle d'un ton d'étonnement.

Tout allait très vite et c'est pourquoi elle attendait avec impatience qu'il osât de nouveau la regarder. Il s'y résolut, lui lança un coup d'œil d'enfant coupable. Elle ajouta :

— Sauf si vous recommencez...

Elle sourit. Elle eut encore une bouffée de rire.

— Vous voulez être fidèle à votre ami?

— Je n'ai pas d'ami !

Elle agrandissait ses yeux noirs, se mordillait l'ourlet de la lèvre, rougissait. Il ne savait pas quoi dire. Elle haussa les épaules, passa devant lui et, la main sur la poignée de la porte, fit en le regardant par-dessus l'épaule :

— Dans votre milieu, les vraies jeunes filles de dix-neuf ans, ça n'existe pas, sans doute? A demain, Monsieur.

Elle marcha longtemps à pied en prenant par les quais. Elle avait tout à coup une stupide envie de pleurer.

(A suivre.) SERGE GROUSSARD.

A propos de Quartiers de noblesse

Il est à craindre que notre époque n'ait mauvaise conscience et que, dans la perpétuelle accélération de son rythme, elle ne cherche qu'à tromper son angoisse.

Paris a, de longue date, adopté ce biais naïf. La vitesse y est à l'ordre du jour et nos contemporains, en adorateurs primitifs, se prosternent devant un avenir que les machines menacent d'envahir, sans prévoir le moment où ces seules machines composeront le monde, un monde privé d'humanité.

Le Français est incrédule. La peur d'être dupe l'empêche de dormir. « On ne la lui fait pas. » L'ombre de Voltaire veille. Il témoigne cependant d'une singulière indulgence à l'égard des découvertes de son siècle. Il en parle avec admiration, comme un sot de l'intelligence, un timide de l'audace. Enfin la fièvre de l'époque agissant sur les esprits médiocres, les psychoses y germent avec une inquiétante facilité. Si le goût du merveilleux est encore vivace, il a néanmoins changé d'objet, l'homme accommodant ses songes au style de son temps. Bref après l'ère des fées et des loups-garous, voici l'ère des Martiens et des soucoupes volantes. Cette obsession, succédant à celles (soigneusement entretenues par certains journaux) de la guerre et du cancer, cette vitesse vertigineuse jointe au bruit et à l'angoisse de vivre au jour le jour, cette incertitude du lendemain, cette rage d'arriver droit au but qui s'est emparée de tous, rendent l'atmosphère des grandes villes, et de Paris entre autres, irrespirable. La foire d'empoigne propre à certains milieux s'est étendue. Chacun va son train d'enfer. On écrit vite, on imprime vite des livres qui seront jugés de même. On sacre, baptise, excommunie à un rythme de manège des inconnus tout aussi étonnés de leur succès que de leur disgrâce. La publicité triomphe. Le scandale paie. Cette course éperdue à l'actualité abaisse l'âme. Mais il est si aisé de suivre la pente de ce qui plaît, plutôt que de découvrir de nouvelles sources ou de raviver les anciennes! A défaut d'originalité vraie ou de noblesse, ma génération se contente de petites insolences qu'elle prend pour une révolte courageuse. On ne s'aguerrit pas, on s'amollit; et, ce qui est plus grave encore, la cire des âmes se liquéfie à l'abri d'une écorce rugueuse qui écorche si l'on s'y frotte, car telles sont les façons du jour : on raisonne volontiers et l'on veut avoir raison de tout!

Il va de soi que vouloir systématiquement contredire l'époque, s'insurger contre le progrès et priver l'homme de perfectionnements capables d'améliorer ses conditions de vie serait odieux, sinon ridi-

cule. Le travail quotidien (pour lequel la bourgeoisie éprouve une si excessive admiration) est souvent harassant, monotone, déprimant. Il nécessite un contrepoids qui rétablisse l'équilibre de l'individu en lui facilitant la tâche hors de ses activités professionnelles. Mais cette compensation ne doit pas devenir le fondement même de son existence, comme par exemple aux U. S. A., où une civilisation mécanique aux ambitions mesquines et rapidement satisfaites finit à la longue par engendrer une impression d'ennui, de lassitude et de vide, qui, après l'angoisse confuse, peut atteindre à la neurasthénie, ainsi qu'en témoigne la vague de suicides qui déferle sur l'Amérique du Nord. En vérité cette époque soumise aux émerveillements du machinisme effraie! Il est à redouter que le confort n'y tue l'esprit, que la gloire n'y étouffe le génie, que les modes n'y corrompent l'intelligence et le goût. On se demande où les quelques solitaires qui tentent d'échapper à la mêlée — ces « Pléiades » de Gobineau — pourront se réfugier et vivre.

Or il existe certains villages qui, après avoir été le berceau d'une grande ville, lui tiennent encore lieu de cœur, tout en se reposant à l'ombre des fatigues de l'âge. Paris, qui a toujours joui de privilèges, en possède quatre : l'île Saint-Louis, Saint-Germain-des-Prés, le Marais et le Palais-Royal. Mais alors que le Palais-Royal, par sa position, se trouve captif de l'agitation du centre, que Saint-Germain-des-Prés est devenu Saint-Germain-des-Prétentaines, seuls l'île Saint-Louis et le Marais ont réussi à sauver leur indépendance. C'est que les centres mondains se déplacent d'une époque à l'autre; que l'actualité se désactualise; que la mode se démode vite. Ainsi s'expliquent la vogue et la décadence de quartiers sans réelle beauté tels que Montmartre ou Montparnasse. Mais à cet égard, de même que l'île endormie debout, le Marais n'a rien à craindre. Il a de longue date dépassé la crise de croissance des objets à la mode. Entré vivant dans la légende, il s'y est moulé comme si on l'eût jeté en plein mouvement dans la chaux brûlante de l'avenir. Il s'est immobilisé dans le temps : ce n'est pas là son moindre mérite!

Ce qui séduit dès l'abord c'est son air de province. Mais, de la province, il offre une image idéale, pourvue de vertus efficaces, épargnée par tout ce qui rend la province laide, morose, ennuyeuse. Puis, à mesure que l'on s'engage dans ses rues aux noms pimpants et naïfs comme des enseignes (rues du Pas-de-la-Mule, des Quatre-Fils, du Petit-Musc, des Lions, des Blancs-Manteaux), à mesure que l'on pénètre dans les cours de leurs vieux hôtels, on découvre avec étonnement tout un petit monde industrieux qui s'active en secret comme dans ce conte où une armée de cuisiniers prépare sous terre le festin d'un mariage princier. Fabricants de luminaires et de dragées, cartonniers, graveurs, orfèvres, magiciens de la bimbeloterie! L'artisanat qui meurt ailleurs, persiste ici. Sans doute est-il regrettable qu'à cet effet de somptueuses demeures aient été sacrifiées, mutilées, transformées en usines. Et pourtant elles affichent encore l'air d'inaltérable majesté de ces personnes ruinées qui portent beau; leurs façades ne trahissent rien de cette détresse cachée. Si l'État, parfois peu soucieux de telles richesses, a laissé une grande partie de ces hôtels à l'abandon, alors qu'il eût dû les

déclarer inviolables, ceux de Mme de Sévigné (aujourd'hui musée Carnavalet, le plus divertissant de Paris), de Rohan-Soubise (les Archives nationales), de Lamoignon (récemment restauré, mais dont il ne reste que l'élégante et sévère architecture) rayonnent encore de tout leur prestige. La place des Vosges, place Royale sous Louis XIII, n'a guère changé, si l'on en croit les estampes, depuis le temps où le cardinal de Retz y complotait dans l'ombre des boudoirs, tandis que la bonne société s'y saluait sous les fenêtres du cardinal de Richelieu. Seul son terre-plein s'est (hélas!) transformé en un square où se retrouvent toutes les mères de famille du quartier, apparemment indifférentes à un décor si extraordinaire. L'habitude, il est vrai gomme les reliefs, et ce cadre ne doit pas les étonner plus que l' « intérieur » où elles végètent. Il flotte dans ce coin de Paris un air spécial, je ne sais quelle odeur particulière, multiple, reconnaissable entre mille et cependant indéfinissable. Vieux livres, vieilles étoffes, goudron chaud, café grillé, feuilles vivantes et mortes, fleurs fraîches et fumées d'automne y composent une essence qu'on ne respire nulle part ailleurs.

D'où le Marais tire-til sa gloire? Il la tire non seulement de sa cote aristocratique, mais de son nom même. Ce nom éclaire un chef-d'œuvre d'ordre. C'est le triomphe d'une organisation humaine, méthodique et supérieure qui mate aveuglément tout ce qui se révolte contre sa volonté. Travail lent, pareil à celui des plantes qui s'ouvrent, des montagnes qui se déplacent. Victoire échelonnée sur plusieurs siècles. Au dix-septième, deux expressions éclatantes de la pensée française à un de ses moments culminants : Versailles et le Marais. Versailles, qui n'a exigé que quelques années, résume par son raccourci la longue croissance du Marais. Il y a dans son architecture hautaine, dans ses jardins précis, dans la complexité de certains jeux d'eau, dans tout cet appareil de pierres, d'arbres et de panaches érigé là où il n'eût point fallu songer à bâtir, un dédain superbe pour les obstacles de la nature et les hasards de la Providence.

Le Marais ne se livre pas facilement. Il est secret, malgré les apparences. C'est la clarté trompeuse de l'ordre, le mystère insondable de ce qui paraît le plus dépourvu de mystère, l'indéchiffrable rébus de la beauté calme. Et pourtant, rien de plus simple que d'en trouver le sésame. Il suffit d'y flâner, de s'y laisser aller, de s'y abandonner sans réserve, pour que bientôt le miracle s'accomplisse, que l'on s'y sente à l'aise, et que le recul nous fasse tout à coup mieux comprendre combien notre époque est vaine, combien ses ambitions sont basses et sa frivolité incurable sous un masque d'édifiante gravité. L'œil exercé y opère un prompt rajustement des valeurs. Loin du bruit, le silence y devient musique. Parfois même il arrive que cette musique soit réalisée par le grincement d'une scie au fond d'une cour et que ce grincement se métamorphose par la grâce du cadre en unplainte douce, insolite qui se déroule comme à regret et remonte lenetement le cours des âges.

Ainsi le Marais strictement clos sur lui-même est-il une province dans la ville et non point une de celles qui singent la capitale, mais une province qui, dans la capitale même, se tient majestueusement à l'écart. Les rares autobus et automobiles qui le traversent par la

rue des Francs-Bourgeois, passent très vite, comme pour s'échapper d'un lieu où les façades ont un air hostile. Mais dès qu'ils ont disparu à l'angle du boulevard Beaumarchais (qui est une des limites du Marais) les murs s'ouvrent volontiers à celui qui a gardé au cœur l'amour du merveilleux, et lui prodiguent leurs trésors.

Le Marais, comme tout village qui se respecte, possède son idiot. Maisici nul ne lui veut de mal, nul ne l'insulte. Il est sacré, admis une fois pour toutes dans le cercle fermé de ce village où l'on n'admet pas n'importe qui. Sa laideur, son enfance qui se prolonge, son innocence au sens noble du terme, lui sont le meilleur des talismans et parviennent à émouvoir autant que la beauté. Cette émotion, liée à un ordre inhabituel des valeurs, peut d'ailleurs êtred'une essence supérieure, parce que plus rare, plus profonde, la beauté du cœur se dissimulant parfois derrière un laid visage et attendant qu'on l'y découvre.

Quel que soit le lieu où sa flânerie l'entraîne, le promeneur solitaire, pris aux charmes du Marais se sent irrésistiblement attiré par un point qui exerce une véritable fascination sur son esprit et auquel il finit toujours par revenir. Ce point magique est la place des Vosges. Qui ne l'a vue au clair de lune aura peine à imaginer plus étroite et miraculeuse alliance entre l'élégance et l'exactitude, une perspective de théâtre et des proportions parfaites, une simplicité lumineuse et une altière sévérité. Que l'on fixe un instant cette place déserte, silencieuse, ces arcades, ces balcons, ces fenêtres, ces portes, cette fausse solitude, ce piège emprunté à l'invisible balancement de l'harmonie grecque et au mystère envoûtant des voûtes de Chirico. Bientôt les ombres bougeront, les pierres s'écarteront, les murailles s'ouvriront et l'on en verra sortir — car une extrême attention est un des stratagèmes de l'illusion — les personnages les plus illustres de l'histoire de ce quartier d'Histoire, défilant avec cette gravité mêlée de morgue propre aux grands seigneurs et aux membres du Parlement et que fait éclater l'Entrée du chancelier Séguier à Rouen *de Le Brun. Il faut alors se relâcher, remuer, se détendre si l'on veut échapper au mirage de tous ces morts vivants, si l'on craint que, d'un moment à l'autre, tous ces fantômes ne prennent la parole.*

Je le disais : au train où va l'époque, on se demande avec une anxiété croissante où pourront se réfugier les quelques solitaires qui ne font pas des romans policiers leur lecture favorite, qui n'écrivent pas leurs Mémoires d'un Ane *à vingt ans, qui ne rêvent pas d'automobiles, qui ne méprisent pas systématiquement l'indulgence, qui cherchent moins à brûler les étapes qu'à vivre intensément, à épuiser le suc inestimable de chaque seconde.*

Mais il y a le Marais, l'île Saint-Louis, et toutes les villes du monde qui leur ressemblent, d'Oxford à Aix-en-Provence, d'Heidelberg à Vérone. Tant que subsisteront ces havres consolants où le cœur et l'esprit n'ont pas dit leur dernier mot, il sera permis de ne pas trop désespérer. Les époques, leurs modes, leurs travers, leur rage de réussite disparaissent dans le tourbillon impitoyable des années. Il n'importe. La beauté profonde laisse des empreintes durables et c'est cela seul qui compte.

DANIEL LANDER.

Quand le mort saisit le vif

J'AI vu mourir des hommes, des femmes. Et par leur mort, j'ai compris leur vie. Ils s'étaient enfin dépouillés de leur masque, comme des comédiens qui rentrent dans leur loge, se démaquillent, rient d'un rire vrai. Quand le miroir sur leur bouche ne recueillait plus aucun souffle, quand le corps immobile s'embarquait sur le fleuve de l'oubli, voici que, par un étrange paradoxe, en partant, ces êtres s'approchaient de moi. Mieux : ils pénétraient dans ma chambre la plus secrète, y prenaient place parmi ces ombres que je ne connaissais pas et qui décident de mon destin.

Les peuples jeunes ne croient pas que les morts soient morts. Ils savent qu'ils n'ont fait que changer de forme. Quiconque est accordé à la vie sent ainsi. Seuls les sceptiques qui, au nom de la raison, se détachent du réel, doutent de ces mutations qui changent la chrysalide en papillon et le vivant visible en puissance obscure.

Les morts ont pris beaucoup de place dans ma vie. Malgré moi ; car j'aime la vie. Et je me méfie de ce qui ne s'offre pas au plein jour. Il m'a bien fallu cependant reconnaître que, parfois, des mains me saisissaient, dans l'ombre, que j'étais guidé par un être invisible qui en savait plus que moi. Je l'ai constaté sans complaisance, sans répugnance, non plus, mais avec soulagement comme un homme qui s'aventure, la nuit, dans ce qu'il croit être un dangereux marécage et qui, avec un soupir d'aise, découvre sous ses pieds un roc solide.

C'est là un des côtés singuliers de ma vie : mon expérience de la mort a été jusqu'ici apaisante. Est-ce parce que ceux que j'ai aimés sont morts dans l'ordre, en paix avec eux-mêmes et donnant la paix à ceux-là même qui les avaient combattus, est-ce pour cela que leur départ m'a si étrangement dilaté le cœur? Leur départ me fut une fête funèbre. Elle n'allait pas sans une certaine alacrité. Des noces mystérieuses se célébraient dans un monde que je ne connaissais pas. Ou quelque autre fête, une naissance, un baptême. Quelqu'un naissait à une autre vie, abandonnant ici-bas de grandes richesses qu'il me léguait.

Oublierai-je jamais le jour où mon père mourut? Sa mort avait été douce. Nous nous parlions en amis. Nous étions accordés comme deux pèlerins qui marchent du même pas sur la route. Nous repoussions du même geste les mêmes obstacles ; nous accueillions du même sourire la même saveur de la vie. Et au moment où le soleil se couchait, dans un bref hoquet, il était parti.

C'est alors que l'étrange aventure commença. La fête mystérieuse. Cette communion où c'est la chair d'un autre qu'on mange, son sang qu'on boit. Il ne me souvient guère d'avoir pleuré ces jours-là. Je retrouve l'odeur amère des lilas qui encombraient le cercueil ; mais surtout, après l'apparat des cérémonies ce calme nocturne de la campagne flamande et l'impression que j'eus d'avoir les poumons plus larges pour accueillir le vent qui venait de la mer.

Le monde avait une autre étendue. Moi aussi, je me sentais comme doublé. J'étais moi, et un autre encore. J'avais deux cœurs, quatre poumons. Mon cerveau ne pensait plus comme avant : un autre cerveau travaillait à ses côtés. Ces deux matières grises dialoguaient. Et mon sang bouillonnait dans mes veines parce qu'un autre sang, par une transfusion inattendue, faisait irruption en moi. J'étais moi au carré.

Mon père ne m'avait légué qu'une maigre fortune : une paire de souliers solides et presque neufs, un grand paletot noir. Mais ainsi vêtu, c'était de lui que je me couvrais. Je marchais d'un autre pas avec ces souliers-là. D'un pas plus lent, plus paisible, plus assuré.

L'imagination ne jouait aucun rôle dans tout ceci ; car si mon imagination travaille, c'est à rebours de cet ordre de sentiments. Je n'aime pas les pèlerinages sur les tombes, ni les histoires de revenants.

Il y eut pourtant, depuis la mort de mon père, d'étranges coïncidences. Quelques années plus tard, non seulement au jour mais à l'heure anniversaires de sa mort, survenait un événement heureux qui devait changer le cours de ma vie. Il y eut par la suite, de nombreuses coïncidences du même genre. On eût dit qu'à cet incrédule que j'étais quelqu'un voulait signifier de façon tangible qu'il était encore là, qu'il pensait à moi, agissait pour moi.

Je n'étais pas insensible à ces signes, mais préférais ne pas trop y penser. Beaucoup plus que ces coïncidences, me troublaient ces voix qui chuchotaient au fond de moi, après la mort de mon père d'abord, d'un ami ensuite, de ma mère enfin. Il y avait comme un conciliabule en moi, un conseil des sages qui présidait à ma destinée. De cela il était difficile de douter. J'appartenais à ces ombres. Tout en restant moi-même et libre, je devenais l'exécutant de leurs volontés. Ces morts avaient saisi le vif.

J'étais pris dans de tendres rêts. On veillait sur moi. On me surveillait. Ce regard qui m'enveloppait, qui descendait au plus profond de moi, qui me jugeait et m'aimait ensemble, qui était hier celui de Dieu seul, aujourd'hui celui aussi de quelques-uns de ses anges, ce regard m'était un repos en même temps qu'un aiguillon. Quelqu'un voyait plus loin que moi pour moi, me protégeait, savait mieux que moi qui j'étais, souffrait plus que moi de mes vices, et m'invitait à atteindre une pointe extrême.

Ces morts aimantaient ma vie. Par eux qui connaissaient la Loi, et la Voie, et qui me le disaient, je pressentais enfin qui je devais devenir. Doucement ils me poussaient vers moi. C'était encore moi qui tenais le gouvernail, mais ils étaient le vent dans

les voiles, un ciel d'étoiles fixes, et mon pôle. Sans eux, je le sentais, je me serais cent fois brisé contre les écueils.

Chose étrange, moi qui m'étais, toute ma vie, révolté contre tous, qui avait toujours dit non à tous les commandements, moi qui ne m'étais jamais senti qu'un hors-la-loi, un objecteur de conscience, j'obéissais sans répugnance aux injonctions de ces ombres. Ma volonté se noyait dans la leur. Il m'était impossible d'obéir aux hommes, difficile d'obéir à Dieu, agréable d'obéir à ces fantômes.

Cette docilité, j'en compris peu à peu la raison. Les hommes, je ne pouvais les écouter parce qu'ils ne me connaissaient pas : ils blessaient ce qu'il y a de plus personnel en moi. Pressés contre moi, ils ne me voyaient pas. Dieu sans doute me voyait, mais à travers l'épaisseur de mon âme, il m'était difficile d'aller à lui. D'où cette double résistance, à Dieu comme aux hommes.

Mes morts, eux, n'étaient ni trop loin, ni trop près. Ils étaient encore assez humains pour que je comprenne leur langage. De Dieu à moi, ils formaient d'utiles intermédiaires. Ils étaient encore assez imprégnés de notre monde pour savoir comment me parler, mais déjà suffisamment dépouillés d'eux-mêmes pour ne plus me heurter et pour voir en transparence cette pointe neigeuse qui m'était proposée. Ils détenaient le pur amour et m'orientaient vers lui. C'est pourquoi contre eux je ne me révoltais pas. Au contraire, en eux je me reposais ; car ils étaient doux et fermes à la fois comme un roc couvert d'oreillers de mousse.

Ainsi de la jeunesse à l'âge mûr, je vécus en eux comme un enfant dans le ventre de sa mère. Et je sais bien que ce que j'ai fait de mieux, c'est à eux bien plus qu'à moi que je le dois. Il y a des hommes qui ne s'en remettent qu'à eux-mêmes, à leur raison, à leur volonté, à leur force ; peut-être ont-ils raison de vivre ainsi. Pour moi, je sais que ma force et mon intelligence viennent d'au-delà de moi-même. La Terre et les Morts me sont bien autre chose qu'un thème littéraire usé : ils sont le lait et le sang que je bois depuis que je vis. Je sais qu'en ce monde où tout est tremblement et, comme dit Montaigne, branloire perenne, eux seuls ne trompent pas. Ils sont les compagnons fidèles, les gardes silencieux qui, dans la nuit, veillent sur nous.

C'est pourquoi en eux j'aime la Mort. Elle n'a d'affreux et d'absurde que son nom et les fantasmes qu'une imagination effrayée y accole. Derrière ces grimaces qu'invente la cervelle puérile des hommes, elle se dresse, chaude, douce, cruelle certes, comme est cruel l'amour ; elle se dresse dévoratrice et créatrice, éternellement en mouvement, Roue et Matrice, sanglotante et souriante, sereine aussi, et ceux qui l'aiment savent que son vrai nom est la Vie.

Ils savent qu'elle est le Oui, le soleil, le moyeu, le noyau, le centre de tout ; ce qu'on nomme Néant n'est que l'espace que traversent les êtres aimantés d'une forme qui était la leur hier à une autre forme qui sera la leur demain. Mort, Néant ne sont que les faux noms de l'éternel passage, le creux entre les dents de la Grande Roue qui n'arrêtera jamais de tourner.

Je ne pensais rien de tout cela le jour où mon père mourut. J'étais ce jour-là un jeune homme qui avait horreur de la mort, qui n'en connaissait que l'odeur nauséabonde, et qui croyait que tout finit dans cet acte sanglant. Comment ai-je passé de cette absence d'espoir à une vue plus apaisée des choses? Je ne sais. Les vérités mûrissent comme des fruits. Elles tombent au moment choisi par le rythme des saisons. Ainsi suis-je, un jour, tombé dans le grand Jeu de la vie.

Ce jour-là, j'ai regardé le monde autour de moi, et je l'ai jugé. J'ai vu que beaucoup d'hommes ne savaient plus vivre ni mourir. Ils ressemblaient à des rois dépossédés, et le souvenir même de leur royaume perdu n'existait plus au fond d'eux qu'à l'état de vague malaise. Dans la rue, dans les salons, j'éprouvais, à considérer leur ennui, la même impression qu'au Jardin des Plantes à voir des fauves au pelage usé, à l'œil éteint. Les arts de ce temps, comme aussi la pensée et la politique n'avançaient que par saccades. Un morne rythme syncopé agitait ces marionnettes dans une ronde macabre. Parfois une guerre, une émeute, une révolution les remuait jusqu'aux entrailles ; pendant quelques heures ils vivaient. Puis ils rentraient dans leur ronde sans joie, mécaniques accouplées à d'autres mécaniques, et qui tournaient le dos à l'ordre du monde.

L'idée me vint alors de mettre un grain de sable dans cette machine qu'était devenu l'homme. Pendant vingt ans je m'étais perdu dans les livres. Je m'en étais nourri comme d'autres de haschich. Enfermé dans ma librairie, j'avais désappris la nage, la marche, l'escalade des montagnes, et jusqu'au doux art d'aimer. Arrivé au milieu du chemin de ma vie, le premier secret de la maturité qu'il me fut donné de cueillir m'enseigna qu'il était temps d'exister. Comme un convalescent je rentrai dans le monde, quittai l'Europe fatiguée, et dans les forêts de l'Équateur, allai à la recherche du don perdu.

Roger Bodart.

Les nouvelliers

On ne sait plus très bien si l'art de la nouvelle est venu d'Espagne ou d'Italie : en tout cas au XVI[e] siècle, et par réaction contre les romans interminables qui supposaient des longues veillées près de l'âtre, ou des assemblées d'oisifs autour d'un récitant, le successeur des aèdes ou des trouvères qui avaient distrait la société féodale dans tous les pays d'Europe ou d'Asie.

A cet égard il serait possible de soutenir cette thèse : que le goût des récits assez brefs a prospéré en raison inverse de l'analphabétisme. Quand les gens ne savent pas lire, ils montrent une patience angélique pour écouter n'importe quelle narration. Quand ils accèdent au volume imprimé, ils deviennent plus délicats ou plus difficiles.

C'est pourquoi, dans l'ensemble, les romans-fleuves ont aujourd'hui malgré tout une clientèle bien moindre qu'au temps d'Honoré d'Urfé ou de Mlle de Scudéry. Les braves gens qui se g roupent à Marrakech sur la place des bateleurs, guérisseurs ou charmeurs de serpents, ont la même endurance devant leurs conteurs d'histoires que les paysans dauphinois du *Médecin de campagne*, à qui les vétérans de la Grande Armée font la chronique de Napoléon. Les plus grands liseurs, les maniaques abonnés des cabinets de lecture, en Angleterre ou en France, ont malgré tout un appétit limité. Et la fatigue des yeux a des limites. Je veux lire en trois jours *l'Iliade*, disait Ronsard. Je veux relire cet été tout Walter Scott, tout Alexandre Dumas, tout Balzac, disent encore certains passionnés. Mais ils n'en trouvent pas le temps ni le courage. La littérature, dans la vie moderne, est réduite à la portion congrue. Et c'est pourquoi, si l'on n'y met bon ordre, son domaine sera peut-être un jour occupé par des comprimés, des digestes, voire par ces « comics » en forme d'images d'Épinal que la mode américaine impose déjà à nos journaux. Une foule immense de nos contemporains ne connaît les œuvres les plus célèbres, *Madame Bovary* ou *David Copperfield* que par ces découpages enfantins. Jadis les mêmes, au même niveau social,

(1) Après *la Littérature de voyage* (cf. nº 91 de « la Table Ronde » — Juillet 1955), nous consacrons ce deuxième cahier spécial de vacances à *l'art de la nouvelle*. Au mois de septembre, nous publierons un choix de textes romanesques qui marqueront la rentrée littéraire 1955-1956.

A dessein, nous avons retenu ici un texte anglo-saxon (Henry James) italien (A. M. Ortese) russe (Alexeï Remizov), et deux textes français (Y. Delétang-Tardif et Geneviève Gennadi) ; cela afin de donner en quelques pages une idée de la variété de ce genre de la nouvelle ; art simple, méprisant l'ornement, mais aussi riche que le ciel sur lequel il se dessine.

se faisaient « montrer » l'histoire des Amadis ou des Quatre fils Aimon, sur des tableautins cloisonnés, par des forains du Pont-Neuf.

Scarron attribue aux Espagnols « le secret de faire de petites histoires qu'ils appellent nouvelles » et qui, par leur sujet trivial, contrastaient avec les aventures imaginaires des héros anciens ou des chevaliers. Cette espèce de définition est fort intéressante. Il est très vrai que la *nouvelle* a toujours été, demeure encore d'essence réaliste. Lorsqu'elle est fantastique ou poétique, nous ne pouvons nous empêcher de la ranger parmi les *contes*. Personne ne songerait à nommer Achim d'Arnim un nouvellier. Et lorsque Maupassant écrit le *Horla*, qui relate pourtant une expérience véritable, il trahit le genre où appartiennent de droit *Mademoiselle Fifi* ou *Boule de suif*.

Ainsi la *nouvelle*, comme son nom l'indique, demeure obstinément fidèle à ses origines. Elle apporte une information, de première main, si possible, sur de petits faits ignorés. La liberté de l'auteur ne s'y exerce pas entièrement. Les créateurs du genre l'entendaient bien ainsi. Quoi qu'en dise l'auteur du *Roman comique*, ce furent plutôt des transalpins. Sachetti, le Florentin qui florissait au XIV[e] siècle, peut être tenu pour le premier maître ou modèle des nouvelliers (ce mot même fut italien avant d'être français). Il n'avait, dans un récit continu, guère d'autre propos que celui du vieil Hérondas qui se contenta de dialoguer onze siècles plus tôt. Mais lorsque le genre du roman n'était pas constitué, on y introduisait cent récits fragmentaires qui pouvaient ressortir à la nouvelle aussi bien que relever du conte. Rien ne serait donc plus facile que d'extraire des nouvelles du *Satyricon*, et des contes fantastiques de *l'Ane d'or*. Les anciens, toutefois gardaient un sens bizarre de la hiérarchie littéraire et n'auraient pas admis un divertissement si bref, si léger dans le temple des Muses. C'est pourquoi, même datant du XIV[e] siècle, la nouvelle est propre au monde moderne. Il reste à savoir comment et pourquoi, après avoir paru frivole, elle est devenue sérieuse.

Évidemment à mesure que l'observation des mœurs réelles prenait droit de cité. Nous n'irons pas à expliquer les circonstances qui pendant de longs siècles ont obligé les écrivains et leur public à considérer l'humanité moyenne, la bourgeoisie, la plèbe ou la roture, comme indignes de figurer sur la scène littéraire. On ne l'admettait qu'à fournir des thèmes comiques ou satiriques : les fabliaux sont prodigieusement dénués de sympathie humaine et les contes de Noël du Fail (que nous appellerions des nouvelles) ne nous présentent qu'une espèce de guignol. Pour la même raison, lorsque Furetière, qui avait toutes les audaces, intitula son fameux livre *le Roman bourgeois*, c'était pour faire une alliance de mots. L'expression sonnait aux oreilles à peu près comme « l'Épopée d'un plombier-zingueur ». Il règne évidemment de ces préventions-là chez tous les nouvelliers classiques : oui, chez Bandello ou Cervantes ; elles subsistent peut-être chez Musset, chez Mérimée, chez Tœpffer. S'ils avaient conçu plus d'ambition, de prétention, ils se seraient promus romanciers, pour conter des aventures plus

nobles. Comme au fond le réalisme (oserions-nous dire : le populisme ?) n'a guère plus de cent ans en Europe, l'ère de la nouvelle n'y a pas commencé plus tôt.

Tout cela empêche de distinguer aussi simplement que le veulent les manuels ou les dictionnaires, la nouvelle du conte et du roman. D'habitude, on les définit respectivement par leur longueur, comme si la première était par ses dimensions intermédiaire entre les deux autres. Il est des romans si brefs qu'on pourrait alors les appeler nouvelles : les plus notables de Georges Simenon seraient dans ce cas, et pourtant la durée de l'action, le rythme du récit, empêchent de les retirer de leur catégorie naturelle. Et le fameux *Roman d'Émire* dans la Bruyère, qu'en faut-il penser? Il tient cent lignes, au chapitre des « Femmes » ; il retrace presque toute une vie avec des drames affreux causés par l'amour, trois morts, dont deux suicides, une folie ; il peint des sentiments que la psychanalyse nous a rendus familiers. C'est un chef-d'œuvre incomparable, mais très dangereux, parce qu'il dégoûterait tous les romanciers d'en faire plus long. Or c'est bien un roman condensé, pas du tout une nouvelle. Jules Lemaître prétendait qu'il contient même quelques longueurs ; ce qui est vrai, si l'on considère le style. Relisez *Émire*, vous y verrez quelles différences essentielles séparent deux genres voisins, et qu'elles ne tiennent pas aux proportions.

On trouverait encore de ces récits paradoxaux par la brièveté chez des raffinés de notre époque. Chez Marcel Schwob, chez Pierre Lièvre, chez Toulet et chez notre ami Jean Paulhan : dans ses *Causes célèbres*, il a glissé des romans de soixante lignes pour narguer les tâcherons du métier. Et chez Marcel Arland, chez André Gide, qui pouvait évidemment s'oublier lui-même pendant les quarante pages de *Robert* ou de *la Symphonie pastorale*, mais non pendant les trois cents des *Faux-Monnayeurs*... Il foisonne de ces romans élusifs, sinon éludés, chez Marcel Jouhandeau, et chez Jacques Chardonne. Où ont été battus exactement les records de brièveté? Où a été réalisé le chef-d'œuvre de la narration pure, du roman en flacon, en pilule, en dose homéopathique? Nous ne saurions le dire. Lorsque le regretté Fénéon (qui fut justement le maître de Jean Paulhan) voulut tuer le journalisme vulgaire, il inventa le fait divers en vingt mots, véritable haïkaï de l'information. Nos pères qui buvaient le roman au tonneau, nous trouveraient peut-être dégénérés, sur ce point comme sur d'autres. Mais la « nouvelle » proprement dite leur semblerait sans doute avoir inauguré un genre assez noble, et de saveur toute neuve — comme la cigarette parut à la courtisane grecque évoquée par Pierre Louys, une volupté inouïe.

Car la nouvelle s'est constituée un fief indépendant à partir de l'époque où, le roman romanesque, ayant rejoint les vieilles lunes, étant tombé dans l'infra-littérature, le roman d'aventures triviales ou familières a pris l'hégémonie. Le vieux genre des histoires brèves se trouva ennobli, cette promotion étant garantie par l'exemple des histoires longues. Dès lors il n'y a plus d'inégalité esthétique entre nouvelle et roman. Demeure-t-il cette inégalité de

longueur, que nous récusions plus haut? Non ; au fond, la nouvelle, si elle couvre un long espace de temps, une longue suite de péripéties, n'est qu'un roman précipité. Et le roman, s'il délaye une seule anecdote, une seule crise, dans l'âme ou dans l'existence d'un héros, est une longue nouvelle. Peu de nouvelliers ont accepté le risque de n'être que nouvelliers, et de ne jamais signer des romans ; Quoi ! faire la même figure que des fabricants de sonnets, des rimeurs de rondeaux ! Et acquérir un renom mineur ! cette peur en soi est absurde. Quant aux romanciers, questionnez-les donc : ils nous avoueront, s'ils sont pourtant sincères, que de traiter en nouvelle un sujet dont ils se sont passionnés c'est gâcher de la marchandise, ou déclarer forfait à cause d'une commande pressée. Que de fois le critique en lisant une nouvelle excellente, est tenté de dire : elle me suffit, à moi, mais elle eût fourni la matière d'un très beau roman...

En revanche, il ne pardonne guère à l'auteur d'un roman de ne pas nous avoir fourni dans les deux cent cinquante-six pages réglementaires, d'autre matière que celle qui en remplirait dix. Ne donnons pas d'exemples, par charité... Recourons plutôt à des exemples anciens. *Daphnis et Chloé*, *Paul et Virginie* sont au fond des nouvelles (en supposant que le premier soit assez réaliste pour échapper à la rubrique des contes). *Manon Lescaut* est un vrai roman, que l'abbé Prévost conçut comme une nouvelle ; à preuve que c'est un épisode détaché des « Mémoires d'un Homme de qualité ». Les nouvelles de Mérimée ne méritent vraiment que leur titre exclusif, parce qu'elles sont de propos limité (sauf *Colomba* peut-être) et encore encombrées d'interventions personnelles du narrateur. Et les chefs-d'œuvre du genre ont été produits par des écrivains qu'on ne sent jamais à l'aise dans le roman continu : nous est-il permis de citer, non pas Le Sage ou Paul Morand, mais feu Henri Duvernois, qui, sans presque le vouloir, a donné les modèles de l'histoire brève : oui, dans *Morte la bête* ou *Un soir de pluie*. On les a déjà oubliés, direz-vous?... Eh bien ! rougissez de cette ingratitude et réparez cette ignorance, ne fût-ce que pour permettre à d'autres auteurs d'imiter la devise nobiliaire : « Romancier ne puis, conteur ne daigne, nouvellier suis. »

André Thérive.

L'arbre de la connaissance (1)

I

Entre autres convictions secrètes, comme nous en nourrissons tous, Peter Brench considérait comme la plus grande réussite de sa vie, le fait de n'avoir jamais émis un jugement compromettant sur l'*Œuvre* — ainsi l'appelait-on — de son ami Morgan Mallow. A ce sujet nul ne pouvait (du moins le croyait-il), lui prêter la moindre remarque, ni dire qu'il eût en aucune occasion, si troublante fût-elle, soit menti, soit proclamé la vérité. D'un pareil triomphe, il y avait lieu de s'enorgueillir, fût-on un homme qui en comptait d'autres à son actif, un homme qui avait trouvé moyen d'atteindre la cinquantaine sans tomber dans le piège du mariage, et qui depuis des années aimait Mrs. Mallow sans en souffler mot ; enfin, mieux encore, un homme qui s'était jugé une fois pour toutes. Il s'était même si bien jugé qu'il éprouvait une humilité extrême à être ce qu'il était, encore qu'il fût assez fier de la ligne de conduite qu'il avait réussi à suivre, sans en jamais dévier, à travers ces multiples écueils. Ceux de ses amis en qui il avait le plus confiance étaient précisément ceux avec qui il observait la plus grande réserve — la chose tenait positivement du miracle ! Il ne pouvait — ou du moins le supposait-il, l'excellent homme — dire à Mrs. Mallow qu'elle était l'unique et adorable cause de son célibat ; et pas davantage avouer au mari que la vue des innombrables marbres ornant l'atelier de ce gentleman lui causait une souffrance dont le temps même n'avait jamais eu raison. Toutefois, en ce qui concerne cette débauche de sculpturs, l'admirable n'était point tant d'avoir su qu'il la déplorait, que de n'avoir point — héroïsme remarquable — cherché à obte-

(1) *La matière de cette nouvelle (écrite en* 1900*) fut fournie à James par une dame de ses amies, et il la note dans ses Carnets :* ... un fils moderne ouvrant les yeux à sa mère (seule à avoir foi en un père sculpteur) sur le caractère lamentable, grotesque, de l'œuvre paternelle. *Sur ce thème, il a greffé une histoire à la fois humoristique et amoureuse — ou plutôt celle d'un amour refoulé, inexprimé, avec un de ces effets de sourdine, de clair-obscur, qui lui étaient familiers. De cette très mince nouvelle, un commentateur américain, Clifton Fadiman, a dit que c'était un* rien, *mais un* rien parfait, parce que l'auteur a su dégager tout le suc d'un thème qui à première vue ne semblait rien receler *et aussi, nous laisser entrevoir, au dénouement, par un rebondissement imprévu, que* si Peter a consciemment cherché à éviter la divulgation du secret pour ne pas peiner ses amis Mallow, il était en réalité mû inconsciemment par la crainte d'apprendre à quel point Mrs. Mallow, la femme qu'il aime, est passionnément éprise de son mari.

nir, pour prix de son silence, une douce compensation d'un autre ordre.

Toute la situation, parmi ces bonnes gens, donnait vraiment sujet de s'ébahir, et sans doute n'en existait-il pas qui lui fût comparable à plusieurs lieues à la ronde. Peter méprisait les statues de Mallow et adorait sa femme ; et cependant il éprouvait une sympathie marquée pour Mallow à qui, en retour, il était également cher. Les statues faisaient la joie de Mrs. Mallow encore que, poussée dans ses derniers retranchements, elle avouât préférer les bustes ; et son attachement manifeste pour Peter prenait sa source dans l'affection que ce dernier témoignait à Morgan.

En outre, chacun des trois aimait l'autre pour la tendresse qu'il portait à Lancelot, l'unique et bien-aimé rejeton des Mallow, en qui l'ami de la maison chérissait le troisième de ses filleuls, et incontestablement le plus beau. Déjà lors de sa naissance, aucun d'eux, pas même le bébé si on l'avait consulté, n'eût trouvé personne plus qualifiée que Peter pour le rôle de parrain. Le trio jouissait par bonheur d'une certaine indépendance matérielle ; sinon le Maître n'eût pu passer ses solennelles années d'apprentissage à Florence et à Rome, ni continuer aux bords de la Tamise comme sur ceux de l'Arno et du Tibre, à entasser groupe sur groupe d'œuvres invendues ; ni à modeler de chic (avec une passion tout à fait désintéressée, l'événement le démontra) des têtes fantaisistes de célébrités trop occupées à vivre dans le présent, ou trop mortes et ensevelies dans le passé — bref trop de leur époque ou pas assez — pour lui accorder des séances de pose. Pas plus que Peter, qui venait négligemment presque tous les jours, n'aurait trouvé les loisirs de maintenir par sa seule présence une tradition, un état de choses compliqué.

Lui, le dépositaire de ces mystères, était un homme de carrure massive, mais de caractère débonnaire, tout à la fois corpulent et flasque, rougeaud et frisotté, avec des intonations profondes, des yeux profonds, des poches profondes, sans parler de l'usage des longues pipes, des chapeaux mous et des vêtements fanés d'un brun tournant au gris, en apparence toujours les mêmes.

On savait que jadis il avait *écrit*, mais il n'en parlait jamais, du moins avec insistance, et, tout portant à croire qu'il continuait de tenir la plume, il semblait poursuivre cette activité littéraire pour avoir un sujet de mutisme de plus — comme s'il en manquait. Au vrai, ses vers et sa prose ignorés de tous lui permettaient d'affirmer à ses propres yeux l'intégrité de son goût et d'établir avec évidence que la renommée est, comme il sied, inversement proportionnelle à la faiblesse. La porte verte de sa propriété s'ouvrait dans un mur de jardin que le stuc décoloré mouchetait de taches. Dans sa petite villa isolée derrière la clôture, tout était vétuste : le mobilier, les serviteurs, les livres et les gravures, les habitudes immémoriales et les améliorations les plus récentes. A dix minutes de chez lui, les Mallow, eux, occupaient le pavillon de Carrara Lodge. L'atelier s'élevait sur un lopin de terre que, dans leur heureuse foi en la grandeur du Maître, ils avaient ajouté à la propriété, à seule fin de construire ce sanctuaire de l'art. Leur

bonne (ou peut-être mauvaise) fortune avait voulu que Mrs. Mallow apportât à son mari une dot suffisante pour leur procurer l'aisance et leur permettre de maintenir un certain train de vie ; et ils le maintenaient, en ne percevant rien des difficultés pratiques. Du sculpteur, Morgan avait tout, hormis l'esprit qui animait Phidias — le béret de velours, le seyant *berretto*, l'allure *plastique*, les doigts déliés, un bel accent en italien et un vieux factotum importé d'Italie. Il semblait suppléer à tous ses manques lorsqu'il tutoyait Egidio et lui faisait signe d'imprimer une rotation à l'un des socles ronds qui abondaient dans l'atelier. A Carrara Lodge, on voyait beaucoup d'Italiens, et leur présence donnait, à Peter, robuste Britannique, la juste part de *dépaysement* qu'il pouvait supporter. Les Mallow étaient toute son Italie mais c'est, dans une certaine mesure, à cause de l'Italie qu'il les aimait. Son seul souci était que Lance — ainsi appelait-on par abréviation son filleul — ne se montrât, malgré sa fréquentation d'une importante école secondaire, peut-être un brin trop Italien. — Morgan, lui, ressemblait à la flatteuse image qu'un artiste peut avoir de lui-même : celle que des pinceaux illustres ont immortalisée dans la grande salle des Uffizi, à Florence. Il faut noter toutefois que le seul regret du Maître était de n'être pas né peintre plutôt que sculpteur, à cause du désir qu'il aurait eu d'ajouter sa propre effigie à cette insigne collection de portraits.

Il apparut avec le temps que Lance, en tout cas, avait la vocation du pinceau. Le garçon allait sur ses vingt ans quand Mrs. Mallow annonça un beau jour à l'ami, confident de leurs problèmes et de leurs soucis les plus intimes, que décidément on serait obligé de lui laisser suivre la carrière de peintre. Comment rester insensible au fait qu'il ne récoltait aucun laurier à Cambridge et que le collège où Peter Brench avait fait autrefois ses études, ménageait les semonces uniquement par égard pour le parrain? Pourquoi s'obstiner dans la vaine tentative de le préparer à l'impossible? — de toute évidence, l'impossible c'était que Lance pût être autre chose qu'un artiste.

— Ah ! mon Dieu, mon Dieu ! soupira le pauvre Peter.

— Comment, vous n'y croyez pas? demanda Mrs. Mallow qui, la quarantaine passée, avait conservé ses yeux de velours violet, sa peau de satin crémeuse et sa chevelure châtain aux reflets de soie.

— Croire à quoi?

— Eh bien ! à la passion de Lance.

— J'ignore ce que vous insinuez par *y croire*. Certes, sa disposition à crayonner et barbouiller depuis son jeune âge, ne m'avait pas échappé, mais j'espérais, je l'avoue, que cela lui passerait.

— Et pourquoi — elle eut un suave sourire — cela passerait-il, étant donnée sa merveilleuse hérédité? Une passion est une passion, bien que naturellement vous, cher Peter, n'entendiez rien à ces sortes de choses. Celle du Maître s'est-elle jamais éteinte?

Peter détourna un moment le regard et selon son habitude familière et désinvolte, émit pendant quelques instants un bruit intermédiaire entre un sifflement étouffé et un fredonnement en sourdine.

— Vous croyez qu'il va devenir un autre Maître? demanda-t-il.

Elle ne semblait guère préparée à le suivre aussi loin ; toutefois, elle marqua une merveilleuse confiance.

— Je sais ce que vous voulez dire. Sa carrière suscitera sans doute ces jalousies et ces cabales qui, par moments, ont été presque trop rudes à supporter pour son père? Eh bien ! soit, admettons-le, puisque à la triste époque où nous vivons, rien sauf une publicité éhontée ne peut, semble-t-il, assurer le succès ; et si l'on a, par malédiction, reçu au berceau le don du raffinement et de la distinction, on risque fort d'avoir à mendier son pain toute sa vie. Au pis aller, mettons qu'il aura le malheur de voler si haut que le goût vulgaire de ses compatriotes ne pourra le suivre. Songez, malgré tout, à son bonheur, le même que goûte le Maître ! Il connaîtra...

Peter prit l'air lugubre.

— Ah? Et que connaîtra-t-il?

— La joie sereine ! s'écria Mrs. Mallow d'un ton un peu impatienté. Elle se détourna.

II

Peu après, Peter eut une entrevue avec le jeune homme lui-même et il apprit que pratiquement tout était réglé. Lance ne retournerait plus à l'Université et se rendrait à Paris où, puisque les dés étaient jetés, il trouverait réunis le maximum d'avantages. Peter avait toujours eu l'impression qu'il fallait prendre son filleul comme il était, mais il ne l'avait peut-être jamais, autant qu'en ce jour, trouvé conforme à l'image qu'il s'en faisait.

— Alors, tu abandonnes complètement Cambridge? N'est-ce pas dommage?

De l'avis de Peter, Lance eût ressemblé à son père s'il avait eu moins d'humour, et à sa mère s'il eût été plus beau. Pourtant, Peter estimait qu'il tenait assez bien le milieu entre les deux ; car à la façon des jeunes gens modernes, il avait, à première vue, l'air d'un commis d'agent de change plutôt que d'un artiste en herbe. Lance fit valoir que c'était une question de temps. A l'Université, on devait passer par le laminoir, se bourrer le cerveau d'une affreuse quantité de choses. Il avait eu des entretiens avec des camarades et s'était formé une opinion à ce sujet.

— De nos jours, dit-il, ce qui importe, vous comprenez, c'est d'arriver à la connaissance !

Sur quoi son interlocuteur poussa un gémissement.

— Oh ! nom d'une pipe ! Évite de savoir !

Lance s'ébahit.

— Éviter de savoir? Alors à quoi bon?...

— A quoi bon quoi?

— Eh bien, tout ! Vous ne croyez donc pas à mon talent?

Peter tira un instant en silence sur sa pipe et reprit :

— Ce n'est pas la connaissance, c'est l'ignorance qui, on nous le dit excellemment, nous dispense la félicité.

— Alors vous ne croyez pas que j'ai du talent? répéta Lance.

Selon son habitude bizarre et bienveillante, Peter passa le bras autour du cou de son filleul et l'étreignit un moment.

— Comment le saurais-je?

— Ah ! dit le jeune homme, si c'est votre propre ignorance que vous défendez...

Il y eut une nouvelle pause. Sur son sofa, le parrain fumait.

— Ce n'est pas le cas. J'ai le malheur d'être omniscient.

— Oh, alors ! Lance rit de nouveau. Si vous en savez trop long !...

— C'est bien cela, et voilà pourquoi je suis si misérable.

La gaieté de Lance ne fit que croître.

— Misérable, vous? Allons donc !

— Mais j'oubliais, reprit son compagnon, que tu n'en dois rien savoir. Pour toi aussi, ce serait trop. Seulement, je vais te dire mes intentions. — Et Peter se leva du divan. — Si tu consens à retourner à Cambridge, je t'y défraye de tout.

Lance ouvrit de grands yeux, un peu attristé bien qu'encore plus amusé.

— Oh, Peter ! Vous désapprouvez donc Paris à ce point-là?

— Ma foi ! J'en ai peur.

— Ah ! Je comprends.

— Non, tu ne comprends pas... pas encore. Mais tu comprendras... c'est-à-dire, tu risquerais de comprendre, et il ne le faut pas.

Le jeune homme recouvra un peu son sérieux :

— Mais notre innocence, déjà...

— ...a reçu des accrocs? Ah ! peu importe, persista Peter, nous la rafistolerons ici.

— Ici? Alors vous voulez que je reste au foyer?

Peter faillit l'avouer.

— Voyons, nous sommes si bien comme nous sommes, nous quatre, tous ensemble. Tellement à l'abri. Allons, ne gâte pas cela.

Impressionné par le ton pressant de son ami, Lance qui était devenu grave passa à la consternation.

— Mais alors, que dois-je faire?

— Je m'en charge. Écoute, mon vieux, — et Peter implorait presque, — c'est moi qui m'occuperai de toi.

Lance était resté sur le sofa, les jambes allongées, les mains dans les poches et observait son parrain avec des yeux soupçonneux. Puis il se leva :

— Vous pensez que je n'ai pas assez d'étoffe, que je ne réussirai pas?

— Qu'appelles-tu réussir?

Lance réfléchit de nouveau.

— Eh bien ! la meilleure réussite, je suppose, consiste à se satisfaire soi-même. N'est-ce pas celle-là que, en dépit des cabales et du reste, connaît, dans son genre spécial, le Maître?

Tant de choses incluses dans cette question entraînaient une réponse immédiate, et cela mit fin à la discussion ; elle devenait singulièrement difficile, car Peter acquérait une fois de plus la certitude que si l'innocence du jeune homme avait subi des accrocs au cours de ses études, comme il l'affirmait, sa candeur filiale

demeurait intacte. C'était d'ailleurs ce que Peter supposait et même souhaitait par-dessus tout ; mais, par on ne sait quelle perversion, l'ingénuité de Lance lui donna le frisson. Le garçon croyait aux cabales et au reste, croyait au *genre spécial* de son père ; en bref, il croyait au Maître.

Un ou deux mois plus tard, il advint ceci : non seulement Lance ne retourna pas à Cambridge aux frais de son parrain, mais quinze jours après son installation à Paris, Peter lui envoya 50 livres sterling.

Entre-temps, Peter s'était préparé au pire : et ce pire ne s'était jamais présenté aussi vivement à son imagination qu'un dimanche soir, où étant allé dîner chez ses amis comme d'habitude, la maîtresse de Carrara Lodge l'interrogea anxieusement sur... — parmi tous les sujets du monde ! — sur la fortune des Canadiens ! Elle était sérieuse et même surexcitée.

— Dites-moi... Beaucoup d'entre eux sont-ils *vraiment* riches?

Force lui fut d'avouer qu'il n'en savait rien. Par la suite, il devait souvent se rappeler cette soirée. La pièce où ils se trouvaient était ornée de nombreuses œuvres du Maître ; elles avaient le mérite, comme Mrs. Mallow l'insinuait fréquemment, d'être d'une dimension « exceptionnellement commode », — dimension en effet point ordinaire pour les créations du ciseau. Elles offraient cette singularité que si les objets et les détails destinés à être petits semblaient trop grands, en revanche les objets et détails destinés à être grands semblaient trop menus. Dans ce cas comme dans les autres, l'idée du Maître demeurait impénétrable à Peter Brench. Les créations qui réussissaient si mal à exprimer sa vie intérieure se dressaient un peu partout sur des sellettes et des supports, des tables et des rayonnages — tout un petit peuple blanc au regard fixe, héroïque, idyllique, allégorique, mythique, symbolique, établi à une échelle hors de toutes proportions, si bien que le square public et le bibelot de cheminée semblaient avoir échangé leurs places : le monumental se faisant exigu et l'exigu monumental. D'ailleurs, les uns et les autres manifestement membres d'une famille où, phénomène singulier, la stature n'offrait aucun rapport avec la fonction, l'âge et le sexe. Comme les Mallow eux-mêmes, ce peuple de statues composait la famille du malheureux Brench, il créait, du moins dans cette mesure, un climat familier. La conjoncture était de celles que Peter avait depuis longtemps appris à reconnaître et à définir : brèves flambées de la faible flamme, douces bouffées d'un air plus clément. Deux fois l'an, régulièrement, le Maître croyait à sa fortune, outre qu'il croyait, toute l'année, à son génie. Cette fois, la fortune devait être assurée par un couple endeuillé, de Toronto, qui venait de passer la plus magnifique commande : l'exécution du tombeau de trois enfants défunts, qu'on désirait commémorer de façon symbolique et originale.

Telle était, naturellement, la portée de la question de Mrs. Mallow. A supposer que ces étrangers fussent riches, on pouvait escompter un futur mécenat, que laissaient prévoir leur admiration

et aussi des mystérieuses allusions jetées en passant (ils étaient un peu bizarres) qui annonçaient d'autres commandes dans le style funéraire ; et il apparaissait avec tout autant d'évidence que si le Maître acquérait la moindre notoriété sous ces cieux lointains, une ruée de clients canadiens suivrait fatalement. Peter avait déjà assisté d'autres fois à des ruées de clients, coloniaux ou autochtones, et se rappelait que les groupes d'acheteurs avaient creusé bien peu de vides dans la compagnie marmoréenne qui les entourait ; mais en pareille occurrence, il se gardait de crever la bulle des illusions. Tant qu'elles duraient, leur douceur était un baume à l'amertume des distinctions jamais obtenues, à la longue souffrance des médailles et diplômes attribués chaque fois à un autre. Elles allumaient la lampe destinée à luire jusqu'à la prochaine éclipse. Après tout, et c'était toujours beau à constater, ils vivaient sur un plan transcendant, indifférents aux vicissitudes de l'existence. Parfois, avec une condescendance charmante, ils consentaient à reconnaître que, de temps à autre, le public a du bon, quand il s'agit d'acheter ; mais que seraient-ils devenus sans leur conviction bien ancrée que le Maître était toujours trop supérieur pour se vendre?

Quoi qu'il en soit, Peter se disait qu'ils étaient admirablement formés pour leur destin ; le Maître débordait d'orgueil, et sa femme, de loyalisme à son égard. Le succès, en privant ces traits de leur innocence, eût diminué leur mérite et leur grâce. On est toujours charmant lorsqu'on vit sous l'empire d'un charme. Et quand Peter jetait les yeux sur la prospérité du monde extérieur, encore plus déséquilibré et hors de proportions que le musée même du Maître, il se demandait s'il avait jamais connu un autre couple échappant si complètement à la banalité.

— Quel dommage que Lance ne soit pas ici pour se réjouir avec nous ! soupira ce soir-là, à dîner, Mrs. Mallow.

— Nous boirons à la santé de l'absent, répliqua son mari.

Il remplit le verre de son ami et le sien, versa une goutte à leur compagne, et reprit :

— Espérons qu'il se prépare un bonheur moins semblable à notre bonheur de ce soir (d'ailleurs compréhensible, j'en conviens), et qu'il est touché par cette sérénité que nous avons toujours eue et qui ne dépend pas des circonstances.

Ici, le Maître se rencoigna dans son fauteuil, à la plaisante lueur de la lampe et du foyer, leva son verre et promena son regard sur sa famille de marbre, la monstrueuse progéniture casée tant bien que mal dans toutes les pièces.

— Je parle de la sérénité de l'art pour l'art.

Peter examina son vin d'un air un peu intimidé.

— Hum ! peu me chaut de quel nom vous qualifiez l'artiste qui s'isole dans sa tour d'ivoire, mais il faut que Lance, lui, apprenne à vendre, vous savez ! Je bois dans l'espoir qu'il acquerra le secret d'une basse popularité.

— Oh ! oui, il faudra qu'il vende, lui ! concéda sans fard la mère du garçon qui d'ailleurs, plus encore, était l'épouse du Maître, comme ce cri sembla le révéler.

— Oh ! dit le sculpteur au bout d'un moment. Lance vendra. N'ayez crainte. Il aura appris.

— Voilà précisément, riposta avec gaieté Mrs. Mallow, ce qui faisait pousser les hauts cris à Peter, quand Lance s'en est ouvert à lui... Au fait, Peter, pourquoi vous êtes-vous montré si vilain?

Peter, quand la dame de ses pensées le regardait avec une affection teintée de blâme, faveur assez fréquente de sa part, ne pouvait jamais trouver un mot ; mais le Maître, toujours l'aménité et le tact en personne, l'aida à se tirer d'embarras comme il l'avait souvent fait.

— C'est sa marotte, dit-il, vous le savez bien. Nous nous sommes plus d'une fois disputés à ce propos. Il professe la théorie que l'artiste ne doit être qu'impulsion et instinct. Moi, évidemment, je soutiens qu'il faut un peu de métier ; pas trop, mais une proportion congrue. Voilà pourquoi il a protesté, en pensant aux risques que Lance pourrait courir.

— Ah ! bien sûr, et à travers la table Mrs. Mallow tourna ses yeux de violette vers le responsable de ce discours, il n'a eu que de bonnes intentions. N'empêche que si Lance avait suivi son avis, c'eût été horriblement cruel pour notre fils.

Ils avaient une façon de parler de Peter en sa présence, comme s'il avait été en argile, ou tout au plus en plâtre, et le Maître se montrait invariablement généreux. On eût dit qu'il allait d'un geste, intimer à Egidio l'ordre de le faire pivoter sur son socle.

— Mais le pauvre Peter n'avait pas tellement tort au sujet des réalités que peut-être Lance risque d'apprendre...

— Oh ! rien de fâcheux sur le plan artistique? insista-t-elle et son visage prit cette expression qui, au pauvre Peter, semblait toujours malicieuse et printanière.

— Eh bien ! ne serait-ce que les petits trucs à la française, dit le Maître. Sur quoi, leur ami, pressé par Mrs. Mallow, dut feindre d'admettre que seule la crainte de ces déplorables méthodes esthétiques avait motivé ses inquiétudes.

III

— Je sais à présent, lui dit Lance l'année suivante, pourquoi vous vous opposiez à mon projet.

Revenu au bercail, censément pour un court laps de temps, il regardait du côté de Carrara Lodge où, en deux ou trois occasions depuis son départ, il avait déjà fait de brèves apparitions. Son présent séjour s'annonçait comme une période de vacances plus prolongées.

— Il m'est arrivé une aventure assez affreuse. Il n'est pas si bon que cela de savoir la vérité.

— Je suis forcé de dire que tu n'as pas la mine très réjouie, convint Peter assez lugubrement. Mais enfin, es-tu bien sûr de savoir?

— Du moins, j'en sais autant que j'en puis supporter.

Ces remarques s'échangeaient dans l'antre de Peter, et le jeune

homme, tout en grillant des cigarettes, s'adossait au manteau de la cheminée. Déjà l'épanouissement de sa jeunesse semblait un peu flétri.

Le pauvre Peter s'étonna :

— Tu as bien compris les motifs particuliers pour lesquels je ne voulais pas que tu ailles à Paris?

— Particuliers? — Lance réfléchit. — Il me semble qu'en fait de motifs particuliers, il ne saurait y en avoir qu'un seul.

Un moment, ils se sondèrent mutuellement du regard.

— Tu es tout à fait sûr?

— Tout à fait sûr d'être un fichu propre-à-rien? Tout à fait, depuis le temps.

— Ah!

Et Peter se détourna, presque soulagé, eût-on dit.

— Voilà la découverte peu agréable que j'ai faite.

— Oh! de cela, je n'ai cure, dit Peter en se ressaisissant. Je veux dire, personnellement, je m'en fiche.

— Pourtant vous admettrez que moi, je ne m'en fiche pas?

— Qu'entends-tu par là? demanda Peter, sceptique.

Lance dut expliquer comment ses études à Paris lui avaient démontré le caractère contestable de son talent. Elles l'avaient éveillé de telle sorte qu'une lumière nouvelle pétillait dans ses yeux, mais cette lumière avait eu pour effet de lui découvrir trop de choses.

— Savez-vous de quoi je souffre? D'un excès d'intelligence. Au fond, Paris était le dernier endroit qu'il me fallait. J'ai appris à connaître mon insuffisance.

Le pauvre Peter en resta pantois. C'était un coup de massue; mais même après un assez long entretien où le jeune homme énonça carrément la dure vérité qu'il venait d'apprendre à ses dépens, son ami ne marqua pas la satisfacton qui en pareil cas s'étale sur le visage de votre interlocuteur et s'accompagne du suave commentaire : « Je te l'avais bien dit! » Le malheureux Peter, à présent, se targuait si peu de le lui avoir bien dit, que Lance revint à la charge sur un autre point, quelques jours plus tard.

— Au fait, avant mon départ, qu'était-ce donc que vous aviez si peur de me voir découvrir?

Peter refusa de répondre, arguant que s'il ne l'avait pas déjà deviné, il ne le devinerait peut-être jamais et qu'en ce cas, on ne gagnerait rien à formuler le motif de ses craintes. Lance le dévisagea avec l'insolente curiosité de la jeunesse, comme si lui passaient par l'esprit une ou deux hypothèses plausibles. Toutefois, Peter, tournant de nouveau le dos, ne lui offrit aucun encouragement, et quand ils se quittèrent, le jeune homme donnait des signes d'impatience. A leur rencontre suivante, Peter vit d'un coup d'œil que dans l'intervalle Lance avait tout compris, et pour parler n'attendait plus que l'occasion favorable. Il s'arrangea pour lui ménager bientôt un tête-à-tête, et son filleul éclata à brûle-pourpoint :

— Savez-vous, dit-il, que votre énigme m'a empêché de dormir?

Mais durant mes insomnies, la réponse m'est venue, et ma foi, j'ai failli rire tout haut ! Vous supposiez donc qu'il me fallait aller à Paris pour apprendre *cela?*

A le voir, même maintenant, rester sur ses gardes avec tant d'héroïsme sublime, le jeune ami de Peter se prit à rire de nouveau.

— Vous ne donnerez pas le moindre signe de compréhension avant d'être sûr? Admirable vieux Peter !

Enfin Lance proféra :

— Eh bien ! sapristi, il s'agit de la vérité sur le Maître !

Durant quelques minutes, chacun s'ébahit de l'ébahissement de l'autre.

— Mais alors, depuis quand as-tu compris?...

— La valeur exacte de son œuvre? Je l'ai décelée, dit Lance en faisant appel à ses souvenirs, dès que j'ai commencé à comprendre quoi que ce soit. Mais je reconnais que les écailles ne me sont complètement tombées des yeux qu'une fois là-bas.

— Miséricorde, miséricorde ! soupira Peter avec une terreur rétrospective.

— Mais pour qui donc me preniez-vous? Je suis un incurable raté — cela, il a fallu qu'on me l'enfonce dans la tête ! Mais tout de même pas un raté comme le Maître ! déclara Lance.

— Alors pourquoi ne m'as-tu jamais dit?...

— Que je n'étais pas, après tout, reprit le garçon, toujours resté idiot? Précisément parce que je n'imaginais pas que vous, vous saviez. Non, je vous demande pardon, je voulais simplement vous épargner la vérité. Et je ne comprends pas comment diable vous avez trouvé moyen de rester bouche cousue pendant si longtemps?

Peter bredouilla une explication, mais après un peu de retard et avec une gravité point dénuée d'embarras :

— C'était pour ta mère.

— Oh ! fit Lance.

— Et maintenant, le pot aux roses une fois découvert, ce que j'exige de toi, c'est une promesse. Je veux dire, poursuivit Peter avec une sorte de ferveur, un serment de ta part, un serment solennel et tel que tu me le dois, ici, sur-le-champ, le serment de tout sacrifier plutôt que de lui laisser jamais soupçonner, à elle...

— Que j'ai bel et bien deviné? — Lance se pénétra de ces paroles. — Je comprends. (De toute évidence, après un instant il, avait en effet compris beaucoup de choses). Mais qu'ai-je à sacrifier?

— Oh ! on a toujours quelque sacrifice à faire.

Lance lui jeta un regard dur :

— Voulez-vous dire que *vous* avez eu?...

Le regard qu'il reçut en retour fut si évasif qu'il posa bientôt une autre question.

— Êtes-vous vraiment certain que ma mère ne se doute de rien?

Après avoir réfléchi de nouveau, Peter s'en porta garant.

— Si elle sait, dit-il, elle est vraiment par trop extraordinaire !

— Mais ne sommes-nous pas tous des phénomènes?

— Oui, concéda Peter, mais de façon différente. C'est d'une importance capitale, parce que le public restreint de ton père, tel que tu le connais, se compose... voyons, de combien de personnes?

— En premier lieu, risqua le fils du Maître, de lui-même. Et en dernier aussi. Je ne vois personne d'autre.

Peter eut une velléité d'impatience.

— De ta mère, je le répète ! Toujours.

— Vous en avez la certitude absolue?

— Absolue.

— Eh bien ! avec vous, cela en ferait donc trois.

— Oh ! moi... — et Peter, avec un hochement de sa vieille tête bienveillante, se récusa modestement. — En tout cas, le groupe est assez restreint pour qu'une dissidence, si elle venait à se produire, se fasse cruellement sentir. Bref, applique-toi, mon garçon, à ne pas te détacher du bloc, voilà tout.

— Il faut que je maintienne la blague?

— C'est précisément pour te mettre en garde contre les dangers d'une défection de ta part que j'ai saisi cette occasion.

— Et en quoi croyez-vous, demanda le jeune homme, que le danger consiste?

— Eh bien ! voilà. Dès l'instant où ta mère, capable d'émotions si profondes, soupçonnerait ton secret... eh bien ! dit Peter désespérément, cela mettrait le feu aux poudres !

Lance sembla un instant suivre des yeux la flamme de l'explosion.

— Elle m'abandonnerait?

— Elle l'abandonnerait, lui.

— Et se rangerait dans notre camp?

Avant de répondre, Peter se détourna.

— Elle se rangerait dans *ton* camp.

Mais il en avait assez dit pour indiquer, et, ainsi qu'il l'espérait manifestement, éviter l'horrible conjoncture.

IV

Néanmoins durant les six mois suivants, ses craintes se réveillèrent à plusieurs reprises. Lance était retourné à Paris pour un nouvel essai, puis rentré au bercail, il avait eu avec son père, pour la première fois de sa vie, une de ces scènes qui font crépiter des étincelles. Il la décrivit avec beaucoup de force à Peter, envers qui le couple de Carrara Lodge manifestait une réserve inusitée, sans précédent, omettant de s'ouvrir à l'excellent ami sur ce sujet intime. Ce silence provoquait entre les parties l'ombre d'un froid et une légère rupture de leur commerce amical. Pour causer tout à son aise avec son vieux camarade de jeu, Lance devait donc, en général, le voir chez lui. Ainsi s'établirent entre eux des rapports fort étroits sinon joviaux. Le malaise, pour le pauvre Lance, provenait de l'atmosphère qui alourdissait sa maison, du fait que son père souhaitait lui voir atteindre tout au moins au stade

du succès qu'il avait lui-même connu. Lance n'avait pas *laissé tomber* Paris, bien qu'il eût le très vif sentiment que Paris l'avait laissé tomber. Il y retournerait à cause de la fascination qu'il éprouvait à essayer, à voir, à sonder les profondeurs, en un mot à apprendre sa leçon, cette leçon fût-elle simplement celle de son impuissance à élargir le champ de sa vision ; mais le Maître, isolé dans sa prolifération absurde, que savait-il de l'impuissance et quelle vision digne de ce nom lui avait-elle été jamais impartie au cours de sa vie d'aveugle? Échauffé, indigné, Lance en appela franchement à son parrain.

Son père l'avait vertement tancé ; il ne lui pardonnait pas de n'avoir rien eu à lui montrer après un si long temps, et espérait qu'à son prochain séjour il aurait suppléé à cette carence. L'essentiel, exposait complaisamment le Maître, consiste, pour tout artiste, fût-il inférieur à lui-même, du moins à « produire ». — « Qu'es-tu capable de produire? » Voilà tout ce que je te de — mande.

Pour sa part, lui, le Maître, il avait produit suffisamment, impossible de s'y tromper. Lance eut les larmes aux yeux quand il lui fallut avouer à son vieil ami combien lui coûtait le sacrifice qu'on lui imposait. Il n'était pas facile d'entretenir une illusion absurde, en fils respectueux de son père, après s'être vu soi-même honni et accusé de croupir dans la médiocrité. Pourtant, une fois au courant de la situation, Peter continua à exiger de lui une noble duplicité ; et pendant un temps son jeune ami, quoique blessé et ulcéré, trouva loyalement le moyen de lui procurer ce réconfort. Cinquante livres sterling récompensèrent, il est vrai, plus d'une fois, tant à Londres qu'à Paris, le loyalisme du jeune ami ; assez rationnellement, sans doute, car cet argent n'était qu'une avance d'hoirie sur une somme rondelette dont depuis longtemps Peter avait déterminé l'ultime emploi. Grâce à ce stratagème, ou pour tout autre motif, le juste courroux de Lance put être endigué, mais durant un temps seulement. Vint le jour où il avertit son compagnon qu'il ne pouvait plus tenir — ou plutôt, se contenir. Carrara Lodge avait entendu une nouvelle mercuriale tombant de très haut ; calamité vraiment trop rude pour qu'un être de chair et de sang pût l'endurer sans riposter ou servir au Maître ses quatre vérités.

— Et je ne comprends pas, observa Lance avec irritation, considérant qu'au bout du compte on lui devait aussi des égards, je ne comprends pas, sapristi, comment vous, du train où vont les choses, vous pouvez maintenir la fiction?

— Oh ! il me suffit de tenir ma langue, dit Peter placide. Et j'ai mes raisons.

— Toujours ma mère?

Peter présenta le visage bizarre qu'il avait déjà eu souvent — ou plutôt, le détourna brusquement.

— Que veux-tu? Je n'ai jamais cessé d'avoir de l'affection pour elle.

— Elle est belle... C'est une femme exquise, bien sûr, concéda Lance ; mais, après tout, qu'est-elle pour vous?

Peter qui était devenu cramoisi, hésita un peu.

— Eh bien... c'est tout simplement à cause de ma réaction, à *moi.*

Il y avait maintenant dans la voix de son jeune ami une insistance étrange, voulue.

— Après tout, qu'êtes-vous pour *elle?*

— Oh ! rien ; mais ça, c'est une autre affaire.

— Elle n'aime que mon père, dit Lance le Parisien.

— Naturellement — et voilà justement pourquoi...

— Pourquoi vous avez voulu l'épargner?

— Parce qu'elle l'aime si passionnément.

Lance fit un tour dans la pièce, les yeux toujours rivés sur son hôte.

— Vous avez dû avoir pour elle une terrible... affection.

— Terrible. Toujours, dit Peter Brench.

Le jeune homme continua un moment de rêver puis se planta de nouveau en face de lui :

— Vous doutez-vous à quel point elle l'aime?

Leurs regards se croisèrent, mais Peter, comme si les siens découvraient quelque chose de nouveau en Lance, sembla hésiter, pour la première fois depuis une éternité, avant de répondre qu'en effet il s'en doutait.

— Moi, je ne fais que de le découvrir, dit Lance. Elle est venue dans ma chambre hier soir, après avoir assisté en silence, les yeux fixés sur moi, à la scène que j'avais eu à supporter de lui. Elle est venue — et nous avons passé ensemble une heure extraordinaire.

Il marqua encore une pause, et de nouveau un instant ils se sondèrent du regard ; puis une lueur soudaine et qui le fit tout à coup pâlir, illumina Peter.

— Quoi? Elle *sait?*

— Elle sait. Elle m'a tout avoué, pour me demander, à moi, *rien que cela*, comme elle disait, cela dont elle-même avait été capable. Elle a toujours, toujours su, dit Lance impitoyable.

Peter resta silencieux un long temps pendant lequel son compagnon eût pu l'entendre respirer tout bas, avec effort, et, en le touchant, percevoir en lui la vibration d'un gémissement prolongé. Lorsque enfin il parla, il avait vidé le calice.

— Alors, je vois avec quelle passion...

— N'est-ce pas prodigieux? demanda Lance.

— Prodigieux, murmura Peter d'un ton rêveur.

— De sorte que si votre effort pour me tenir loin de Paris n'avait d'autre but que d'entretenir mon ignorance !... s'écria Lance avec une mimique exprimant éloquemment l'inanité de la tentative.

Peut-être fut-ce sur cette inanité que le regard de Peter sembla un instant se concentrer.

— Je crois que cela a été plutôt, sans que je m'en sois rendu très bien compte à l'époque, pour me garder dans l'ignorance, *moi!* répliqua-t-il enfin en se détournant.

HENRY JAMES.

(Traduit de l'anglais par Louise Servicen.)

Une paire de lunettes

— « Y'a du soleil... y'a du soleil... », chantonnait, sur le seuil du rez-de-chaussée, don Peppino Quaglia. — « Que la volonté de Dieu soit faite ! » répondit de l'intérieur, humble et vaguement heureuse, la voix de sa femme Rosa qui gémissait dans son lit où la retenaient des rhumatismes compliqués d'une maladie de cœur ; et elle ajouta, s'adressant à sa belle-sœur qui se trouvait dans les lavabos : « Savez-vous ce que je vais faire, Nunziata? Je vais me lever et je vais étendre mon linge... »

— Faites comme vous voulez, mais je trouve que c'est réellement une folie, dit du fond de son réduit la voix sèche et triste de Nunziata, « avec les douleurs que vous avez, un jour de plus au lit ne vous ferait pas de mal ! » Il y eut un silence. « Il va falloir remettre du poison, j'ai trouvé, ce matin, un gros cafard dans ma manche... »

Du petit lit, au fond de la chambre qui avait l'air d'une grotte, avec ses toiles d'araignées pendant du plafond, s'éleva, frêle et tranquille, la voix d'Eugenia qui était encore couchée.

— « Mammà, aujourd'hui je mets mes lunettes... »

Il y avait une sorte de jubilation dans la voix timide de la petite Eugenia, troisième fille de don Peppino (les deux aînées, Carmela et Luisella, vivaient dans un couvent, et elles avaient hâte de prendre le voile, tant elles étaient persuadées que la vie est un châtiment ; quant aux deux plus petits, Pasqualino et Teresella, ils ronflaient encore, tête-bêche, dans le lit de leur mère).

— « Oui, et elle va les casser illico, j'en mettrais ma main au feu ! » insista derrière la porte du cagibi la voix toujours irritée de tante Nunziata. Elle faisait payer cher à son entourage les déceptions que lui avaient apportées la vie ; restée fille, il lui avait fallu s'en remettre, comme elle le racontait, à la charité de sa belle-sœur (et elle ne manquait pas d'ajouter qu'elle offrait cette humiliation à Dieu). Pourtant elle possédait un petit quelque chose ; ça pouvait toujours servir, la preuve en était qu'elle avait spontanément offert des lunettes à Eugenia lorsqu'on s'était aperçu que la gamine n'y voyait pas.

— « Et au prix où elles sont ! Huit mille lires, grands dieux, quelle pitié ! » ajouta-t-elle. Puis on entendit l'eau couler dans la

cuvette. Elle était en train de se laver la figure, et fermait en grimaçant ses yeux pleins de savon ; de sorte qu'Eugenia renonça à lui répondre.

D'ailleurs la petite fille était trop, trop contente. Sa tante l'avait emmenée, la semaine précédente, chez un oculiste de la via Roma. Là, dans un magasin élégant, rempli de tables brillantes, avec un merveilleux éclairage qui ruisselait le long d'une tenture, le docteur lui avait mesuré la vue, et lui avait fait lire à plusieurs reprises, en essayant différents verres, des lettres de l'alphabet rangées par colonnes, imprimées sur un grand carton, les unes grosses comme des cubes, les autres comme des têtes d'épingles. — « Cette pauvre petite est presque aveugle... » avait-il dit ensuite d'un air vaguement apitoyé, à la tante Nunziata ; « elle ne pourra plus se passer de lunettes. » Et tout à coup, pendant qu'Eugenia assise sur un tabouret et tout effrayée, attendait, le docteur lui avait mis deux nouveaux verres cerclés de métal blanc et lui avait dit : « Maintenant, regarde dans la rue. »

Mal assurée sur ses jambes à cause de l'émotion, Eugenia s'était mise debout, et elle n'avait pu réprimer un cri de joie. Sur le trottoir passaient, un peu plus petits que nature, et incroyablement nets, quantité de gens bien vêtus : des femmes en robe de soie au visage fardé, des garçons avec des chandails de couleur et des cheveux longs, des vieillards à barbe blanche, dont les mains roses s'appuyaient sur une canne à pommeau d'argent ; et, au milieu de la rue, de belles automobiles qui ressemblaient à des jouets, avec leur carrosserie peinte en rouge ou en bleu pétrole, toute luisante ; des autobus hauts comme des maisons, dont on avait baissé les glaces et qui contenaient un nombre incalculable de personnes élégantes ; de l'autre côté de la rue, il y avait des boutiques magnifiques, pleines de robes si belles qu'on en perdait le souffle ; des employés en tabliers noirs astiquaient les devantures plus brillantes qu'un miroir. On voyait encore un café avec des tables rouges et jaunes, et des jeunes filles aux cheveux d'or assises à la terrasse, les jambes croisées. Elles riaient et buvaient dans des verres de couleur. Au-dessus du café se trouvaient des balcons et des fenêtres grandes ouvertes, parce que c'était le printemps, avec des rideaux brodés, flottants, et derrière les rideaux, des peintures bleues et or, et des lustres pesants, tout en cristal, qui scintillaient, comme des buissons couverts de fruits artificiels. Quelle féerie !

Au comble du ravissement, Eugenia n'avait prêté aucune attention au dialogue de sa tante et du docteur. La tante Nunziata, vêtue de la robe marron qu'elle mettait pour aller à la messe, se tenait à distance respectueuse du comptoir de verre, avec une timidité inhabituelle ; elle abordait la question du prix : — « Docteur, je compte sur vous, faites-moi ça au plus juste... nous sommes de pauvres gens... ; » et lorsqu'elle avait entendu « huit mille lires », elle avait failli se trouver mal.

— « Pour deux verres? Qu'est-ce que vous dites? Jésus Marie ! »

— « Voilà ce que c'est que d'être ignorant... » répondait le docteur qui rangeait les verres d'essai après les avoir essuyés

avec une peau de chamois ; « on ne sait pas calculer. Mais si je lui mets deux verres, à cette pauvre gamine, vous savez bien me dire qu'elle y voit mieux... Il lui faut neuf dioptries d'un côté, et dix de l'autre, puisque vous voulez savoir... elle est presque aveugle. »

Pendant que le docteur écrivait le nom et le prénom de la petite fille : « Eugenia Quaglia, via della Cupa, à Santa Maria in Portico », la tante Nunziata s'était approchée d'Eugenia qui, sur le seuil de la boutique, retenant les lunettes avec ses deux petites mains sales, ne se lassait pas de regarder : « Regarde, regarde, ma belle ! Profites-en ! Vois ce que ça me coûte ! Huit mille lires, tu as compris? Huit mille lires ! Grands dieux ! Quelle pitié ! » Elle suffoquait presque. Eugenia était devenue toute rouge, moins à cause du reproche que parce que la jeune fille de la caisse la regardait et entendait les paroles de Nunziata qui trahissaient la misère de la famille. Elle baissa les yeux.

— « Mais comment est-ce possible, si jeune et déjà myope à ce point? » avait demandé la jeune fille à Nunziata, en signant un reçu pour les arrhes ; « et même dépensière, avec ça ! » ajouta-t-elle.

— « Ma chère demoiselle, nous avons tous de bons yeux dans la famille ; c'est une malchance qui est tombée sur nous... en même temps que les autres. Allez, Dieu sait bien vous retourner le couteau dans la plaie... »

— « Revenez dans huit jours, avait dit le docteur, — elles seront prêtes. »

En sortant, Eugenia avait trébuché sur les marches.

— « Je vous remercie, tante Nunzia, » avait-elle dit au bout de quelques instants ; « je ne suis pas toujours gentille avec vous, c'est vrai, et vous êtes si bonne de m'acheter des lunettes... »

Sa voix tremblait.

— « Ma petite fille, le monde n'est pas beau à voir... » avait répondu avec une mélancolie soudaine Nunziata.

Cette fois-ci, Eugenia ne lui avait pas répondu. Tante Nunzia était souvent bizarre, elle pleurait et se lamentait pour rien, elle avait des mots méchants, et pourtant elle allait dévotement à la messe, comme une bonne chrétienne, et quand il s'agissait de secourir quelque malheureux, elle offrait de bon cœur. Il ne fallait pas faire attention à ce qu'elle disait.

De ce jour-là, Eugenia avait vécu dans une sorte de ravissement ; elle attendait ces bienheureuses lunettes qui allaient lui permettre de voir les gens et les choses dans tous leurs détails. Jusque-là, elle avait été enveloppée de brouillard, la chambre où elle vivait, la cour pleine de draps en train de sécher, la ruelle débordante de couleurs et de cris, semblaient recouverts par un voile ; elle ne connaissait bien que le visage de son frère et de ses sœurs, mieux encore celui de sa mère, parce qu'elle dormait souvent avec eux et qu'il lui arrivait, lorsqu'elle se réveillait la nuit, de les regarder longuement, à la lueur de la veilleuse. La mammà dormait la bouche ouverte, et l'on voyait ses dents jaunes, gâtées ; Pasqua-

lino et Teresella étaient toujours sales et couverts de furoncles, plus ou moins bien mouchés ; Eugenia les fixait avec étonnement. Elle sentait de manière vague que hors de cette chambre où séchait toujours du linge, avec ses chaises bancales et les cabinets malodorants, il y avait de la lumière, des sons, toutes sortes de belles choses ; et au moment où elle avait mis les lunettes, ç'avait été une révélation : le monde était aussi beau qu'elle l'imaginait.

★

— « Marquise, mes hommages... »

C'était la voix de son père. Vêtu d'une chemise déchirée, il se tenait sur le seuil et disparut juste à ce moment-là. La voix de la marquise, une voix tranquille et indifférente, disait maintenant :

— « Vous devriez me faire un plaisir, don Peppino... »

— « A vos ordres... Vous n'avez qu'à parler... »

Eugenia sortit du lit, sans faire de bruit, enfila sa robe et s'avança, pieds nus, jusqu'à la porte.

Le soleil qui, dès les premières heures de la matinée, entrait dans la cour misérable, vint à sa rencontre, pur et merveilleux, et illumina son visage de petite vieille, ses cheveux pareils à de l'étoupe, tout ébouriffés, ses petites mains rêches, aux ongles noirs et trop longs. Oh, si à ce moment-là elle avait eu ses lunettes ! La marquise était à deux pas, avec sa robe de soie noire, son jabot de dentelle blanc, avec cet air majestueux qui enchantait Eugenia, ses mains blanches, couvertes de bagues ; quant au visage, elle ne le voyait pas distinctement ; c'était une tache blanche, ovale. Par là-dessus tremblaient des plumes violettes.

— « Dites-moi, vous devriez refaire le matelas du petit... Pouvez-vous monter vers dix heures et demie?... »

— « De tout mon cœur, mais je ne serai libre que dans l'après-midi, madame la marquise. »

— « Non, don Peppino, ce matin. Cet après-midi, il y aura du monde. Mettez-vous sur la terrasse. Ne vous faites pas prier... Accordez-moi cette faveur... Maintenant je m'en vais à la messe. A dix heures, appelez-moi... »

Sans attendre de réponse, elle s'éloigna, évitant adroitement un filet d'eau jaune qui coulait d'un balcon et qui faisait une flaque.

— « Papa, dit Eugenia qui rentra dans le rez-de-chaussée à la suite de son père, — que la marquise est bonne ! Elle vous parle toujours si poliment ! Que le bon Dieu lui rende ! »

— « Oui, c'est une bonne chrétienne », répondit don Peppino d'un air équivoque. Sous prétexte qu'elle était propriétaire de la maison, la marquise d'Avanzo demandait continuellement aux gens de la cour de lui rendre service ; don Peppino recevait quelques lires, une misère, quand il avait refait un matelas ; quant à Rosa, elle était toujours à la disposition de la marquise pour laver les grands draps, et même si elle souffrait mort et passion, il fallait qu'elle se lève quand cette dernière l'ordonnait ; sans doute était-ce la marquise qui avait fait entrer dans un couvent les deux filles

aînées de Rosa, assurant par là le salut de ces âmes ; mais pour la location du rez-de-chaussée, — les pauvres sont nombreux, c'est vrai, — où toute la famille était tombée malade, on devait payer trois mille lires, ni plus ni moins.« Le cœur y est, mais c'est l'argent qui manque, » se plaisait-elle à dire, assez froidement d'ailleurs. « Aujourd'hui, cher don Peppino, c'est vous qui êtes les maîtres, vous qui ne pensez à rien... Remerciez... remerciez la Providence de vous avoir placé là où vous êtes... et d'avoir voulu vous sauver. » Donna Rosa avait une sorte d'adoration pour la marquise et pour sa piété : chaque fois qu'elles se rencontraient, elles parlaient de « l'autre vie ». La marquise n'y croyait guère, mais elle ne s'en vantait pas, et elle exhortait la pauvre donna Rosa à prendre patience.

Du fond de son lit, donna Rosa demanda, un peu inquiète : « Tu lui as parlé? »

— « Elle veut qu'on refasse le matelas de son petit-fils », répondit don Peppino avec ennui. Il sortit le brasero pour réchauffer un peu de café et entra pour prendre de l'eau dans une petite marmite. — « Je ne lui fais rien pour moins de cinq cents lires », dit-il.

— « C'est le prix. »

— « Et alors, qu'est-ce qui va aller chercher les lunettes d'Eugenia? » demanda la tante Nunzia qui sortait des cabinets. Elle portait par-dessus sa chemise une jupe décousue, et avait aux pieds des savates. De sa chemise sortaient ses épaules pointues, d'un gris de vieille pierre. Elle restait là, à s'essuyer la figure avec une serviette de table. « Pour ce qui est de moi, je ne peux pas y aller, et Rosa est malade... »

Les grands yeux morts de la petite Eugenia s'emplirent de larmes et personne n'y prit garde. Se pouvait-il qu'elle passât encore toute une journée sans ses lunettes? Elle s'approcha du lit de sa mère, appuya ses bras et son front sur la couverture dans un geste pitoyable. Donna Rosa étendit la main et la caresse,

— « J'y vais moi, Nunzia, tranquillisez-vous, ça me fera du bien de sortir. »

— « Mammà... »

Eugenia embrassait la main douce.

★

A huit heures, la cour était pleine d'animation. Rosa était sur le pas de la porte, grande et maigre, avec une capote noire, sans épaulettes, pleine de taches et si courte qu'elle lui découvrait les jambes, avec son sac sous le bras et assez d'argent pour pouvoir, en revenant de chez l'oculiste, acheter le pain. Don Peppino s'efforçait, mais bien inutilement, d'enlever l'eau du milieu de la cour avec un balai ; l'eau continuait à couler du baquet comme le sang d'une veine tranchée. Il y avait, dans ce baquet-là, le linge de deux familles : celui des sœurs Greborio, qui habitaient au premier étage, et celui de la femme de M. Amodio qui venait d'avoir un enfant. Plus loin, la bonne des Greborio, Lina Tarallo, battait les tapis sur un petit balcon, en faisant un vacarme terrible. La

poussière descendait peu à peu, comme un nuage, sur les pauvres gens, mais personne n'y prêtait attention. On entendait des cris perçants et des sanglots ; la tante Nunziata, au rez-de-chaussée, prenait à témoin de son malheur tous les saints du Paradis ; Pasqualino, cause de tout ce beau tapage, pleurait et hurlait comme un damné parce qu'il voulait accompagner sa mère. « Regardez-le, cet énergumène ! — criait tante Nunzia. Bonne Sainte Vierge, je vous le demande en grâce, faites-moi mourir, là, tout de suite... Il n'y a que les voleurs et les mauvaises femmes qui réussissent dans la vie. » Teresella, un peu plus jeune que son frère, souriait, assise sur le seuil, et de temps à autre, elle léchait un quignon de pain qu'elle avait trouvé sous une chaise. Assise sur les marches qui conduisaient au logement de Mariuccia, la concierge, Eugenia regardait un bout de journal pour les enfants qui était tombé du troisième étage, et qui était plein de petits personnages en couleurs. Elle avait le nez sur le papier. On voyait un ruisselet bleu, au milieu d'une prairie sans fin, et un bateau rouge qui s'en allait... Dieu sait où ! L'histoire n'était pas en napolitain, mais en italien, aussi Eugenia ne comprenait-elle pas très bien, mais de temps à autre, sans raison, elle se mettait à rire.

— « Alors, comme ça, c'est aujourd'hui que tu mets tes lunettes? » dit Mariuccia, dans son dos. Tout le monde était au courant, parce qu'Eugenia n'avait pu se tenir d'annoncer l'événement, et aussi parce que la tante Nunzia avait fait savoir qu'elle était tout de même bonne à quelque chose... et qu'en somme... sans elle...

— « C'est ta tante qui te les offre, hein? » ajouta Mariuccia en souriant avec bienveillance. C'était une femme de très petite taille, presque naine, moustachue, aux traits virils. Elle peignait ses longs cheveux noirs qui lui descendaient jusqu'aux genoux — un des rares signes auxquels on pouvait reconnaître qu'elle était femme. Elle les peignait lentement, en souriant de tous ses yeux de souris, à la fois doux et rusés.

— « Mammà est allée les chercher via Roma », dit Eugenia avec un coup d'œil plein de gratitude. » Nous les avons payées huit mille lires, vous savez? Oui, oui... La tante est... » — elle allait ajouter « tellement bonne » quand la tante Nunzia, paraissant à la porte du rez-de-chaussée, appela d'un air furieux : « Eugenia ! »

— « Me voilà, tante Nunzia ; et elle courut comme un petit chien.

Derrière la tante, Pasqualino, rouge, hébété, grimaçant, l'air incrédule, attendait :

— « Va m'acheter deux bonbons à trois lires, chez don Vincenzo, le marchand de tabac. Reviens tout de suite ! »

— « Oui, tante Nunzia. »

Elle serra l'argent dans sa main, et sans plus se soucier du journal, sortit rapidement de la cour. Elle évita miraculeusement une charrette de légumes haute comme une tour et tirée par deux chevaux, qui arrivait sur elle. Le marchand, son fouet à la main, modulait des appels, et les mots « belle... fraîche » sortaient de

sa bouche, traînants et pleins de douceur comme une chanson d'amour. Après qu'elle eût croisé la charrette, Eugenia leva les yeux et reçut toute la lumière chaude et bleue qui était dans le ciel ; elle comprit, sans le voir bien clairement, qu'il y avait tout alentour, comme une grande fête. Des charrettes s'avançaient l'une derrière l'autre ; de gros camions avec des Américains vêtus de kaki, qui se penchaient aux portières, des bicyclettes dont les roues tournoyaient. En haut, les balcons étaient chargés de fleurs en pots, et l'on voyait pendre, comme le caparaçon d'un cheval, comme des bannières, des courtepointes jaunes et rouges, des vêtements d'enfant en guenille, des draps, des oreillers et des matelas qui prenaient l'air ; les gens nouaient et dénouaient les cordes des paniers qu'ils descendaient dans la ruelle et où les marchands ambulants déposaient des légumes, du poisson. Bien que le soleil n'atteignît que les balcons les plus élevés (la rue était une sorte de crevasse ouverte dans le chaos des maisons) et bien que le reste ne fût qu'ombre et misère sordide, on sentait gronder dans ce monde d'en-bas, la joie du printemps. Pâle et menue, Eugenia qui, d'ordinaire, déambulait à la manière d'une souris, au niveau de la cour et de la boue, se prit à respirer plus vite, comme si cet air nouveau, cette fête et tout ce ciel planant au-dessus du quartier pauvre, fût son bien, à elle aussi. Elle entrait dans le bureau de tabac, lorsque le panier jaune de la bonne d'Amodio, Rosaria Buonincontri, la heurta légèrement. La bonne d'Amodio était grasse, vêtue de noir ; elle avait les jambes blanches et le visage échauffé mais pacifique.

— « Demande à ta mère si elle peut monter un moment ; Mme Amodio a une commission à lui faire. » Eugenia sut, au timbre de la voix, qui lui parlait.

— « Elle n'est pas là. Elle est allée via Roma pour chercher mes lunettes. »

— « Je devrais bien en porter, moi, mais mon fiancé ne veut pas. »

Eugenia ne comprit pas de quoi il retournait. Elle poursuivit, naïvement.

— « Ça coûte rudement cher, il faut que j'y fasse bien attention. »

Elles entrèrent toutes les deux chez don Vincenzo. Il y avait du monde. On repoussait continuellement Eugenia. — « Avance donc... tu es vraiment aveugle ! » observa avec un sourire sans malice la bonne d'Amodio.

— « Mais tante Nunzia lui fait faire des lunettes, dit en clignant de l'œil, avec un air entendu, badin, don Vincenzo qui écoutait. Il portait, lui aussi, des lunettes.

— « A ton âge, — dit-il en lui tendant les bonbons, — j'y voyais aussi clair qu'un chat, j'enfilais des aiguilles la nuit, ma grand-mère ne pouvait plus se passer de moi... Mais maintenant, j'ai vieilli. »

Eugenia approuva vaguement.

— « Mes petites camarades, elles ne portent pas de lunettes, dit-elle. » Puis elle se tourna vers Rosaria Buonincontri, mais en s'adres-

sant aussi à don Vincenzo : « Je suis toute seule à en avoir... Neuf dioptries d'un côté et dix de l'autre... je suis presque aveugle ! » dit-elle, en insistant doucement.

— « Je vois que tu as de la chance... « dit don Vincenzo en riant. « Combien de sel? » demanda-t-il à Rosaria.

— « Pauvre petite ! » fit en conclusion la bonne d'Amodio, pendant qu'Eugenia sortait, toute contente. « C'est l'humidité qui l'a rongée. Y pleut dans cette maison. Donna Rosa a des douleurs dans les os. Donnez-moi un kilo de gros sel, et un paquet de sel fin. »

— « Voilà, voilà. »

— « Quel temps ce matin ! On se croirait déjà en été... »

★

Eugenia marchait moins vite qu'à l'aller ; tout à coup, elle défit, sans bien se rendre compte de ce qu'elle faisait, le papier d'un des bonbons, et se le fourra dans la bouche. Il était au citron.

— « Je vais dire à tante Nunzia que je l'ai perdu en route », décida-t-elle. Elle était contente et se souciait peu que la tante, si bonne, se mît ou non en colère. Quelqu'un lui prit la main, et elle reconnut Luigino.

— « Tu es vraiment aveugle ! » dit en riant le gamin. « Et ces lunettes? »

— « Mammà est allée les chercher via Roma. »

— « Je n'ai pas été à l'école, c'est une belle journée, pourquoi est-ce qu'on ne se promènerait pas un peu? »

— « Tu es fou ! Aujourd'hui, il ne faut pas que je fasse de bêtises ! »

Luigino la regardait et riait, avec sa bouche fendue en tirelire, et qui lui remontait jusqu'aux oreilles.

— « Joliment dépeignée, avec ça ! »

D'un geste instinctif, Eugenia porta sa main à sa tête.

— « Je n'y vois presque rien, et Mammà n'a pas le temps », répondit-elle avec humilité.

— « Comment sont-elles, ces lunettes? Cerclées d'or? » s'informa Luigino.

— « Toute dorées ! » répondit Eugenia qui mentait. « Brillantes, brillantes ! »

— « Ce sont les vieux qui portent des lunettes ! » dit Luigino.

— « Les dames aussi, j'en ai vu via Roma. »

— « Alors, elles portent des lunettes noires, pour le soleil », insista Luigino.

— « Tu es jaloux. Elles coûtent huit mille lires... »

— « Quand tu les auras, viens me les montrer, dit Luigino. Je veux être sûr que le tour est bien en or... Tu es si menteuse... »

Et il s'en alla en sifflotant.

★

En entrant par la grand-porte, Eugenia se demandait avec angoisse si ses lunettes étaient, oui ou non, cerclées d'or. Si elles

ne l'étaient pas, que pouvait-on dire à Luigino pour le persuader que c'était là un objet de valeur? Mais quelle belle journée ! La mammà était peut être en train de revenir avec les lunettes dans un paquet... D'ici peu, elle allait les avoir... Une tempête de gourmades s'abattit sur sa tête. Une véritable avalanche. Elle crut qu'elle allait tomber ; elle cherchait vainement à se protéger avec ses deux mains. C'était, bien sûr, tante Nunzia, hors d'elle, parce que la petite était en retard, et Pasqualino qui se démenait comme un possédé, parce qu'il ne croyait plus à l'histoire des bonbons.

— « Bon sang !... Tiens donc !... Idiote aveugle... Et tant d'ingratitude alors que je lui donne ma vie. Tu finiras mal ! Huit mille lires ! Grands dieux, quelle pitié ! Ils me font tourner les sangs, ces énergumènes... »

Elle cessa de faire virevolter ses deux mains pour se lamenter, et lança impétueusement : « Notre-Dame des Sept Douleurs, mon doux Jésus, par les plaies de votre côté, faites-moi mourir !... »

De son côté, Eugenia ne cessait de gémir avec de gros sanglots.

— « Ah ! tante Nunzia, pardonnez-moi... Ah ! tante Nunzia... »

— « Hou, hou, hou... » faisait Pasqualino, la bouche grande ouverte.

— « Pauvre gamine... » fit donna Mariuccia en s'approchant d'Eugenia qui ne savait comment dissimuler sa figure toute rouge et ruisselante de larmes. « Elle ne l'a pas fait exprès, Nunzia... calmez-vous. » Puis, s'adressant à Eugenia : « Où as-tu mis les bonbons? »

Eugenia répondit lentement, d'un air égaré, en présentant le deuxième bonbon dans sa petite main sale : « J'en ai mangé un. J'avais faim... »

Avant que la tante Nunzia se remît en fureur et se jetât encore sur l'enfant, on entendit, venant du troisième étage où brillait le soleil, la voix de la marquise qui appelait doucement, placidement, suavement :

— « Nunziata ! »

Tante Nunzia leva vers le ciel son visage amer comme celui de la Vierge des Sept-Douleurs placée à la tête de son lit.

— « Aujourd'hui, c'est le premier vendredi du mois. Offrez cette contrariété à Dieu. »

— « Marquise, que vous êtes bonne ! Ces créatures me font commettre tant et tant de péchés que je suis en train de perdre mon âme... » Elle s'écroulait, le visage dans ses mains gonflées, informes, des mains de tâcheronne, à la peau brune, écailleuse.

— « Votre frère n'est pas là? »

— « Pauvre tante, elle te fait faire des lunettes, et c'est comme ça que tu la remercies... » disait au même moment Mariuccia à Eugenia toute tremblante.

— « Si, madame la marquise, me voici... » répondit don Peppino qui jusqu'alors était resté derrière la porte du rez-de-chaussée agitant un carton devant le fourneau où cuisaient les haricots du déjeuner.

— « Pouvez-vous monter? »

— « Ma femme est allée chercher les lunettes d'Eugenia... Je

suis en train de surveiller les haricots... Aurez-vous la bonté d'attendre un peu, si ça ne vous ennuie pas?... »

— « Alors, envoyez-moi la petite. J'ai là une robe que je voudrais donner à Nunziata. »

— « Dieu vous le rende... je vous suis très reconnaissant », répondit don Peppino avec un soupir de soulagement en pensant que c'était justement ce qui pouvait calmer sa sœur. Mais il s'aperçut que Nunziata n'était pas du tout consolée. Elle continuait de se plaindre à grand bruit, et Pasqualino, hébété, souriait paisiblement sans que personne, hélas ! s'avisât de le moucher.

— « Tu as entendu? Va d'un bond chez Mme la marquise, elle doit te donner une robe... » dit don Peppino à sa fille.

Eugenia fixait le vide, avec des yeux qui ne voyaient point et qui étaient énormes, immenses. Elle tressaillit et se leva aussitôt, docilement.

— « Dis-lui : « Dieu vous le rende », et reste à la porte.

— « Oui, papa. »

— « Croyez-moi, Mariuccia », dit tante Nunzia quand Eugenia se fût éloignée ; « je l'aime bien cette petite, et, après coup, aussi vrai que Dieu existe, je regrette toujours de l'avoir bousculée. Mais le sang me saute au visage, oui, oui, il faut me croire, quand j'ai affaire aux enfants. Ah ! je ne suis plus de première jeunesse, regardez (et elle tapotait ses joues creuses). Par moments, il me semble que je deviens folle... »

— « Il faut leur passer bien des choses », répondit donna Mariuccia. « Ce sont des âmes sans malice. Ils auront le temps de pleurer. Quand je les regarde et quand je pense qu'ils deviendront comme nous, les pauvres (elle alla prendre un balai et envoya promener une feuille de chou qui traînait sur le pas de la porte) je me demande où le bon Dieu peut bien avoir la tête... »

★

— « Elle est toute neuve, toute neuve !... » dit Eugenia en regardant de très près la robe verte étalée dans la cuisine, cependant que la marquise allait chercher un vieux journal pour l'envelopper.

La marquise d'Avanzo pensa que la gamine ne voyait absolument rien, car elle se fût aperçu, autrement, que la robe était vieille et toute rapetassée (elle avait appartenu à sa sœur morte), mais elle s'abstint de faire des commentaires. Au moment où elle revenait avec le journal, elle interrogea la petite fille :

— « Et les lunettes qu'elle te fait faire, ta tante, elles sont neuves? »

— « Cerclées d'or. Elles coûtent huit mille lires », répondit dans un souffle Eugenia encore toute bouleversée à l'idée de cette chance extraordinaire qu'elle avait ; « parce que je suis presque aveugle », ajouta-t-elle avec simplicité.

— « A mon avis », fit la marquise en enveloppant soigneusement la robe dans le journal, puis en défaisant le paquet pour rentrer une des manches qui dépassait, « à mon avis, ta tante

aurait bien pu y regarder à deux fois avant de dépenser cet argent-là. Dans un magasin, près de l'Ascensione, j'ai vu de très belles lunettes à deux mille lires. »

Eugenia devint cramoisie. Elle comprit que la marquise était mécontente. « Chacun doit vivre selon ses moyens... nous devons tous nous restreindre... » avait-elle accoutumé de dire à donna Rosa, quand celle-ci lui apportait le linge propre et se plaignait de sa misère.

— « Peut être que ça n'aurait pas été... je fais neuf dioptries... » reprit timidement la petite fille.

— « C'était exactement ce qu'il te fallait... » insista la marquise d'une voix qui devenait dure. Puis elle changea de ton : « Ma fille, dit-elle plus doucement, si je te dis cela, c'est pour votre bien à vous autres. Avec les six mille lires de différence, vous auriez acheté du pain pour dix jours, vous auriez acheté... Et puis, tu seras bien avancée ! Pour ce qu'il y a à voir autour de toi !... » Il y eut un instant de silence. « Est-ce que tu lis, au moins? »

— « Non, madame. »

— « Pourtant, je t'ai déjà vue le nez dans un livre. Tu es menteuse avec ça, ma petite... ce n'est pas bien... »

Eugenia ne souffla plus mot. Elle était dans un état voisin du désespoir, elle contemplait la robe et son regard fixe était éteint, comme décoloré.

— « C'est de la soie? » demanda-t-elle d'un air stupide.

La marquise réfléchissait.

— « Tu ne le mérites pas, bien sûr, mais je veux te faire un petit cadeau, — dit-elle tout à coup ; et elle se dirigea vers une armoire de bois blanc. A ce moment, le téléphone sonna dans le vestibule, et au lieu d'ouvrir l'armoire, la marquise d'Avanzo sortit pour répondre. Eugenia, encore émue par la conversation qu'elle venait d'avoir, n'avait pas entendu les paroles alléchantes de la vieille femme ; à peine fût-elle seule qu'elle se mit à tout examiner autour d'elle, autant que le lui permettaient ses pauvres yeux. Que de belles choses ! On se serait cru dans le magasin de la via Roma ! Et là, juste en face d'elle, il y avait un balcon débordant de fleurs en pots.

Elle s'avança sur le balcon. Que d'air, et quel beau ciel bleu ! Les maisons semblaient voilées d'azur, et tout en bas, la cour s'ouvrait comme un puits, les gens allaient et venaient, pareils à des fourmis. Que faisaient-ils, où allaient-ils? Ils entraient dans des trous et en sortaient, portant des pains à peine plus gros qu'un fétu de paille, et ce qu'ils faisaient aujourd'hui, ils l'avaient fait hier, et le feraient demain, ils le feraient toujours... toujours... Tant de trous, tant de fourmis !... Et tout alentour, presque invisible dans cette grande lumière, s'étendait le monde créé par Dieu, avec le vent, le soleil, et un peu plus loin, la mer immense, propre, lisse... Eugenia se tenait immobile, le menton appuyé sur la balustrade, pensive tout à coup, avec une expression douloureuse, égarée. La voix de la marquise, une voix pleine d'onction, retentit. Elle tenait, dans sa main aussi blanche que l'ivoire un petit livre relié, avec des lettres d'or.

— « Ce sont des vies de saints, ma fille. La jeunesse d'aujourd'hui ne lit plus rien, et c'est pour cela que le monde court à sa perte. Prends-le, je te le donne. Mais il faut me promettre d'en lire un peu tous les soirs, maintenant qu'on t'a fait faire des lunettes. »

— « Oui, madame », dit très vite Eugenia qui rougissait de nouveau parce que la marquise l'avait trouvée sur le balcon ; elle prit le petit livre qu'on lui offrait. La marquise d'Avanzo la regarda avec satisfaction.

— « Dieu a voulu te préserver, mon enfant ! » dit-elle en allant chercher le paquet et en le tendant à Eugenia. « Tu n'es pas belle et tu as déjà l'air d'une petite vieille. Dieu t'aime d'un amour de prédilection et il t'a faite comme tu es pour que tu ne sois pas tentée de mal faire. Il veut que tu sois une sainte, comme tes deux sœurs ! »

Bien que ces paroles ne pussent la blesser profondément, parce que, d'instinct, elle était déjà toute préparée à une vie sans joie, l'enfant ressentit un certain trouble. Il lui sembla que le soleil ne brillait plus comme auparavant, et l'idée même des lunettes cessa de la rendre heureuse. Elle regardait vaguement, avec ses yeux morts, là-bas, au bord de la mer, une tache étendue comme un lézard d'un vert pâle : c'était Pausilippe.

— « Dis à ton papa, continuait la marquise, que pour le matelas, rien ne presse. Ma cousine m'a téléphoné qu'elle resterait à Pausilippe toute la journée. »

— « Eh bien ! moi, j'y suis allée, un jour... commença Eugenia, qui s'était ranimée en entendant prononcer ce nom, et qui regardait avec un air de ravissement, du côté de la ville en question.

— « Ah oui? Réellement? » La marquise d'Avanzo semblait indifférente, pour elle ce nom ne signifiait rien. Avec toute la majesté dont elle était capable, elle accompagna la petite fille qui se retournait encore vers le point lumineux, alors que la porte se refermait.

Au moment où elle descendait la dernière marche et se retrouvait dans la cour, l'ombre qui avait obscurci son visage disparut et elle se mit à sourire de toutes ses forces, parce qu'elle apercevait sa mère. Elle jeta la robe sur une chaise et courut à la rencontre de cette silhouette familière et lasse qu'elle connaissait bien.

— « Mammà ! Les lunettes ! »

— « Doucement, ma petite fille, tu vas me jeter par terre ! »

Tout à coup, il se forma une espèce de rassemblement. Il y avait donna Mariuccia, don Peppino, une des filles Greborio qui venait de quitter la chaise sur laquelle elle se reposait avant de faire les escalier, la bonne de M. Amodio, rentrant de course, et bien entendu, Pasqualino et Teresella, pressés de voir eux aussi, qui poussaient des cris et tendaient les mains. Mais la tante Nunziata, un peu à l'écart, considérait d'un air désappointé, la vieille robe offerte par la marquise.

— « Regardez donc, Mariuccia, cette robe ne tient plus... elle est toute brûlée sous les bras ! » dit-elle en s'approchant du groupe. Mais qui pouvait bien se soucier d'une histoire pareille? A ce

moment-là, donna Rosa sortait l'étui et l'ouvrait avec d'infinies précautions. Un insecte extrêmement brillant, avec deux yeux énormes et deux antennes recourbées, scintilla dans un pâle rayon de soleil ; donna Rosa le tenait au creux de sa main et les pauvres gens restaient là, bouche bée.

— « Huit mille lires !... pour ça ! » fit donna Rosa en contemplant religieusement, mais cependant avec une vague réprobation, la paire de lunettes.

Il se fit un grand silence lorsqu'elle posa cette chose extraordinaire sur le visage d'Eugenia en extase ; puis elle assujettit avec soin les deux longues antennes derrière les oreilles de l'enfant.

— « Maintenant, tu y vois? » demanda-t-elle.

Eugenia retenait les lunettes à deux mains de peur qu'on ne les lui enlevât. Les yeux mi-clos et la bouche entrouverte par un sourire de ravissement, elle recula de deux pas et alla se cogner contre une chaise.

— « Bonne chance ! » dit la bonne de M. Amodio.

— « Bonne chance ! dit la fille Greborio.

— « Hé, hé, est-ce qu'on ne dirait pas une maîtresse d'école? » observa complaisamment don Peppino.

— « Elle ne remercie même pas ! fit la tante Nunziata de nouveau en train de contempler amèrement sa vieille robe. « Enfin, bonne chance quand même ! »

— « Elle a peur, ma petite fille ! » murmura donna Rosa en se dirigeant vers la porte du rez-de-chaussée pour se dévêtir.

— « Elle met ses lunettes pour la première fois ! » dit-elle, la tête levée vers le balcon du premier étage où venait d'apparaître la seconde fille Greborio.

— « Je vois tout petit, tout petit... dit Eugenia d'une voix changée, étrange, une voix qui paraissait venir de dessous la chaise. « Tout noir, tout noir... »

— « Forcément, c'est un verre à double foyer. Mais est-ce que tu vois bien? » demanda don Peppino. — « C'est toute une affaire ! Elle met ses lunettes pour la première fois », dit-il à M. Amodio qui passait avec un journal grand ouvert.

— « Je vous signale », — dit Amodio à Mariuccia, après avoir fixé Eugenia quelques secondes, comme si c'eût été un vulgaire chat de gouttière, « je vous signale que l'escalier n'a pas été balayé... J'ai trouvé des arêtes de poisson devant ma porte ! »

Il s'éloigna en se replongeant dans son journal où l'on mentionnait un projet de loi sur les pensions qui l'intéressait au plus haut point.

Eugenia, tenant toujours ses lunettes à deux mains, alla jusqu'à la grand-porte pour regarder dehors, dans la ruelle. Elle avait les jambes tremblantes, la tête lui tournait, sa joie s'était évanouie. Elle tentait de sourire, les lèvres blanches, mais ce sourire se transformait en grimace. Soudain les balcons se multiplièrent, il y en eut deux mille, cent mille ; les charrettes de légumes semblèrent se précipiter sur elle ; le bruit des voix, les appels des marchands ambulants, les coups de fouet lui résonnaient dans la tête comme si elle était malade ; elle se retourna en chancelant

vers la cour, mais cette terrible impression ne fit qu'augmenter. La cour ressemblait à un entonnoir dont la pointe eût été tournée vers le ciel ; des balcons misérables s'agriffaient aux murs lépreux ; les arcades du rez-de-chaussée étaient noires, voûtées ; des points lumineux brillaient autour de la Vierge des Sept-Douleurs ; on voyait encore les pavés tout blancs d'une eau savonneuse, les feuilles de choux, les papiers sales, toute une brocante d'objets inutilisables et, au milieu de la cour, ce groupe de pauvres gens en guenilles, plus ou moins bancals, aux visages grêlés par la misère et la résignation, qui la regardaient avec amour. Ils commencèrent à ondoyer, à se confondre, à croître démesurément. Puis, tous ensemble, ils se jetèrent en criant dans les deux cercles ensorcelés des lunettes.

Ce fut Mariuccia qui s'aperçut la première que l'enfant se trouvait mal et qui se précipita sur les lunettes ; Eugenia, pliée en deux, hoquetait.

— « Ça lui a touché l'estomac », criait Mariuccia déjà en train de soutenir la petite. « Nunziata ! Apportez vite une larme de café ! »

— « Huit mille lires ! Grands dieux ! Quelle pitié ! » hurlait la tante Nunziata, les yeux hors de la tête, en courant vers le rez-de-chaussée pour prendre une goutte de café dans un petit pot noir, sur le buffet ; et elle élevait les lunettes neuves vers le ciel, comme pour demander à Dieu des explications. » Ils se seront encore trompés ! »

— « C'est toujours comme ça la première fois », disait tranquillement la bonne de M. Amodio à donna Rosa. « Ne vous inquiétez pas ; on s'y fait peu à peu. »

— « Ce n'est rien, ma petite fille, ce n'est rien, n'aie pas peur ! » fit donna Rosa qui se sentait le cœur serré devant ce surcroît de malchance.

La tante Nunziata revint avec le café ; elle criait toujours : « Huit mille lires, grands dieux, quelle pitié ! » cependant qu'Eugenia, pâle comme une morte, faisait de vains efforts. Les yeux de l'enfant, ses grands yeux saillants, chaviraient un peu et son visage de petite vieille était inondé de larmes. Elle s'accrochait à sa mère et tremblait.

— « Mammà ! Où sommes-nous? »

— « Nous sommes dans la cour, ma petite fille », — dit donna Rosa tranquillement ; et l'expression très douce, mi-compatissante, mi-étonnée qui illumina son regard, fit tout à coup la lumière dans l'esprit de tous ces pauvres gens.

— « C'est qu'elle est presque aveugle ! »

— « Elle n'a pas la tête bien solide, avec ça ! »

— « Laissez-la se remettre, la pauvrette elle est toute surprise », — fit donna Mariuccia, le visage plein d'une tristesse farouche, en entrant dans le rez-de-chaussée qui lui parut plus sombre que de coutume.

Il ne resta plus que la tante Nunziata qui se tordait les mains : « Huit mille lires, grands dieux, quelle pitié ! »

ANNA-MARIA ORTESE.

(Traduit de l'italien par Simonne Jacquemard.)

Le Lochness

Jamais je n'avais vu de tireur plus adroit! Une foule exaltée le suivait de tir en tir, criant de joie devant le massacre des pipes et des œufs de plâtre; se mettant au garde-à-vous quand, d'une balle infaillible, il déclenchait les airs militaires; s'arrachant les nombreux lots qu'il abandonnait négligemment sous les yeux des forains que dévalisait son habileté diabolique.

Je le suivais, moi aussi, humant l'odeur de poudre attachée à ses pas. Je ne perdais pas un geste de sa nonchalante et singulière activité. J'admirais sa désinvolture lorsque, saisissant le « lebel » que lui tendait l'homme du tir, il en caressait le canon d'un doigt léger, épaulait sans viser, et sans le regarder, semblait-il, foudroyait un but en plein cœur.

J'étais fascinée par la pâleur et la beauté de ses mains, la finesse d'un épiderme dont j'imaginais le tiède ivoire, la souplesse voluptueuse des doigts, la minceur du poignet, la phosphorescence qui les isolait de tout. Nulles mains plus nues que celles-là, plus suggestives; elles m'attiraient à travers les couleurs et les lumières véhémentes, les trompe-l'œil baroques, les odeurs de gaufres et de pétrole, les musiques rauques et stridentes, les fluides épais de la foule.

Je le suivais comme un signe fait par une étoile. Tout devenait ténèbres autour de ses mains : la foule, les couleurs, les lumières et le bruit; mais cette foule hébétée ne supporta pas longtemps le spectacle parfait qu'elle avait préféré aux attractions communes. L'infaillibilité lasse vite. Fatigués de leur engouement pour le dédaigneux tireur, les badauds se dispersaient vers les baraques de phénomènes, les musées des vices, les roulottes des voyantes, les éventaires de frites ou de berlingots. A présent je suivais seule et de plus près le sillage d'une cape flottante que l'inconnu portait sur un habit, frappée à ce moment seulement par l'insolite tenue qui l'isolait de la populace. Nul n'avait paru s'apercevoir de son arrogante élégance; nul quolibet pour ces boutons de perle, ce monocle méprisant, ce pommeau de jade sombre. La foule n'avait pris conscience que de sa fonction de tireur et il était évident que, sauf pour moi, l'homme en habit était invisible.

Il était minuit; la fête commençait à s'alanguir. Je me trouvais à côté de l'inconnu, devant un dernier salon de tir, vaste baraque

décorée de miroirs, de cannelures dorées et de tentures en carton peint; des jets d'eau s'élançaient de guéridons à maigres entrelacs près desquels un vieillard pareil au Moïse des anciennes histoires saintes somnolait dans un fauteuil tandis qu'à ses pieds, un enfant blême et ensommeillé caressait un petit singe affublé de loques multicolores.

Ah! l'étrange lieu! Le vieillard immobile, l'enfant rêveur, le singe aux yeux tristes, personne ne semblait voir le dernier client fastueux, ni moi qui, dans son ombre, fixais les mains pâles.

Cet engourdissement et soudain le grand silence tombé sur la foire, combien de temps durèrent-ils? Enfin le mystérieux personnage se tourna vers moi.

— La fête est finie, n'est-ce pas? Quelle spectatrice fidèle vous avez été! Où irons-nous maintenant? J'aurais aimé rester jusqu'au petit jour avec vous dans ce salon délicieux.

Je balbutiai qu'il fallait que je rentre chez moi. Il rit; ses yeux brillèrent.

— Chez vous? Mais c'est ici chez vous. Non, non, nous allons faire un voyage. Voyez, on met les housses dans notre salon!

Car le vieillard couvrait de jute les meubles et les faux ors. Les jets d'eau s'affaissèrent. L'enfant et le petit singe avaient disparu.

Une des mains de mon compagnon était encore posée sur le rebord du tir; l'autre venait vers moi d'un mouvement doux et fatal. Il la posa sur mon épaule, en silence. Puis il prit mon bras. Je ne résistai pas : la main me brûlait à travers mon manteau; elle versait en moi des tourbillons de feu, de soif et de sang, je ne demandais qu'à me laisser glisser dans cet abîme et ainsi marchions-nous, l'un contre l'autre, parmi les derniers passants, les dernières lumières, les bonsoirs qu'échangeaient les forains comme des touristes à la fin de la saison.

— Voyez, s'écria-t-il soudain, c'est d'ici que nous allons partir!

Un manège, énorme masse noire, se dressait devant nous. Son fronton s'ornait, moulé en lettres d'or, du nom d'un fabuleux serpent : le Lochness. Je reconnus ces montagnes russes dont les voitures se recouvrent, à certains moments, d'une bâche épaisse qui dissimule les passagers et les plonge dans une nuit verte où les hommes écrasent sous leur bouche les cris des filles. Mais le monstre marin reposait, inerte. Une seule ampoule, au bout d'un fil, laissait entrevoir les bâches gisantes comme les fausses vagues d'un décor désert. Un homme, le col relevé, jetait un dernier coup d'œil.

— Pardon, lui dit mon compagnon, nous voudrions faire un tour de Lochness, madame et moi.

— Vous n'êtes pas fou? bougonna l'homme. A cette heure-ci? Repassez demain, monseigneur, et bonsoir!

— Ce que vous voudrez, le prix d'une journée entière, si vous remettez le manège en marche pour quelques tours.

— Je n'ai pas le droit, dit l'homme. Et les voisins? Et la police?

— Rien de fâcheux ne vous arrivera. Quant aux voisins, eh bien! nous nous passerons de musique et de lumière, voilà tout.

Et devant le visage du forain, l'inconnu fit quelques passes rapides,

comme un illusionniste. L'homme ferma les yeux, et les rouvrit, l'air gêné.

— Si c'est comme ça, allez, montez. Je mets en marche. Mais en douce, compris?

Il cligna salement de l'œil et disparut dans les entrailles du Lochness.

Il avait passé un bras autour de moi et j'étais blottie dans les plis de sa cape, la chaleur de son corps.

Le Lochness fit deux ou trois tours assez lents, pendant lesquels mon compagnon m'installa commodément contre lui. Puis il posa sur mon cou sa main ensorcelante. Je fermais les yeux, attendant l'accélération du Lochness, les courtes chutes brutales suivies de montées abruptes, communes à toutes les montagnes russes. A ma vive surprise, ce mouvement de vagues me parut à peine sensible. Nous glissions sur une pente peu inclinée — pourtant il me semblait que j'étais entraînée vers les gouffres de la terre. La pente remontait doucement et cette fois je partais pour le firmament nocturne dont les étoiles étaient des battements de cœur.

Automatiquement, la bâche verte se souleva le long de notre wagonnet, recouvrit un arceau par-dessus nos têtes et retomba de l'autre côté, nous enfermant dans un tunnel de toile. Et l'obscurité fut totale.

Nous ne pouvions être plus seuls au monde que dans les ténèbres et le glissement infini du Lochness. La machine grondait comme un navire. O départs, air nocturne, grand oubli!

Avant de m'embrasser, longtemps il me caressa; je craignais d'être presque nue quand la bâche se relèverait; je ne voulais pas revoir le visage complice de l'homme du manège. Ne devions-nous seulement faire quelques tours? Le Lochness n'allait-il s'arrêter?

— Ne crains rien, me dit-il.

La bâche ne bougeait plus et le manège, sans accélérer son allure, glissait maintenant en ligne droite, espaçant de plus en plus les descentes et les montées, si bien que le changement de direction vers la profondeur ou l'altitude ressemblait à un long vol plané et suivait le rythme de la volupté sur un versant au bout duquel éclataient, en pluie de feu, des soleils; parfois, il ralentissait, coulait comme un traîneau sur la neige, évanouissement où mes plaintes heureuses s'apaisaient dans une lassitude tendre et reconnaissante.

Plus tard, mes yeux s'habituèrent aux ténèbres du tunnel. Je découvrais le luxe de notre couche. Mes mains touchaient des satins et des velours, des bois lisses tournés en col de cygne. Autour de notre enlacement tout était nobles courbes, matières précieuses. Enfin, je crus distinguer, dans la toile épaisse de la bâche, des points brillants dont je n'arrivais pas à définir la nature.

— Vois-tu briller ces petites fenêtres à travers la forêt de sapins? murmura mon compagnon. Comme les paysans veillent tard, par ici! Il est au moins deux heures du matin. Je me demande à quelle heure nous arriverons au château...

Comme s'il entendait un ordre mystérieux, le Lochness s'élança à vive allure. Une odeur de résine, de terre humide, d'aiguilles de

pins me saisit au visage. Je respirais profondément l'air balsamique des vieilles légendes, et un oiseau de nuit huhula dans le lointain, lointain pays.

— O mon amour, dit la voix à mon oreille, nous nous sommes aimés à merveille. Nul réveil humain pour de telles joies! Dors à présent, dors jusqu'à l'aube. Mais il me reprit lentement, sans fin.

Alors je rêvais que je volais sur la mer. J'apercevais de grands récifs roses et des oiseaux de mer dans leurs nids éclairés par la lune. Puis, l'air changea. Un souffle frais monté d'une eau matinale me réveilla tout à fait.

— Ce que tu sens, dit-il, c'est l'odeur d'une eau dormante; le château est au bord du plus beau lac. Ah! le Lochness reconnaît les effluves des vases natales et ses cachettes de roseaux! Sens-tu comme il bondit à travers les landes? O terre bien-aimée, île sauvage et douce, je t'apporte enfin ma sœur d'ici!

Et comme le jour se levait, je revis ses mains, les mains pâles qui me tenaient jusqu'au bout du monde.

— Nous arrivons, dit-il d'une voix tremblante. Voici l'allée du château, les cèdres centenaires, les buissons de cyanotis; regarde!

Mais je ne voyais encore que ses mains. A travers ces paumes tendres, l'aurore rougissait les cimes du parc.

Le Lochness, à bout de forces, frémit, s'arrêta, s'ébroua, se coucha sur le flanc et nous déposa, toujours enlacés, devant le Château du grand amour.

YANETTE DELÉTANG-TARDIF.

Le cuisinier

Si l'on vous insulte, je vous assure que personne ne vous défendra : vos amis vous exprimeront leur compassion, et l'affaire en restera là...

Telle est ma conviction, fondée sur l'expérience de ma vie littéraire. Il est parfois arrivé qu'on acceptât d'imprimer quelque chose de moi; c'était à mes yeux un grand événement. On commençait même la publication dans un journal ou une revue, mais au beau milieu, on l'arrêtait. « C'était impossible, les lecteurs protestaient. » « Est-ce que tous sont contre moi? » me demandais-je. Non, il y en avait d'autres, mais comme toujours, ces autres, qui étaient mes amis, se taisaient. Toute la presse m'insultait, et jusqu'à présent personne n'a jamais pris ma défense.

Je suis entouré d'une irritation générale. J'y suis accoutumé. C'est pour cela que la moindre marque d'attention bienveillante me bouleverse. Et je m'en souviens longtemps. Alors, je marche, je chante, je ne me tais plus. Mais il est rare qu'on me voie ainsi, mon air habituel est d'un homme dupé et insulté.

★

En général, les visiteurs n'arrivent pas lorsqu'on les attend, mais quand il leur plaît. J'ai tenté de mettre sur ma porte un écriteau : « Inutile de frapper ou de sonner, j'ai un travail urgent. » Mais il ne fait aucune impression. On sonne d'abord, ensuite on frappe, ou inversement. Je pris alors une décision : j'écrirais en russe et en français un mot clair et définitif : « Absent. »

Le jour de cette première expérience, certain de l'effet du mot « Absent » et plein d'espoir, je m'installai pour écrire — j'écris même le soir et pour mes yeux qui ne voient pas plus loin que ceux des souris, ni mieux que ceux des papillons, c'est toujours un pénible effort — mais à peine avais-je commencé une page qu'on frappa à ma porte, pas très fort, timidement.

Je préparai ma riposte : j'allais ouvrir, et sans prononcer une parole, pointer l'index vers l'écriteau « Absent ». Comprenez-vous? Puis, soudain, je pensai qu'il avait dû arriver quelque chose puisqu'on voulait forcer l'infranchissable défense.

Mais rien n'était arrivé. Ce n'était ni la concierge, ni le facteur, ni quelqu'un qui s'était trompé, ou que poussait un besoin urgent. Non, c'était le cuisinier.

Je n'avais pas vu ce cuisinier depuis le 24 août 1944, jour de la Libération. Cependant, je le reconnus tout de suite, il travaillait au restaurant russe, près de chez moi.

Il entra en se glissant de côté, et sans me demander permission, tâcha de passer dans le salon du coucou, toujours de même, comme s'il ne touchait pas le sol, sans laisser de traces par terre, et sans même effleurer les objets qui pourtant sont à peine perceptibles dans le couloir : au-dessous du portemanteau, une petite table avec des croûtes de pain mises de côté pour l'ours, et près de la porte une caisse pleine de papiers d'emballage, « en cas de besoin. »

Il s'assit, tournant le dos à mon coucou, le regard fixé sur moi, et par-delà la fenêtre sur le grand mur gris qui cache le ciel au-dessus du garage.

Je regardais le cuisinier. Je me souvenais que, pendant l'occupation, tous les jours à midi il me servait gratis une soupe, où, les jours de fête, il y avait même de menus os. Il lui est arrivé d'y jeter quelquefois une côtelette, mais toujours en cachette, de crainte des patrons. J'avais remarqué que, dans cette soupe gratuite, il n'y avait jamais de viande, si par distraction, ou dans une intention charitable, on en avait laissé tomber un morceau, les patrons, devant moi, le retiraient de mon pot. J'en étais très gêné, et je me sentais coupable; mais plus profond et plus ardent que le sentiment pénible de ma faute involontaire, un autre sentiment me poussait, et tous les jours à midi je me présentais au guichet de la cuisine — je mendiais — mais ce n'était pas pour moi.

Maintenant, je me rappelle tout cela, et je me penche vers ce gouffre lumineux et sans fond, entouré de nuit épaisse, vers l'énigme non résolue de la vie du monde, de toutes les vies, et de mon propre destin. Si j'avais pu, j'aurais répondu — non par impuissance, mais parce que mon cœur inquiet débordait — j'aurais répondu seulement par des larmes, par l'averse, par le torrent de larmes que l'homme a pleurées sur la terre durant des siècles.

Le cuisinier s'appelle Ivan Ivanovitch. Je ne connais pas son nom de famille — sans doute quelque chose d'inattendu et de compliqué, dans le genre de Soudoplatov. Il était jeune alors, et maintenant il n'est pas encore trop décrépit : il a de bons yeux, et il ne se plaint pas de ses oreilles, malgré le feu et la vapeur des cuisines. Il est riche de patience et de conscience (la conscience est une chose d'ici-bas, tout humaine; là-haut, il n'en est plus question). Il mettait en cachette un os dans ma soupe maigre, ou y jetait une côtelette alors qu'il se contentait lui-même de cette soupe maigre, sans os et sans côtelette.

Il vit seul. Lorsqu'il rentre de son travail, s'il ne tombe pas de sommeil, il se met à lire *l'Apocalypse* avant de s'endormir. Pourquoi précisément ce livre mystérieux entre tous? Je ne puis le dire. Il aimait ensuite à raisonner sur les « choses humaines », selon son expression. Il est impossible de rapporter ses jugements, pourtant assez clairs, mais ses exemples, comme à dessein, venaient toujours mal à propos. Arrivé avec les soldats russes évacués de Crimée, il était resté à Paris dans cet enchantement né de la vieille pierre grise, de la finesse des lignes, de la perfection des formes. Il demeura à Paris

un Russe, Ivan Ivanovitch, un cuisinier russe qui ne se mêlait pas de politique.

La dernière fois que je l'avais vu, c'était le 24 août 1944, jour mémorable pour Paris. J'étais venu au restaurant chercher ma soupe. Le cuisinier, avançant la tête hors du guichet, et aussi peu à l'aise que sur des charbons ardents me dit qu'il avait l'ordre de ne plus en donner.

Je suis seul, et je n'ai besoin de rien. Un « besoin », pour moi, concerne toujours quelqu'un d'autre.

Je remerciai humblement les patrons pour la soupe donnée durant tant d'années — j'imagine combien je les ai importunés à force de quémander. Je remerciai aussi le cuisinier que j'avais tant de fois dérangé en tendant mon pot au guichet de sa cuisine. Et sans me retourner, avec un vague sentiment de libération, je sortis dans la rue avec mon pot vide.

Ce n'était pas un jour comme les autres, c'était celui de la Libération. Depuis le 14 juin 1940, nous étions comme des souris dans une souricière, et voici que la liberté tant attendue était arrivée. Cela me rappelait le mois de mars 1917, la révolution à Saint-Pétersbourg, ces jours vécus dans l'île Basile. On tirait du haut des toits, et il était dangereux de faire les quelques pas qui me séparaient de ma maison. Je sortis cependant comme toujours. Tout m'était égal. Malgré mon caractère timide j'étais attiré comme on l'est par une charogne, dans la direction des coups de feu aveugles, par une sorte de réaction, pas du tout aveugle, aux interdits de tant d'années.

Trois ans ont passé depuis, et au bout de trois ans, voilà le cuisinier qui frappe timidement à ma porte, juste sur l'écriteau qui annonce mon absence. Est-ce que je le reconnais? Est-ce que je me souviens de lui? Pendant toutes ces années, avec ou sans *Apocalypse*, il a pensé à moi; quelquefois, en allant aux provisions, il me revoit soudain quittant son guichet pour la dernière fois avec mon pot vide; il aurait voulu me faire revenir, mais déjà, j'avais disparu.

— Vous êtes un homme épuisé, dit le cuisinier. Il ne vous reste que cinq ans de vie.

Je comptai mentalement : 1947 plus 5 font 1952, et je lui redemandai :

— Combien?

— Cinq ans, dit-il, et après avoir réfléchi — sûrement pas davantage.

Cette précision me frappa; ce n'était pas pour rien qu'il lisait *l'Apocalypse* avec ses mesures et délais mystérieux. Si vraiment, il ne me restait que cinq ans de vie, pas davantage, il était peut-être prudent de me faire préparer un cercueil. Je possédais quelques caisses vides, mon ami Mamtchenko prendrait mes mesures et taillerait les planches.

Le cuisinier me regardait comme tous les cuisiniers regardent les plats trop cuits, à la fois avec regret et avec appétit. Il était venu pour m'emmener tout de suite à la cuisine du restaurant manger du veau rôti avec des pommes de terre frites.

Je refusai.

— Une autre fois; aujourd'hui je ne peux pas. Mercredi prochain si vous voulez, j'irai vous voir chez vous.

Je me rappelais qu'il habitait tout près, dans le plus vieil hôtel d'Auteuil, l'hôtel de la Poste. Il y avait autrefois un bureau de poste, non loin des « Furies », marchandes des quatre-saisons, au verbe haut, à la main extraordinairement leste, à l'injure aussi vive. Je n'ai pas perdu leur souvenir, depuis l'occupation.

Le cuisinier était stupide d'étonnement; il n'en revenait pas de se trouver chez moi, dans ma chambre, et pendant un long moment, il fut incapable de me répondre un mot.

— Si vous viviez en Russie, vous seriez millionnaire, dit-il enfin, el l'on ne me laisserait pas entrer chez vous.

Lorsque je lui eus assuré que, malgré tous mes millions, il pourrait toujours venir chez moi, le cuisinier hocha la tête, incrédule.

— Le suisse ne me permettrait pas d'approcher de votre porte.

Que répondre à cela? pensai-je. Et à quoi bon? Je ne serais jamais millionnaire, et le chemin de ma maison resterait libre.

— Mercredi prochain, ai-je répété, j'irai chez vous, à l'hôtel, à midi.

— A midi juste, dit le cuisinier, veau rôti et pommes de terre frites.

En me disant au revoir, il me laissa deux cents francs. Il ne pouvait donner davantage, il ne gagnait que cinq mille francs par mois; et il mit encore sur ma table quatre paquets de cigarettes et une grande boîte d'allumettes.

★

De toute la matinée, je ne pus rien faire; à chaque instant, je regardais l'heure. Je ne comprenais pas moi-même pourquoi j'étais si ému, ni pourquoi je voulais être aussi exact. « A midi juste. » Peut-être était-ce mes millions qui me poussaient. Moi, un millionnaire, j'allais chez un cuisinier, à qui mon suisse interdirait non seulement d'entrer chez moi, mais même d'approcher de ma porte! D'ici à l'hôtel, il y a tout au plus cinq minutes de marche, mais je partis à midi moins dix.

Lorsque midi sonna à l'horloge de l'église, j'ouvris timidement la porte du bistrot. Et tout de suite je me sentis perdu. Il était rempli de ces « Furies » que je connaissais bien et qui vociféraient.

Je traversai cette foule, et je m'adressai au patron :

— Jean, le chef, m'a donné rendez-vous à midi. Je suis Rémusa.

Je prononce mon nom comme celui d'une rue bien connue, la rue Rémusat.

Le patron, qui lavait les verres, s'essuya les mains je ne sais pourquoi.

— Jean? dit-il — et son nez surgit comme un sansonnet qui sort de sa maisonnette de bois — Jean rentrera comme d'habitude, ce soir, à onze heures.

— Mais il m'a donné rendez-vous pour aujourd'hui, à midi juste.

— Ce soir, pas avant onze heures.

Et le sansonnet s'enfonça dans son trou rond. Le patron me tourna le dos et se remit à laver les verres.

— Dites à Jean, que Rémusa est venu, dis-je très nettement, en appuyant sur « est venu » pour qu'il se souvienne.

— Rémusa ! reprirent en chœur les « Furies » avec une joie sauvage.

Et des pattes me tirèrent vers une table. Je me dégageai à grand-peine de la lourde masse de chair qui m'emprisonnait.

C'est d'un cœur léger que je dis « au revoir », tout en pensant au veau et aux frites, mais auprès de ces mégères, je n'aurais pu y planter ma fourchette.

Je mis longtemps pour rentrer à la maison, qui me semblait non plus à deux pas, mais à un million, au moins.

Tout s'était passé à l'inverse de ce que j'attendais. Et même encore plus mal. Si l'on m'avait au moins empêché d'entrer à l'hôtel, de même que mon suisse aurait interdit mon seuil au cuisinier... Mais moi, le millionnaire, on m'avait laissé entrer, pour me mettre aussitôt à la porte. Le cuisinier m'avait bien invité, mais il lui avait pris fantaisie de sortir. Devais-je m'en aller, ou l'attendre? Mais il ne rentrerait de son travail qu'à onze heures !

Il me restait, à la maison, deux pommes de terre de la veille; je les mangeai réchauffées, avec du sel. C'était aussi bon que du veau et des pommes de terre frites.

Alexeï Remizov.

(Traduit du russe par Marguerite Vassoille et Hélène Costes.)

Jenny

Jenny sortit de son bain, se sécha, vaporisa son corps au jasmin, puis minutieusement, choisit ce qu'elle avait de plus fin, de plus seyant en fait de lingerie ; son soutien-gorge de dentelle raide qui lui prêtait un peu de poitrine, sa combinaison noire, qui accentuait la blancheur d'une peau qui, près des soies rose ou bleue, paraissait déjà jaunie. « On dirait, pensa-t-elle, que je me prépare pour... »

Elle crispa ses lèvres, en même temps, sur le mot qu'elle n'avait pas le droit de prononcer. « Non, non, se dit-elle, pas d'hystérie ! Ne pas penser que je me fais belle. Penser que je me fais propre. Propre, rien de plus ! »

Elle sourit vers sa glace, et, aussitôt, le sourire se défit : Jenny depuis quelque temps ne reconnaissait plus son sourire ; son sourire la trahissait ; déformait en un rictus vieilli la jeunesse de son cœur. Jenny but une larme, puis alla dans sa chambre, passer une robe. Le froid blessa ses épaules étroites et nues. Vite elle brancha le radiateur à gaz, puis hésita devant son placard ouvert. Elle avait projeté de mettre sa robe imprimée ; sous sa veste d'astrakan, elle n'aurait pas eu froid, et puis, c'était tout de même le printemps ! Mais que verrait le docteur, sinon une vieille fille en robe imprimée? Elle ne voulait à aucun prix qu'il eût à opposer ces images : une robe de fleurs, une peau fanée. Jenny choisit son tailleur noir, sa blouse de satin blanc, à col Claudine. Puis elle se farda. A la chaleur du radiateur, le jasmin développait un parfum délicieux, qui était vraiment celui d'une fleur nouvellement coupée. Jenny aspira sur elle cette odeur : « Est-ce qu'il reste une essence féminine, pour un médecin, dans le parfum artificiel d'une femme de cinquante ans? Une femme comme moi, je veux dire ! Une femme finie. »

Elle brossa ses cheveux, ils étaient courts et souples, elle était allée la veille chez le coiffeur. Elle mit son béret de velours vert. Ensuite elle s'examina longuement, avec ce mélange d'amertume, de tendresse désespérée et de résignation qu'elle éprouvait à son propre égard depuis vingt ans : ainsi parée, elle voyait réémerger au fond de la glace cette expression à la fois douce et aiguë, qui avait toujours été celle de son visage triangulaire, de ses yeux bleus, directs, qui pouvaient soutenir n'importe quel regard, n'importe quelle peur. La peau, claire, se brouillait maintenant, se craquelait

comme une vieille toile, mais, sous la couche de poudre rose, elle s'éclairait d'une lumière menteuse. « Fini, fini, fini ! » dit Jenny tout haut, et cette fois son regard froid supporta le sourire qu'elle s'adressait, avec le cruel courage de ceux qui élargissent leur plaie pour l'assainir.

Elle ne trouva pas de taxi, prit le bus, dut monter à l'étage supérieur. Londres bruinait et pleuvait, derrière la vitre. Elle se rappela la joie qu'elle avait éprouvée, vingt ans auparavant, à s'installer à Londres, enfin ! à boire cette pluie sacrée. Serait-elle encore capable d'éprouver de la joie, désormais, pour quoi que ce fût? Qu'allait lui découvrir le Dr Jones, tout à l'heure? Cette fois, elle était arrivée au moment qu'elle n'avait pas cessé de redouter, depuis trois ans qu'elle souffrait du ventre : dans dix minutes, elle allait sonner à la porte du Dr Jones. Mrs. Winnie, (sa collègue au collège féminin où elle enseignait le français,) le lui avait recommandé avec chaleur : « Il est si simple, si correct, vous ne serez même pas gênée ! »

Jenny sentit que ses mains transpiraient, elle enleva ses gants, qui tombèrent. Un soldat américain les lui ramassa, les lui tendit en murmurant une phrase où elle crut distinguer leur mot si tendre : Baby... Mais elle n'osa pas lui offrir ce sourire pourri que lui faisait l'âge, le regarda simplement de ses yeux bleus et froids, en disant très haut : merci.

Heureusement, il y avait trois clientes dans le salon du Dr Jones. Jenny respira. Au moins une heure de répit... Elle regarda attentivement ses compagnes d'attente : une femme ravissante, dont la quarantaine semblait aussi légère à porter que la maturité pour un fruit, une femme assez vulgaire, enceinte, qui tricotait, en soupirant de temps en temps, et une femme âgée, très digne, au visage décharné. Jenny diagnostiqua : métrite, grossesse, fibrome ! A cela se bornait son expérience en gynécologie. Mais au moment où elle allait approfondir ses réflexions, la porte s'ouvrit, la jeune femme se leva, et, l'espace d'une seconde, Jenny vit, regarda le Dr Jones, pendant qu'il refermait doucement la porte sur le mystère de sa première malade.

Jenny changea de siège, tout son sang bougeait en elle : tout son sang remuait dans sa chair. Sa peur était revenue. Maintenant, elle savait qu'elle était chez le Dr Jones ! qu'elle allait se faire examiner par le Dr Jones, que dans moins d'une heure ce visage rond, si jeune sous le front chauve, allait se pencher sur elle, et ces mains la toucher. Une seconde, le regard de Jenny avait croisé, sans ciller malgré l'angoisse, le regard rendu plus impersonnel et plus scrutateur par les petites lunettes cerclées de fer...

Jenny prit un journal, incapable de lire, le posa aussitôt.

La dame enceinte rangea son tricot, et croisa les mains sur son ventre.

Jenny se mit à prier : « Dieu, fais que je n'aie rien ! Dieu, fais qu'il ne me fasse pas mal ! fais que je n'aie pas honte ! Je n'ai rien eu de bon dans ma vie, je n'ai même rien eu de mauvais ! Je n'ai eu rien... Je suis une célibataire anglaise de quarante-neuf

ans, c'est tout. Fais au moins, Dieu ! que je n'aie rien, cette fois encore, rien du tout... »

La vieille dame avait des mains tordues par les rhumatismes. Mais Jenny vit briller sur l'annulaire droit, une alliance d'un très ancien modèle, et l'envia. Même s'il fallait la couper en morceaux, par Jupiter, elle aurait vécu, cette petite souris noire ! Un homme de 1900 l'avait tenue dans ses bras, il y avait un demi-siècle, cette bouche grise avait été, autrefois, une fleur vivante sous le baiser d'une moustache ! Elle, Jenny, n'avait jamais embrassé personne.

Jenny changea de place pour la seconde fois. La vieille dame sourit : « Il fait chaud, n'est-ce pas? »

Jenny ne répondit pas. Elle haïssait ces femmes, parce que c'étaient des femmes mariées. Et elle ne voulait pas les haïr, parce que le sens qu'elle avait de sa propre dignité la rendait sensible au ridicule de sa situation : « O humour ! humour ! » implora-t-elle, humour, dieu de l'Angleterre ! aidez-moi à ne pas me couvrir de ridicule à mes propres yeux ! »

La consultation de la première malade dura longtemps. Jenny réussit à se calmer, à demeurer assise, les jambes immobiles, les mains à nouveau gantées. Une tristesse morne succédait à son agitation, dans le silence interminable du salon d'attente.

Ainsi, c'était à ce silence, à ce moment si lourd de destin, et pourtant si terriblement inutile, qu'aboutissaient trente ans de jeunesse ! C'était là que venait échouer la petite vie menacée de Jenny, cette vie qui avait été, comme toutes les vies jeunes, précieuse, unique, lourde d'un avenir multiple ! Jenny se revoyait petite fille, pas plus laide qu'une autre, et sur qui aucun mauvais sort ne semblait peser. Elle habitait une toute petite ville du Cambridgeshire, où son père était professeur de latin, une ville sans histoire, mais si typiquement anglaise avec son collège aux lignes élisabéthaines, penché sur une eau pure, et sa proche campagne aux souffles verts et mouillés, que Jenny sentait encore, après vingt ans, son cœur gonflé d'un élan patriotique sauvage, quand elle évoquait la ville de son enfance et de son adolescence.

Elle se rappelait peu son père, mort quand elle avait dix ans. Sa mère au contraire avait exercé une grande influence sur elle : une femme profonde et amère, qui n'avait pas su aimer sa Jenny ni la comprendre, autant qu'il l'eût fallu pour la nature ardente de celle-ci, mais qui avait par contre, à son insu, étouffé chez sa fille le meilleur de ses élans, sa spontanéité naturelle. Mrs. Fitzgerald, qui avait dû être malheureuse avec son mari, tâchait consciencieusement d'inculquer à sa fille le mépris de la chair et le goût d'une vie pieuse et calme.

La petite Jenny, bien qu'elle ne fût ni jolie ni riche, aimait tant la vie tout court, ses études (elle voulait être professeur de français), et sa mère, qu'elle ne se sentait pas malheureuse. Un rien comblait son âme, créée pour l'énorme bonheur de la création. Elle trouvait tout en tout : la vue du collège aux lignes gracieuses, le regard amical d'un inconnu, le plaisir d'une robe neuve, le rétablissement passager de sa mère (souvent malade), un voyage

sur la côte d'Azur, et toute Jenny chantait. Seule détonnait de temps en temps — de plus en plus souvent au fur et à mesure que les années passèrent — seule détonnait dans l'harmonie qu'était la vie de Jenny une pensée sournoise, désagréable : « Et l'amour? Le bel amour d'un mariage facile, paisible, où le trouverai-je? Où, quand? » Mais Jenny se sentait si jeune, pendant sa jeunesse ! Elle n'avait pas d'attirance pour les hommes insignifiants de sa petite ville, et ne s'occupait pas de leur plaire. L'homme qu'elle eût pu aimer, elle ne l'avait vu qu'une fois : c'était un poète, déjà mûr, et qui devait être complètement oublié, après sa mort, survenue peu de temps après. Jenny l'avait entendu faire une conférence, à Cambridge, sur Milton. Elle lui avait été présentée, et lui avait parlé avec tant d'intelligence et de fougue qu'il avait fini par poser, sur cette jeune fille aux yeux d'acier ardent, le regard si particulier de la *déeouverte*... En la quittant, il lui avait serré la main comme on ne fait qu'à un ami très cher et très secret, et il lui avait dit : « Vous avez en vous une précieuse richesse et la plus rare, Miss Fitzgerald : un esprit original ! »

Elle avait alors vingt-quatre ans. Elle avait vécu longtemps de cette parole. Le visage brun et blanc du vieux poète avait longtemps accompagné son rêve. Elle avait su, dès ce moment-là, qu'elle ne voulait plaire qu'à un homme muni, lui aussi, d'un esprit. Original ou non, mais un esprit !

Elle avait décidé sa mère à partir pour Londres, après de longues et douloureuses discussions, quand la Grande Guerre éclata. Les deux femmes restèrent donc en province. A la fin de la guerre, Mrs. Fitzgerald était morte, et Jenny libre. Mais elle avait vingt-neuf ans.

Pourtant, oh ! pourtant, jamais jeune fille anglaise longtemps moisie entre les murs d'une prison familiale, jamais provinciale en rupture de traditions, ne connut une joie plus vivante que celle de Jenny, le jour où elle s'installa (sans un sou en poche, mais agréée comme professeur de français dans un collège du West End) dans une pièce unique et confortable (métro : Saint-John Wood.) Jamais colonial, revenu des Indes ou du Soudan, malade d'une nostalgie de vingt années, ne visita Londres avec une passion plus fiévreuse. Cheveux au vent, Jenny parcourait la capitale avec le pas d'une suffragette. La Vie l'attendait !

La vie ne l'attendait sans doute pas, car Jenny ne la rencontra pas. Plus tard, elle devait méditer sur le sort étrange qui pèse sur les femmes professeurs, et condamne une grande part d'entre elles au célibat. « Ce serait intéressant pour un psychologue, ou un sociologue, pensait Jenny, de rechercher les causes de cette mise à part : est-ce parce que nous enseignons que nous éloignons les hommes, *comme si nous étions déjà mères?* ou bien choisissons-nous l'enseignement parce qu'un instinct secret nous avertit que là sera notre seule fécondité? »

Les dix années qui avaient suivi, Jenny n'aimait pas à les revivre en pensée. Cette alternative d'impatiences et de découragements, de recherches et de déceptions, les présentations manquées, le vain plaisir de refuser la demande en mariage de ce

pharmacien porté sur la boisson, et de ce *sollicitor* borgne et maladif... Et l'angoisse montante... et la jeunesse mourante... Et, à la jonction de la jeunesse et de l'angoisse, le désir enfin libéré, torturant le long des jours, et pire encore le long des nuits ! Le ridicule de tout cela ! L'horreur qu'en enfer même on ne connaît plus : l'attente ! L'oscillation entre le plus grand espoir et le plus parfait désespoir. Un balancement semblable à celui du fétu dans la vague, qui ne peut plus lutter, se laisse gorger d'eau amère, et noyer.

A quarante ans, Jenny s'était résignée. Elle avait quelquefois vu mourir des femmes jeunes, ses anciennes élèves. Elle avait vu beaucoup souffrir. Elle avait constaté que la vie n'était pour personne une vallée heureuse. Elle s'était habituée à la solitude... Du moins l'avait-elle cru.

« Mais ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai ! » pensait Jenny en enfonçant ses ongles dans ses paumes, tandis qu'elle entendait, derrière une autre porte, le Dr Jones raccompagner la jolie cliente, « je suis forte et jeune ! Jamais je n'ai autant regretté ma vie perdue. »

La femme enceinte se leva, et Jenny souhaita, dans un élan de haine, que mourût l'enfant qu'elle portait. Le Dr Jones apparut encore, et Jenny le trouva beau, malgré son crâne dégarni ; son regard avait une intelligence aiguë, son visage était large, sain. Ses mains lui semblèrent énormes. Jenny lui rendit son regard et elle crut voir sur les lèvres minces une interrogation : « Je ne vous ai jamais vue, qui êtes-vous? Vous m'intéressez avec votre visage si sage au-dessus de votre col rond, si nette, si propre, en blanc et noir comme un damier ! »

« Non ! non ! murmura tout bas Jenny, je suis folle ! »

Le Dr Jones referma la porte.

Jenny demeura seule, avec la vieille dame.

Cette fois la consultation fut courte : la femme enceinte devait très bien se porter. Dès que la vieille dame fut sortie à son tour — cette fois, Jenny n'avait pas regardé le docteur —, une autre cliente, très jeune, fut introduite : si extraordinaire avec son type d'étudiante vicieuse, et apparemment atteinte d'une grave maladie (elle avait un visage d'une grâce livide entre des cheveux longs et mal peignés) qu'elle accapara toute l'attention de Jenny. « C'est ainsi, pensa celle-ci, que je m'imagine les syphilitiques ! J'ai tout de même échappé à ce danger-là ! » Cette pensée l'amusa (elle aurait bien couru tous les risques pour être aimée !) et elle ne put s'empêcher de sourire. La jeune fille crut que le sourire était pour elle, répondit par une question :

— Y a-t-il longtemps, madame, que vous attendez?

Elle avait un léger accent slave.

« Une étrangère ! » se dit Jenny. (Elle était vaguement contente, pour l'Angleterre.) Mais elle n'avait pas envie de parler. Elle répondit : très longtemps, refusa son regard à l'inconnue, qui se plongea dans la lecture des revues. Jenny put continuer à l'examiner, frappée par l'incroyable pureté des lignes de cet ovale, blanc comme un œuf, que seule avait démentie, tout à l'heure,

l'ardeur mauvaise des yeux maintenant baissés. « Si elle était mon élève, j'aurais pu la confesser ! »

Mais non ! elle avait toujours évité de conseiller ses élèves, de leur marquer le moindre intérêt extra-professionnel. Elle détestait leur jeunesse lourde de richesses, leurs yeux faits pour un autre regard ! Elle avait acquis la réputation d'une femme distante, un peu mystérieuse (elle savait d'ailleurs que malgré cela, ou à cause de cela, beaucoup l'aimaient sans le dire...) Pour cette fille, peut-être, aurait-elle aimé passer outre, l'interroger sur les amours sordides qu'elle imaginait : un tzigane du Soho, un étudiant fou venu de Saint-Germain-des-Prés.

Quand le Dr Jones ouvrit la porte, Jenny qui ne pensait plus à elle-même sentit un coup sur sa poitrine.

★

Le cabinet de consultation ressemblait à tous les cabinets de consultation du monde, avec ses fauteuils de cuir marron et les photos de famille sur le bureau. Mais Jenny n'en avait jamais vu (à part le cabinet du dentiste,) et elle jugeait effrayant de se trouver assise face à la lumière de la fenêtre, et d'apercevoir, par une porte ouverte, les murs, glacés blanc, de la salle d'examen.

Le Dr Jones s'était assis derrière son bureau, décapuchonnait son stylo.

— Madame?... fit-il.

Jenny répondit d'une voix forte :

— Miss Fitzgerald.

Il lui inspirait confiance et elle le trouvait sympathique, mais différent de celui qu'elle avait imaginé après l'avoir aperçu, deux ou trois fois, dans l'embrasure de la porte. De près, il avait l'air plus mûr, et son regard perdait son caractère insistant, semblait très doux derrière les lunettes. Ou peut-être était-ce le verre qui embuait les yeux d'une fausse douceur? Mais non ! la voix était basse et bonne, elle aussi, qui continuait :

— Vous venez de la part de?...

— Mrs. Winnie, ma collègue.

— Ah ! oui, Mrs. Winnie. Comment va-t-elle?

— Mal, fit Jenny, mais je ne suis pas chargée de vous le dire !

Mrs. Winnie était atteinte de tuberculose rénale, et se savait perdue. Le Dr Jones releva la tête. Jenny soutint son regard brun, longuement. Il hocha la tête. Puis il changea résolument de visage, sembla se durcir, et, avec une pointe de sécheresse :

— Voulez-vous maintenant me dire ce qui vous amène, Miss Fitzgerald.

Jenny se sentait droite, dure. Elle se mit à parler, nettement et sèchement elle aussi (c'était sa manière) sans se perdre dans des détails inutiles ni rien trahir de son désarroi. Ce fut vite dit. Il avait écouté sans la quitter des yeux, les mains croisées sur son bureau.

— Voilà un exposé parfait, dit-il.

Il sourit pour la première fois, et elle, détendue, eut un éclat

de rire léger, qui sembla fleurir dans la pièce, brusquement comme une bouffée de parfum. Elle ne se sentait plus très malade. Elle aimait ce sourire, cette denture encore jeune, ce compliment involontaire qui la mettait à l'aise. Elle rit encore.

— Et vous avez quel âge, Miss Fitzgerald?

— J'aurai cinquante ans en décembre.

— Tiens ! dit le Dr Jones, nous sommes donc du même mois et de la même année. Je vous en donnais dix de moins que moi, d'ailleurs !

Il avait parlé très vite, presque à regret. Jenny répondit, aussitôt ramenée à sa plus profonde inquiétude :

— Oh ! Ce n'est pas pareil du tout, quarante-neuf ans pour un homme et quarante-neuf pour une femme.

Mais le Dr Jones se leva :

— Puis-je vous demander de vous déshabiller?

Elle ne répondit rien. La peur la reprenait à la gorge. Elle jeta un regard affolé vers la photo, sur la table : une femme déjà mûre, mais de l'espèce qu'on dit appétissante, entourée de trois enfants au type miraculeusement anglais. Oh ! si une minute dans sa vie elle pouvait être Mrs. Jones ! et non la caricature de femme qui allait...

Il attendait, sans la regarder. Il passa dans la salle d'examen. Elle enleva toutes ses affaires, et sentit l'odeur du jasmin monter comme d'un jardin, le soir... « Fleurs sur une morte, se dit-elle. Tous les parfums de l'Arabie ne suffiraient pas à... »

Elle s'allongea sur la table d'examen. Elle savait qu'elle pourrait supporter cela si elle ne pensait à rien. Elle ferma les yeux, crispa ses mains sur le rebord glacé de la table étroite. « Une dépouille, se répétait-elle, une forme... une morte... Rester froide, détachée, insensible. Finalement, c'est bien une morte que je suis? Défense de penser, Jenny Fitzgerald, défense de sentir, défense de vivre ! »

Le Dr Jones ne parlait pas, mais elle l'entendait respirer, très fort. Cela lui sembla interminable. A un moment, elle cria. A un autre moment, elle pensa bizarrement aux petites martyres qui, jusque dans le viol de la chair, refusaient le consentement de l'esprit. « Moi, se dit Jenny, c'est le contraire. » Quand ce fut fini, elle sauta légèrement de la table, et, en se retrouvant debout, elle crut, pour la première fois de sa vie, qu'elle allait s'évanouir. Mais elle rencontra le regard du Dr Jones, et ce fut comme une leçon, comme une gifle que ce regard tranquille, lointain. Pas une minute le Dr Jones n'avait dû penser à autre chose qu'à la maladie possible.

— Eh bien ! rhabillez-vous, dit-il d'une voix joviale, transformée, tout cela est très bien.

Jenny sentit les larmes monter à ses yeux. Soulagement? Crise de nerfs? Tout, se dit-elle, mais ne pas pleurer ! Elle se rhabilla, posément. « Tiens, pensa-t-elle, mon beau soutien-gorge, ma combinaison noire, c'est déjà fini. Ils ont rempli leur rôle. »

Il la rejoignit, et ils se retrouvèrent assis comme tout à l'heure de chaque côté du bureau. Elle avait remis son chapeau.

— Et vous n'avez jamais pensé, demanda-t-il presque joyeusement, à ce que ces troubles représentaient, tout simplement, à votre âge?

— A mon âge? balbutia-t-elle.

— Naturellement, tout ce que vous m'avez signalé tout à l'heure, il me semble que c'est classique...

— Vous voulez dire que... c'est fini?

Il rit franchement :

— Miss Fitzgerald, ne me faites pas croire que cela vous étonne !

— Je croyais, murmura-t-elle, que c'était beaucoup plus tard... enfin, un peu plus tard ! Vers cinquante-deux, cinquante-cinq ans..

— Vos amies ne sont pas bavardes, dit le Dr Jones.

— Je n'ai pas d'amies, dit Jenny.

— Oh ! et pourquoi cela?

Il avait l'air de vouloir engager une courte conversation. Jenny était si bouleversée par la révélation qu'elle venait de subir, qu'elle osa dire :

— Je n'ai pas d'amies parce que j'ai horreur des vieilles filles, et davantage encore des femmes mariées !

Elle sentit elle-même qu'elle était drôle, quand elle ajouta :

— A la rigueur, je supporte les veuves. Mrs. Winnie, par exemple !

— Miss Fitzgerald, dit le Dr Jones, vous avez un esprit original !

Elle ne dit rien. Elle reconnaissait le mot. Près de trente ans auparavant, au seuil de sa vie, elle l'avait entendu. Il revenait fermer le cycle. Elle avalait tant de larmes qu'elle avait peur de ne plus pouvoir, bientôt, les endiguer. La fin ! voilà, sa dernière chance était morte, le dernier ovule fécondable était parti avec la dernière goutte de sang. La fin ! la mort...

— Miss Fitzgerald, reprit la bonne voix, qu'avez-vous?

Cette fois Jenny se mit à pleurer.

Il lui sembla, ensuite, qu'elle avait pleuré longtemps, longtemps... Elle se demanda comment le docteur avait pu supporter cette crise sans l'interrompre. Mais elle n'aurait pas pu s'arrêter. Elle, si forte, s'avouait vaincue. Un énorme arriéré de souffrance, un arriéré énorme d'amour flottant qui aurait voulu se poser sur les pierres plutôt que d'errer comme une âme maudite, un formidable arriéré de temps perdu, de beauté perdue, de jeunesse perdue, se vengeait par ces larmes, éclatait en larmes !

Quand sa crise s'apaisait une seconde, pour repartir de plus belle, dans l'intervalle où elle tâchait de se ressaisir, de jeter un regard lucide sur ce qui l'entourait, et sur le Dr Jones, Jenny ne se heurtait qu'à des images qui irritaient sa blessure, et elle retournait aux larmes avec soulagement. C'était la photo de l'éclatante Mrs. Jones, et des enfants bénis de Dieu. C'était la force mâle de cet homme, ses poils frisés sur ses grosses mains. C'était, misérable, la vue dans une glace de sa silhouette écrasée, menue comme celle d'une fourmi toute noire, sous le vert flambant d'un béret fait pour d'autres visages.

Lorsqu'elle eut fini de pleurer, elle eut honte. Autour d'elle, elle sentit le calme bénéfique de la pièce, et, sur elle, le regard

patient de cet homme. Mais déjà elle se retrouvait telle qu'elle avait toujours été : courageuse, fière, assumant toute son amertume (Oh ! une mer d'amertume, un océan de sel brûlant et d'eau pourrie !) et la pimentant d'humour pour la rendre supportable. Elle se retrouva les yeux secs, le corps droit, l'esprit lucide :

— Excusez-moi ; c'était nerveux. C'est fini. Combien vous dois-je?

Elle reconnut à peine sa voix, vibrante d'une résonance qui montait du plus profond d'elle-même. Le Dr Jones leva la main, du geste qui signifie : « Je n'en ai pas encore fini avec vous ! » Et il se mit, avec naturel, à lui poser des questions auxquelles elle répondait avec réticence.

— Vous n'avez pas de famille?

— Non. D'ailleurs, je préfère.

— Pourquoi ne vous êtes-vous pas mariée?

— Le destin me l'a refusé.

— Je ne crois pas beaucoup au destin. On fait sa vie, même contre le destin.

Elle haussa légèrement les épaules :

— Il fallait pourtant que le mien fût fortement tracé pour être plus fort que moi.

— Aimez-vous votre métier?

— Non.

— Qu'aimez-vous?

— Plus rien. Il y a même des moments où je hais tout et tout le monde, en bloc.

— Vous aimez forcément quelque chose : le contraire par exemple de ce que vous détestez.

— Même pas. Je me déteste moi-même.

— Miss Fitzgerald, ne seriez-vous pas en train de devenir neurasthénique?

— Certainement pas ! Je ne me crois pas assez intéressante pour m'occuper de moi !

— Mais comment vivez-vous?

— Je meurs tout doucement, dit Jenny.

Après cela, il y eut un silence. Jenny se sentait mieux. Il y avait tout de même une jouissance dans le fait d'assener de dures vérités à un homme qui paraissait aussi calme : à moins d'être un monstre, personne ne peut supporter de regarder en face un malheur absolu. « Mais peut-être aussi, pensa Jenny, tout ce que je dis le laisse-t-il indifférent. Peut-être, m'applique-t-il l'incompréhensible malédiction : *à celui qui n'a rien, il sera retiré même ce qu'il a.* C'est normal ! C'est bien ! Je ne savais pas, jusqu'à aujourd'hui, qu'il me restait une telle fortune, que le *rien* de ma vie portait encore un nom. Maintenant, je n'ai plus aucun espoir d'immortalité terrestre, rien de moi ne survivra, pas un seul de mes chromosomes...

Elle secoua la tête. « Je suis en passe de devenir une obsédée, c'est lui qui a raison. » En même temps, elle pensa à l'étudiante au visage de cire qui attendait, de l'autre côté de la porte. « Il faut que je me lève... »

Mais le Dr Jones s'était mis à parler, en frottant ses mains l'une

l'autre d'un geste qui évoquait le mouvement d'un chat s'enroulant sur lui-même :

— Je ne peux pas vous indiquer de remède, commença-t-il en souriant, mais je peux au moins faire quelque chose pour vous : vous dire ce que je pense de votre situation. Je reconnais volontiers que vous avez manqué votre vie, et que vous n'étiez pas faite pour ce genre particulier d'échec. Mais peut-être, malgré la lucidité de votre autocritique, avez-vous négligé un aspect du problème, et cet aspect c'est *vous*, Miss Fitzgerald ! *Car vous existez tout de même, heureuse ou non.* C'est ne pas vous estimer assez que vous croire à jamais stérile, à jamais inutile, parce que vous n'avez pas eu une vie de femme. Vous avez vécu tout court, Miss Fitzgerald. J'ai lu dans un livre allemand que le fait du célibat était une justice rendue à *l'absolu* de l'être humain : en dehors de l'espèce, en dehors de la génération, en dehors de l'amour, l'être solitaire témoigne d'une plus haute valeur : celle de la vie portant sa fin en elle-même, sacrée. Ne pouvez-vous tâcher de voir les choses sous cet angle et de porter ce témoignage? N'auriez-vous pas pu inventer cela toute seule : la valeur que peut avoir l'amour d'un être sans amour, la force d'un être livré à ses seules forces, la nécessité d'une existence qui ne se survivra pas?

Jenny ne bougeait pas. Une douceur jamais éprouvée caressait ses vieilles plaies à l'intérieur d'elle-même. Il y avait si longtemps, (depuis le passage du poète dans sa vie? depuis la mort de sa mère?) qu'elle n'avait pas eu de contact réel avec un être humain, — simplement cela : un être humain. La plupart des animaux à deux jambes, aux yeux de Jenny, n'avaient d'homme que le nom : ils se contentaient de trotter, de galoper en rond à la surface de la terre, le temps d'une génération, puis retournaient au néant de leur point de départ. Mais comme il était rare l'homme qui, vraiment fait à l'image de Dieu, captait quelque chose du fluide éternel, et prenait sur lui une part de l'énorme responsabilité de Dieu ! Et Jenny, tout doucement, se mit à parler aussi, à lui répondre. Pour une fois nue devant un être humain, et toute honte bue, elle racontait ce qu'avait été sa vie, et ce qu'elle pensait de cette vie.

La solitude imposée, non choisie, la solitude imposée du corps et du cœur, il en parlait à son aise ; il ne la connaissait pas, n'est-ce pas? Elle, elle savait. C'était contre-nature, comme la bosse des bossus, l'œil unique du Cyclope. A ces exceptions atroces, il n'y avait pas de consolation. Que la mort : parce qu'elle agissait en égalisatrice. Elle savait, elle, Jenny, ce que c'était qu'avoir trente ans, puis trente-cinq ans, puis quarante ans ! et de se consumer solitaire, comme une bougie qui brûle, et qui, dans un dernier sursaut de cire fondante et dont rien ne peut enrayer le glissement au néant, tord sa flamme en contorsions grotesques. Elle savait ce que c'est, qu'être le vide. Rien de plus : le vide. Comme un appel d'air... Comme une bouche ouverte... Tout le monde avait droit à cette part d'absolu qu'était le simple fait d'être *deux*. Tout le monde, puisque Dieu avait créé une femme par homme, un homme par femme, ni plus, ni moins. Et dès que l'on était deux, oh !

miracle on devenait trois ! Car le fruit de l'amour c'est la création, et Dieu le Père lui-même aime son fils et engendre perpétuellement l'Esprit-d'Amour. Mais être seul ! Porter le poids d'une malédiction qui se multiplie à chaque acte, à chaque instant ! Ne jamais partager *rien*, ni le pain, ni son lit, ni son corps, ni le plaisir des rares instants, ni la souffrance de tout. L'enfer d'une perpétuelle mise à part ! L'enfer du refus ! Et comment, dès lors, répondre à ce refus autrement que par la haine? Haine est l'aigreur, haine est la jalousie, haine est l'égoïsme des vieilles filles. Pour Jenny rien n'avait de goût, de couleur ni de sens. Elle vivait d'automatismes et elle attendait de mourir. Mais dans sa tombe elle serait encore toute seule, et sur sa tombe il y aurait le nom solitaire : Jenny Fitzgerald ! De l'humiliation de l'enfance à l'humiliation de la vieillesse, elle serait passée sans transition, sans compensation. Son malheur était la négation absolue ; il n'avait même pas la densité, le côté positif et quelquefois admirable d'un beau malheur. Son malheur s'appelait *rien*.

Quand elle se tut, elle sut qu'elle avait tout dit. Car elle se sentait à la fois vide, et soulagée. Elle pensa, du fond d'un rêve, aux clientes qui devaient attendre leur tour et s'impatienter. Mais cela la laissa indifférente. Le Dr Jones parlait à nouveau, et Jenny comme enchantée écoutait cette voix, qui tentait de percer l'énorme mur construit par trente ans de solitude :

— Vue sous cet angle, chère Miss Fitzgerald, votre situation est une absurdité intolérable, je le reconnais. Et mon argument de tout à l'heure, à savoir que l'amour d'un être sans amour témoigne encore de l'amour, mon argument paraît dérisoire ! Et pourtant, si vous voulez bien le faire dévier un tout petit peu de sa ligne, vous verrez qu'il contient une part de vérité. Admettons que vous ne puissiez plus rien aimer, dans cette solitude où vous êtes, que toute forme d'amour vous soit refusée, même celle où les femmes célibataires se coulent d'ordinaire : la dévotion, une manie, ou le culte de soi ! Admettons que ce cœur soit complètement desséché (je ne le crois pas, d'ailleurs, mais j'accepte pour un instant d'entrer dans votre système), et cette âme étouffante de haine stérile. Eh bien ! puisque votre intelligence au moins demeure intacte, lucide jusque dans ses recherches les plus destructrices, votre intelligence peut accepter, comme les autres, cette nécessité monstrueuse : qu'il faut, aux plus profondes vérités, *une preuve par l'absurde*... qu'il faut donc, à la vérité de l'amour, la contre-épreuve d'une haine pure. Soyez une preuve par l'absurde, soyez-le héroïquement ! Que signifierait le jour sans la nuit? Soyez une nuit consciente de son ombre, et qui meurt de ne pas être le jour, — ou, plus exactement, qui accepte de mourir à la naissance du jour, par amour, tout de même, de la lumière qu'elle ne verra jamais ! Ressemblez à cet aveugle que j'ai connu, qui se faisant bâtir une maison, ordonna que les murs en fussent percés de mille baies, afin que la lumière invisible entourât de partout ses ténèbres !

Jenny dit, sans sourire :

— Vous êtes un poète.

Mais elle se sentait touchée.

— Peut-être un poète, dit le Dr Jones d'un ton qui s'excusait presque, je ne m'en défends pas! J'ai voulu essayer de faire quelque chose pour vous. Ai-je parlé dans le désert?

— Non, dit vivement Jenny, oh! non, ne croyez pas cela! Je vais penser à toutes ces choses... C'est la première fois qu'on m'a parlé de cette manière. Aviez-vous déjà réfléchi sur ce sujet, pour le traiter ainsi, sans préparation?

Ses yeux brillaient, elle se sentait moins laide, et, à l'intérieur d'elle-même, toute chaude et douce.

— Oui, j'y avais déjà réfléchi, dit le Dr Jones. Est-ce qu'un médecin ne doit pas s'intéresser avant tout à la vie et à la mort? Or le premier problème qu'il rencontre en pensant à la vie, c'est celui de l'absurde, — à la mort, c'est celui du néant ! Les premières fois où je rencontrai des souffrances atroces, des morts précoces, (et des célibats stériles, glissa-t-il avec un sourire) je fus pénétré par la pensée de l'absurdité totale de la vie. Et puis peu à peu, j'ai compris qu'en regard d'une plus grande Nécessité, rien n'était absurde. Vous pouvez appeler cette nécessité Espèce, Nature, ou Dieu. Quel que soit le nom qu'elle porte dans l'inconnu, l'homme doit se soumettre à ses lois. Nécessité si inflexible, qu'elle implique une infinité de vies perdues pour une seule vie apparemment gagnée ! Nécessité si prodigue, qu'elle immole des milliers d'ovules pour une seule naissance, qu'elle fait tournoyer des milliards d'étoiles autour d'une seule terre consciente, et qu'elle laisse fleurir invisibles les profondeurs et les forêts inconquises! Et elle ne daigne pas accorder de réponse à la question posée par le cas de Miss Jenny Fitzgerald.

Jenny rit, cette fois : son nom avait eu un son aigrelet, comique, après l'évocation des mystères de la création ! Elle répéta, en riant encore :

— Mais c'est que vous êtes vraiment un poète!

Le Dr Jones ne répondit pas. Il ne bougeait pas, et ne se frottait plus les mains. Son regard avait pris une expression plus vague, et tout d'un coup, Jenny sentit, sans transition, que le bon silence intime de la pièce changeait de caractère, comme la lumière qui, le soir, vire à l'ombre sans qu'aucun avertissement ait été signifié... *Quelque chose* changeait autour de Jenny, et elle sut que c'était fini, qu'elle avait reçu sa part, et qu'il ne lui restait qu'à partir. Elle avait dû passer plus d'une heure avec lui...

— Je vous remercie infiniment, dit-elle. Combien vous dois-je?

Il murmura le prix auquel elle s'attendait. Elle lui tendit l'argent, par-dessus la table, et se leva aussitôt, avec hâte, redoutant qu'il ne la devançât... Il se leva aussi, mais lentement, et elle lui fut reconnaissante de cette ultime politesse. Il s'approcha d'elle, si près qu'elle crut qu'il allait lui poser sur l'épaule sa main énorme :

— Miss Fitzgerald, personne ne peut rien pour personne. Mais trouverez-vous, en *vous*, la force de supporter votre sort?

Elle répondit avec élan, de toute sa franchise :

— Je ne peux pas en être sûre, mais je le crois, oui, je le crois.

Elle répéta avec force :

— *I think so...*

— Dites à Mrs. Winnie de venir me voir, un jour...

— Bien.

Elle s'aperçut qu'ils étaient déjà à la porte. Elle reçut en plein cœur son beau regard, pailleté comme par des éclats de verre, derrière les petites lunettes, et elle comprit qu'elle ne s'était pas trompée, qu'il était bon et lui souhaitait tout le bonheur qu'elle n'aurait pas. Mais il ne pouvait plus rien pour elle... Peut-être pensait-il déjà à la jeune étrangère aux yeux pervers qui allait lui succéder sur la table d'examen.

Jenny secoua la main du Dr Jones, puis se retrouva seule sur le palier.

Elle demeura là quelques secondes, immobile, et connut un de ces moments de désespoir absolu où nous touchons, vraiment, hors du temps et de la chair, un point fixe de douleur, la flamme d'une angoisse éternelle. Puis la perfection terrible de ce désespoir se défit, se laissa pénétrer, de partout, par un souffle venu d'ailleurs, et tout frais, que Jenny aspira à pleins poumons. « Allons, ma fille, se dit-elle, tu aurais donné cher, tout à l'heure, en montant cet escalier, pour savoir ce que tu avais dans le ventre ! Tu n'as rien. Réjouis-toi et descends. »

Dehors, la pluie avait cessé, et Londres mouillée se séchait dans une grande joie. Jenny regardait tout avec des yeux nouveaux. Elle marchait vite. Elle se répétait des mots sans suite : « La nature est prodigue... Une preuve par l'absurde ! Il me reste l'air à respirer... *Je suis la preuve de la prodigalité de Dieu.* Je suis Alpha Centaure, l'étoile géante, je suis la fleur en dentelle de mousse des grandes profondeurs... »

En rentrant chez elle, elle fut contente qu'il y fît chaud : elle avait oublié d'éteindre le radiateur à gaz. Avant de téléphoner à Mrs. Winnie, elle se fit une tasse de thé. Et, pensant à l'aveugle qui avait demandé à être toujours entouré de lumière, Jenny se força à choisir sa plus jolie tasse, à mettre un napperon brodé sur le plateau. Puis elle beurra ses tartines.

GENEVIÈVE GENNARI.

ACTUALITÉS

par

François LEGER — Claude ROSTAND

Pierre QUÉMENEUR

★

L'Agenda de *La Table Ronde*

★

Journal d'un écrivain par Émmanuel BERL

Les « Œuvres capitales » de Charles Maurras

Deux mille pages, quatre forts volumes. Un choix, une ordonnance de ses pensées qu'un grand esprit a lui-même voulus, qu'il a parfois imposés à ses proches, à son éditeur, qui ont été l'une des grandes affaires de la dernière année de sa vie, un choix, une ordonnance sur lesquels il a misé pour assurer, par-delà sa mort prochaine, son avenir intellectuel et l'emprise de sa pensée sur les futures générations françaises. Il était impossible, nous semble-t-il, à quelqu'un qui a beaucoup fréquenté Charles Maurras, de se défendre d'une certaine inquiétude en abordant, muni de telles informations, un tel « corpus » magistral et testamentaire. Il s'agit ici, disait Maurras, de mon avenir total. Impossible pour nous de découper ces pages, sans nous demander à chaque instant si elles peuvent encore « porter », si le but visé sera atteint, si les quatre volumes qui s'en vont aujourd'hui à la conquête de l'avenir de ce mort perdront ou bien gagneront la partie qu'il engage.

Ces quatre volumes, tiennent à la fois des « œuvres complètes » et des « morceaux choisis ». Parfois, nous avons droit à la reproduction intégrale d'un livre célèbre (c'est le cas des *Amants de Venise*). Parfois, des études qui, bien qu'autonomes, se suivaient dans les éditions antérieures se trouvent cette fois disjointes (c'est le cas de l'*Auguste Comte* qui est maintenant isolé de l'*Avenir de l'intelligence*). Parfois cette disjonction est plus brutale encore, et des pages écrites d'un même mouvement sont, pour des raisons de classement et de bon ordre, réparties en des places différentes (c'est le cas au moins pour deux « morceaux » de la préface de la *Musique intérieure*). Enfin, assez souvent, d'un livre de plusieurs centaines de pages, Maurras peut très bien n'en garder que vingt qu'il a jugées les meilleures, mais qui nous laissent un peu sur notre soif. Au moment où nous prenions goût à ce texte, voici trois points et il s'arrête. Peut-être la gêne que nous cause cette présentation n'est-elle pas à craindre chez un nouveau venu qui aborderait les « Œuvres capitales » sans être embarrassé d'aucun souvenir ou d'aucune habitude. Nous le souhaitons, mais nous n'en sommes pas sûrs, car peut-être pensera-t-il, comme nous, que chaque texte n'est pas non plus assez distingué de ses voisins immédiats à l'intérieur de chaque volume. Des méditations, que séparent en fait cinquante années combles d'actions et

de pensées, se suivent maintenant sans crier gare. Tout cela revient à dire qu'à tort ou à raison nous aimons lire des livres que leur date, leur intégralité, leur succession, leur environnement nous aident à comprendre. Rien, reconnaissons-le, n'est plus éloigné d'une certaine tendance de la pensée de Maurras qui est de s'installer dans l'intemporel, dans une Vérité que cinquante années de plus ou de moins ne sauraient ni altérer, ni éclairer, ni accroître... Faisons-nous donc une légère violence et reconnaissons seulement comme déjà caractéristique d'une intention profonde ce regroupement logique, cette mise en forme finale qui ne manque d'ailleurs ni d'allure ni de grandeur.

Le premier volume est de méditations sur la Grèce, la Provence, l'Italie. Il contient le texte définitif du *Chemin de Paradis,* de grands pans de murs d'*Anthinéa, les Vergers sur la mer*... Le second volume, infiniment plus intéressant est celui des Essais politiques : *Trois idées politiques,* l'*Avenir de l'intelligence* et cette *Politique naturelle* qui est l'un des sommets de toute l'œuvre. Le troisième volume est fait d'essais littéraires et contient notamment les *Amants de Venise* qui restent un livre extrêmement brillant, spirituel et rapide. Le quatrième volume enfin, intitulé le *Berceau et les Muses,* est celui des souvenirs et des poèmes choisis.

Cette énumération sommaire fait immédiatement apparaître une assez curieuse lacune. Il n'y a presque rien ici de désagréable pour aucun contemporain. Tout ce qui est violent est exclu. Certes, dans le passé, Rousseau, Chateaubriand, Michelet ne sont évidemment pas très bien traités, mais les attaques virulentes dont ils sont l'objet sont exprimées avec une telle hauteur de style qu'elles équivalent presque à un hommage. Malebranche aussi a vigoureusement secoué Montaigne. Ni l'un ni l'autre ne s'en portent plus mal. Pour les contemporains, en tout cas, tout se passe comme si Maurras vieillissant, ou bien était revenu de quelques-unes de ses sévérités, ou bien craignait que les « personnalités » qu'il avait si longtemps multipliées devinssent d'ici quelques années autant d'énigmes exigeant des notes détaillées pour être comprises. Le résultat est que l'image qu'il transmet de lui-même n'est pas entièrement fidèle. Il n'était pas seulement un Grec disert et subtil, un amateur enthousiaste de poésie classique. Il était autre chose qu'un critique littéraire aigu ou un charmant raconteur de souvenirs. Il était même autre chose qu'un théoricien politique et social à la fois enthousiaste et réfléchi (toutes faces de son talent que les « Œuvres capitales » reflètent à loisir). Il était un être de feu et de nerfs, un Prophète, un possédé de sa vérité, proche parent de ces Prophètes d'Israël qu'il n'aimait guère et qui, comme lui, ont tout sacrifié pour tenter d'imposer autour d'eux une certaine vision de l'avenir et du devoir. Comme toujours ou presque, en pareil cas, cette tentative s'est accompagnée de beaucoup de colères parce que les contemporains du prophète n'ont pas facilement accepté ce qu'il leur expliquait. Alors, il l'a répété, et, au fur et à mesure que des épreuves nouvelles venaient justifier ses avertissements et frap-

paient son peuple, il a haussé la voix pour tenter de l'arracher à sa dissipation, à ses illusions, à ses puérils calculs. On connaît la fin, et comment, lorsque tout parut s'effondrer, il redoubla ses cris. Dès lors un prétexte s'offrit à tous ceux qui ne l'aimaient point. Ils déclarèrent qu'il avait manqué de piété envers la patrie, et ils le jetèrent dans une prison d'où il ne sortit que pour mourir...

Il faut certainement admirer que cette tragédie d'une vie ne se reflète point dans le message qu'elle entend laisser après elle. Cela indique peu de rancune, une haute sérénité, sur laquelle tous les témoins de ses dernières années sont unanimes, et dont nous avons gardé nous-mêmes le noble souvenir. Il nous paraît cependant que ce message est singulièrement mutilé, si l'on n'entend qu'à peine gronder à travers lui ce qui était vraiment sa note dominante, cette ample colère maurrassienne sur le fond sonore de laquelle les élites françaises ont vécu tous les jours pendant cinquante ans. Qu'ils aimassent ou non ce grondement, et les éclats plus forts qui de temps à autre le ponctuaient, tous l'entendaient et même l'écoutaient pour en discerner les nuances et l'intensité. Ici il est presque absent, et l'équilibre de toute l'œuvre s'en trouve faussé, aussi bien dans ses proportions que dans l'importance respective de ses thèmes. Lorsqu'on constate que le *Chemin de Paradis* lui est là, avec ses grâces surannées autour d'une pensée qui ne s'est pas encore trouvée, on demeure troublé de l'idée que se feront de tout cela les jeunes gens de 2100, si par hasard ils savent et aiment lire...

Voilà bien des réserves ; il est temps de laisser s'épancher le flot de la simple gratitude.

Et d'abord, quel style étonnant par sa souplesse ! Dans les débuts, cette souplesse est voisine de la préciosité, et il en restera toujours quelque chose dans les moments mineurs, mais quand la pensée virile atteint le fond du problème posé, et que Maurras s'y installe avec la décision d'y demeurer le temps qu'il faut, cette souplesse se prête aux explorations les plus fructueuses, les plus ardues et les plus circonspectes. Cet homme est alors pleinement maître de son expression. Il dit tout ce qu'il veut dire et s'arrête aux limites précises qu'il ne veut pas dépasser. Un style souple ne peut pas ne pas être très varié. Lorsqu'il raconte les amours de George Sand et de Musset et veut en faire ressortir le comique ou l'absurde, il recourt à de petites phrases courtes et sèches presque voltairiennes par leur apparent détachement. Lorsqu'il évoque ses souvenirs d'enfant provençal, sa bonne humeur se corse d'une pointe de faconde et d' « accent ». Et puis, qu'un grand sujet lui tienne à cœur, il retrouve le nombre, le mouvement, le désordre même de l'éloquence antique, le halètement démosthénien, et les péroraisons qui achèvent et « bouclent » leur sujet.

Une aussi considérable collection d'études et de travaux, presque tous écrits au jour le jour, et même portant sur les thèmes les plus variés, ne peut pas ne pas laisser assez rapidement apparaître par répétition, quelques-uns des traits essentiels du caractère de leur auteur. C'était un homme qui aimait le vin, les

femmes et le soleil, qui aimait ses amis. Frappé d'une terrileb infirmité à l'âge même où le rapide essor de son intelligence eût exigé qu'il entendît des maîtres, suivît des cours, communiquât aisément avec ses semblables, il dut se former en grande partie seul. Il a raconté dans un texte fort émouvant, *Tragi-comédie de ma surdité*, l'extrême gratitude qu'il a vouée à ceux qui l'ont alors aidé, qui ne l'ont pas abandonné, qui, franchissant la barrière du silence, l'ont soutenu et lui ont permis de reprendre sa marche, un Mgr Penon, un Frédéric Amouretti, d'autres encore. La fidélité qu'il a témoignée à ses éducateurs, à ses amis, le besoin qu'il a ressenti de leur présence et de leur soutien, ne se sont jamais démentis. L'amitié est une des préoccupations constantes de sa vie. C'est l'un des sentiments fondamentaux sur lesquels il élève sa Politique, et cet homme implacable, qui a suscité tant d'animosité, s'écrie tout innocemment que les « nations sont des amitiés » !

Un autre trait qui nous frappe encore, c'est que l'intérêt extrême des jugements qu'il a émis, à partir d'une certaine date, sur des écrivains, procède de ce qu'il les juge souvent avec une intention qui dépasse la seule littérature. Le fait qu'un homme aussi intelligent soit profondément engagé dans l'action ou la pensée et réagisse en fonction d'une visée déterminée, confère aux appréciations qu'il porte un poids qui manque du tout au tout à la critique des seuls critiques. Le grand Arnauld jugeant Phèdre, Pascal (ou pour y revenir, Malebranche) s'expliquant sur Montaigne, Maurras parlant de Chateaubriand ou de Michelet, de Mistral, de Taine ou de Renan, ont l'avantage de se porter entièrement, avec toute une conception du monde, dans le jugement qu'ils émettent. Il se produit alors une sorte de choc ou de rencontre éclairante que l'on peut rarement attendre de la critique des critiques.

Tel quel, nous pensons que ceux qui l'ont aimé peuvent être rassurés et que les fils de ses adversaires sauront se faire une raison. Ce qu'il adviendra sur le plan de l'action de cet incroyable effort est maintenant entre les mains de Dieu. Tout ce qui demeure sur le plan des idées, haute littérature, souvenirs, méditation historique, construction civique, est assuré de bien vieillir. Le temps patinera ces textes. Il n'en éteindra pas la flamme. Il refera certainement son classement à lui, qui ne sera pas toujours celui des « Œuvres capitales » (songeons à l'importance posthume des courtes « Rêveries » dans le catalogue des écrits de Jean-Jacques !). Les « Œuvres capitales » resteront un témoignage du jugement que Maurras portait sur lui-même. Elles permettront sous un format relativement aisé, dans une typographie magnifique, de prendre un premier relevé topographique d'une œuvre vaste comme une forêt et dans laquelle on peut craindre de se perdre si l'on y entre sans étude et sans guide. Elles donneront le goût d'y revenir, d'y pénétrer, de s'y promener sans fin, d'en admirer les paysages innombrables, ou, comme on l'a dit mieux encore, d'y errer « dans une sorte d'étonnement immense ».

FRANÇOIS LEGER.

Musique vivante et « Ars nova »
au petit Marigny

Avec l'appui de Madeleine Renaud et de Jean-Louis Barrault ainsi que de Mme Léon Tézenas qui en est la présidente, l'association *Domaine musical*, dirigée par Pierre Boulez, a, cette année comme l'an dernier, repris son activité au théâtre du Petit-Marigny. Un peu lent à mettre en branle, un public cependant très nombreux s'est finalement décidé à assister à ces concerts, au point que lors de chaque séance il a fallu refuser du monde.

On ne pourra pas dire que ce soit grâce à l'effort de la critique musicale laquelle, dans sa grande majorité, fait, autour des entreprises de Pierre Boulez, la conspiration du silence, de l'indifférence, ou de l'insulte. C'est là un phénomène que je n'arrive pas à comprendre. Passe encore que le public, routinier et paresseux par nature, sur le terrain musical plus que sur tout autre, ne se sente pas tenu d'aller entendre autre chose que ses chères Ves Symphonies de Beethoven et autres Campanella. Mais il semblerait que le premier devoir des critiques soit d'aller voir ce qui se fait de nouveau, fût-ce pour le condamner sévèrement, le stylo bourré d'arguments. Car en organisant ces concerts, en construisant lui-même ses programmes et en choisissant les œuvres, Pierre Boulez ne prétend nullement nous mettre face à face avec une vérité révélée et nous obliger à adopter ses idées de compositeur, d'esthéticien, ou de grammairien, pas plus qu'il ne prétend que toute nouveauté choisie par lui est un chef-d'œuvre. En un siècle où la musique a subi une évolution qui l'a bouleversée de fond en comble par les moyens extérieurs d'expression — mais nullement en son essence même, ainsi que certains voudraient le faire croire —, et au moment où cette évolution doit se poursuivre encore, Pierre Boulez veut donner au public musical et aux musiciens la possibilité de connaître les tenants et aboutissants d'une tendance, d'une des tendances qui se sont épanouies dans le monde entier depuis quelques années. Cette tendance ne prétend pas ouvrir la seule issue à l'évolution de la musique; mais ayant à son point de départ une technique relativement nouvelle et assez peu connue, elle est, de toute évidence, l'une de celles qui, actuellement, offrent le plus de solutions diverses par la richesse considérable de

combinaisons pouvant se multiplier à l'infini sur le plan purement rédactionnel comme sur celui de l'accroissement du matériel sonore.

L'entreprise des jeunes musiciens de tous pays qui, comme Boulez, se sont lancés dans cette voie, dépasse de beaucoup les suggestions de l'école de l'atonalisme dodécaphonique et sériel préconisé il y a trente ans par les musiciens viennois, suggestions à partir desquelles se développe l'expérience en cours. Elle les dépasse de beaucoup, à la fois dans le futur et dans le passé, elle en élargit considérablement le sens, et contribue à fixer ce sens même dans l'histoire générale de la musique. Cette expérience n'est pas celle de petits jeunes gens turbulents qui cassent les carreaux et poussent des clameurs afin de se faire remarquer — et s'ils se font parfois remarquer par des propos un peu vifs dépassant évidemment leur pensée, c'est en raison d'une foi, d'un enthousiasme, d'une ardeur, voire d'une intransigeance qui sont de toutes les écoles et de tous les temps de même que de tous les pays. Bien au contraire, cette expérience, loin de rompre avec le passé, loin de se mettre hors la loi communément admise, vient s'insérer sans peine dans la grande évolution plusieurs fois séculaire de la musique.

C'est précisément ce que soulignent en partie les programmes des concerts organisés par Boulez. Ils montrent que si la tendance qu'ils veulent illustrer tourne résolument le dos à certaines conceptions sur lesquelles on s'était exclusivement appuyé aux époques récentes, elle va par contre se tourner vers d'autres conceptions qui étaient, en raison de cette exclusive, négligées ou oubliées, mais qui n'en existaient pas moins dans l'héritage musical. C'est là ce qui justifie ces programmes du Petit-Marigny dans lesquels Pierre Boulez veut se placer sur trois plans essentiels : un *plan de référence* en donnant des œuvres plus ou moins anciennes, souvent peu connues et peu jouées, s'étageant de Machault à Debussy, et dans lesquelles on retrouve le germe, voire l'indication précise des tendances actuelles; un *plan de connaissance*, c'est-à-dire, pratiquement, faire connaître des œuvres que l'on peut d'ores et déjà considérer comme des classiques de la musique contemporaine (Stravinsky, Schönberg, Bartok, Berg, Webern, Varèse, ou Messiaen), œuvres très rarement jouées, souvent chefs-d'œuvre indiscutables avec lesquels le public, comme les musiciens et les critiques pourront se familiariser avec le plus grand profit; enfin, un *plan de recherche* — et Boulez précise : « Nous ne voulons pas dire de *découverte* » — sur lequel seront présentées des œuvres nouvelles de jeunes compositeurs animés de tous ces soucis et dont la formation technique ait toutes les garanties de sérieux permettant à l'auditeur, même dérouté, de savoir qu'il n'est pas victime d'aimables farceurs. Que ces recherches soient toujours couronnées de succès, cela est une autre affaire. Mais cela n'est pas non plus une raison pour les traiter avec légèreté ou mépris.

Le premier programme de ces concerts était consacré à Anton Webern et comportait un choix d'œuvres significatives des différentes étapes jalonnant l'extraordinaire évolution du musicien qui, partant des dernières séquelles valables de l'expressionisme post-romantique, a été, avant 1940, jusqu'aux plus extrêmes conséquences de la méthode sérielle, juste hommage à celui dont se réclament un

grand nombre des jeunes d'aujourd'hui. Des *Pièces pour cordes*, opus 5, aux *Variations*, opus 30, en passant par les deux *Lieder*, opus 19 (qu[i] furent bissés d'enthousiasme), on est frappé par l'aspect arachnéen et aérien de cette musique si miraculeusement subtile sur le plan de la structure comme sur celui de la matérialité sonore considérée surtout dans le temps et dans le timbre. Contrairement à ce que l'on entend dire couramment, la plupart des auditeurs ont pu s'apercevoir que cette subtilité n'a rien de gratuitement byzantin. Il y a même là une magie sonore à laquelle l'auditeur le plus ignorant peut s'abandonner tout aussi tranquillement que celui qui, ignorant tout de la fugue ou de la forme-sonate, acclame Bach et Beethoven.

C'est précisément cela que veut prouver Boulez, en disculpant la musique contemporaine du soi-disant ésotérisme dont on lui fait reproche. C'est ce qu'il a expliqué au seuil du second concert dans un exposé où d'ailleurs, n'étant pas un orateur virtuose, il n'a pas toujours été aussi clair qu'on l'aurait souhaité pour le bien de sa cause. Cet exposé était suivi de la grande *Sérénade*, opus 24, de Schönberg, œuvre étonnante dont les sept morceaux ont illustré ce propos plus que n'importe quel discours, si l'on en juge d'après l'attention et la réaction chaleureuse du public. On s'émerveillait de voir ici comment, à un « penser » ancien, Schönberg a pu appliquer avec autant d'art, de naturel, et de spontanéité, un « parler » aussi nouveau et aussi rigoureusement organisé. Impression musicale d'une très grande rareté.

Le troisième concert était consacré à la première audition en France du *Livre d'orgue*, d'Olivier Messiaen, les clients habituels du Petit-Marigny — augmentés cette fois de nombreux autres — s'étant transportés pour la circonstance à l'église de la Trinité. Là encore, hommage très justifié de la jeune école à celui qui a su, comme musicien et comme pédagogue, lui montrer les voix nouvelles qui pouvaient être prises. Comme les *Livres d'orgue* des auteurs des XVIIe et XVIIIe siècles, celui de Messiaen groupe un certain nombre de pièces indépendantes les unes des autres, n'ayant pas un caractère liturgique commun; n'ayant d'ailleurs pas toujours un caractère vraiment liturgique, et obéissant à différents soucis d'écriture et de recherches sonores.

Cela dit, on s'empressera d'ajouter qu'il ne s'agit pas ici d'une œuvre purement théorique ou didactique. C'est le poète théologique qui s'exprime avant tout dans ces pages. Cette musique n'existe qu'en fonction de ce que celui-ci a à nous dire, et non de la façon dont il nous le dit. Ce *Livre d'orgue* est chargé d'une émotion intense, puissante, et rare. Des pièces comme *les Mains dans l'abîme* ou *les Yeux dans les roues* sont, à cet égard, susceptibles de convaincre les plus hésitants. C'est d'ailleurs, l'occasion de remarquer à quel point la sensibilité de Messiaen s'est épurée, dépouillée, et cela de splendide façon, tout en continuant à s'exprimer au moyen de sonorités du plus extrême raffinement. Et sans rompre avec les traditions de l'orgue, le compositeur renouvelle l'esthétique de son instrument et enrichit de façon prodigieuse le vocabulaire sonore de notre époque. Sur le plan purement technique, le langage de Messiaen s'est, lui aussi, à la fois dépouillé et enrichi. Il s'est dépouillé d'une tendance

à l'ornementation baroque et excessive, et s'est enrichi dans l'essentiel de son discours, réalisant une étonnante et libre synthèse des acquisitions sérielles d'une part et de ses propres conquêtes d'autre part (conquêtes partant, on le sait, sur la modalité, les rythmes hindous, les chants d'oiseaux, etc...). On pouvait croire, précédemment, que Messiaen s'était enfermé dans son système. Ce *Livre d'orgue* nous démontre avec éclat que, tout en restant fidèle aux principes de ce système, le compositeur peut aisément le dominer, en toute liberté, et qu'il s'est forgé là un bien bel instrument. Ce *Livre d'orgue* est, je crois, une grande chose de notre époque.

Outre *la Messe de Notre-Dame* de Guillaume de Machaut remarquablement mise au point par l'Ensemble Vocal Roger Blanchard, et le *Kammerkonzert* pour piano, violon, et treize instruments à vent d'Alban Berg, œuvres correspondant respectivement aux plans de *référence* et de *connaissance* recherchés par Boulez, le quatrième concert comportait la première audition d'une œuvre nouvelle, *Canti per 13*, du jeune musicien vénitien Luigi Nono. Jusqu'à ce jour, celui-ci a fait preuve de dons éclatants, d'une nature musicale exceptionnelle.

Mais il faisait également preuve — et il l'avouait — d'une certaine indécision, s'attardant aux jouissances raffinées d'un curieux immobilisme sonore. Sa nouvelle œuvre montre qu'il a fait un pas en avant. C'est le type même de la partition qui ne pose nullement au chef-d'œuvre, mais qui est intéressante par la façon dont on voit le musicien se chercher lui-même. Nono abandonne cette sorte d'empirisme qu'il affectait précédemment et s'impose une discipline de composition et de construction. Les *Canti per 13* sont articulés avec beaucoup plus de vigueur que ses ouvrages précédents, mais l'auteur reste comme intimidé et un peu gauche dans la nouvelle attitude qu'il a prise. Sa technique semble lui paraître d'un maniement encore un peu lourd pour qu'il puisse s'y réaliser totalement. Mais la tentative est d'autant plus valable qu'elle est vivante èt qu'elle est celle d'un musicien authentique.

CLAUDE ROSTAND.

La vie intellectuelle en Province

III

RENNES (1)

> Dans telle petite ville silencieuse, sous la grisaille d'un jour de pluie, j'aperçois une infirme cloîtrée qui médite contre sa fenêtre. Qui est-elle? Qu'en a-t-on fait? Je jugerai, moi, la civilisation de la petite ville à la densité de cette présence. Que valons-nous, une fois immobiles?
>
> SAINT-EXUPÉRY.

PARIS, sangsue de la France. Paris, pompeur de provinces. Et tout autour un désert mort d'ennui, où quelques privilégiés doués d'une âme sont braqués vers la ville : quel temps fait-il à Paris?... On connaît cette façon de voir. Mais Jean Dasté me disait un jour qu'il avait trouvé dans certains foyers du Centre une intensité de culture dont la capitale, agitée et volage, n'a pas le soupçon. C'est en province qu'exercent encore par exemple certains libraires fervents, éveilleurs de curiosité.

Quel temps fait-il donc en province? L'énumération des festivités locales, les courbes et les statistiques ne signifient pas grand-chose : il faut avoir vécu dans ces contrées étranges que sont, pour un Parisien, les provinces de France, avant de prétendre en mesurer les pulsations. Il faut en avoir connu les dimanches pluvieux et les soirées vides ; les cinémas du samedi soir et la partie de foot du dimanche.

La Presse bretonne.

Dès le premier contact avec la Bretagne, un témoin qui ne trompe guère : la presse locale. L'un des quotidiens se flatte d'avoir le plus fort tirage de France. Le moins qu'on puisse dire est qu'il ne semble pas se douter que ce succès lui impose des obligations. Faisant au surplus, en ce pays pieux, profession de foi chrétienne, on aimerait déceler en lui quelque respect de ses lecteurs. En fait, il est le type même des journaux de province, naviguant entre la niaiserie et la nullité : chroniques de chats écrasés et de noces d'or, démêlés à la Clochemerle, concours déprimants, romans imbéciles : dans la mesure même où cette littérature a du succès, elle doit être le reflet du pays où elle sévit : on a de la peine pourtant à admettre que le public breton ne mérite pas un peu mieux. Disons que, comme les neuf dixièmes de tous les journaux français, celui-là (et je ne dis rien des feuilles de chou secondaires) cherche à atteindre le plus de lecteurs en se traînant au niveau le plus bas. Il ne prouve nullement qu'une vie intellectuelle soit impossible dans l'Ouest : l'indique seulement qu'elle n'existe pas.

(1) Cf. *La Table Ronde* nº de février 1955 — « Toulouse » par Paul Mars et nº de mai — « Nice » par Pierre Rocher.

Musique.

Comme partout en France, la musique est la grande sacrifiée. Brest, la seule cité bretonne dotée d'un bon orchestre, avant guerre, avec les Équipages de la Flotte, déplore de voir désormais sa marine mouillée à Paris. L'Association des concerts symphoniques brestois, dirigée par M. Mayer, ne retrouve pas son succès d'avant-guerre : le nombre des adhérents a diminué de moitié. Nantes bénéficie de six sociétés musicales, allant de groupes folkloriques aux concerts du Conservatoire, présidés par M. Audouil. Rennes, en dehors des chorales celtiques, a deux sociétés de concert et un *hot-club*. Mais partout le plus clair de l'activité musicale est constitué par les tournées de grands solistes. La musique orchestrale est à peu près ignorée ; les grandes œuvres lyriques aussi (qui pourrait monter dignement du Wagner à Rennes?) et les solistes mêmes délaissent de plus en plus les petites villes. Morlaix, Lorient, Quimper, ont dû renoncer à payer de grands artistes pour un public clairsemé : Walter Rummel réunissait une cinquantaine d'auditeurs à Quimper. Pourtant, Cortot vieillissant a rempli le théâtre. Fasse le ciel que cet élan ait des lendemains ! Le grand espoir réside, comme partout, dans les Jeunesses musicales, bien lancées à Nantes, Rennes, Brest, et qui s'étendent à Quimper.

Puisqu'il est évident que c'est avec sa jeunesse que vit une province, on aurait été en droit d'attendre beaucoup des cercles locaux, des patronages : mais ce seul mot justement décrié suffit à qualifier les groupes d'amateurs. Il serait oiseux d'insister.

Arts plastiques.

Sous le ciel breton aimé des peintres, les arts plastiques étaient les plus favorisés. Ce sont surtout les villes maritimes qui suscitent une activité d'art. A Brest et Quimper, les galeries Saluden organisent des expositions parfois intéressantes. Quimper surtout, si démuni pour le reste, retrouve quelque vertu avec les arts décoratifs. Depuis la guerre, la céramique bretonne a enfin subi une évolution qui l'arrache aux médiocrités du folklore commercial. Si certains grandes maisons comme Henriot, se bornent à reproduire à l'infini des figurines sans style, d'autres, comme H. B., ou Keraluc, accueillent de jeunes décorateurs : Toulhoat, J.-C. Taburet, Guy Trévoux, qui ont fait perdre à la faïence beaucoup de sa bretonnerie, mais lui ont donné un style neuf, jeune, racé, et ceci vaut bien cela. Le musée des Beaux-Arts, que *Réforme* avait un jour dénoncé comme l'un des plus mal tenus de France, va peut-être trouver enfin un conservateur. L'école dirigée par M. Villard, a tous les moyens de former de jeunes décorateurs.

Littérature.

Les lettres sont naturellement représentées par divers cercles locaux, Amis des lettres, cercles universitaires, cercles archéologiques, au travail discret et efficace. Mais ils ne touchent qu'une très étroite minorité et ne suffisent pas à faire une vie culturelle. Sans tomber dans l'utopie d'une culture populaire, on peut estimer qu'il n'y a de vie artistique que si elle crée dans la foule un certain climat, décelable déjà dans la tenue vestimentaire ou dans les vitrines des magasins. Pour les fêtes de Noël, Brest avait fait un effort encourageant : La fameuse rue de Siam, trop neuve, trop froide, était soudain animée de décorations vives et heureuses.

Cette exception agréable n'empêche pas que le goût et la vivacité manquent trop souvent à la province. Éternellement sevrée de grandes œuvres, elle s'est repliée sur le cinéma et l'apéro. A... l'avènement de la bourgeoisie, le théâtre, se dégradant, avait renoncé à son rôle de témoin d'une civilisation. L'honneur de Copeau aura été de lui rendre sa dignité. Depuis quelques lustres Paris en a redécouvert le vrai visage, dans quelques salles

privilégiées. Mais la province... La Bretagne, qui n'avait même pas la compensation discutable des spectacles lyriques de Toulouse ou Bordeaux, était condamnée à des *Cloches de Corneville* fêlées. On ne sait pas assez qu'aujourd'hui même la pièce la plus souvent jouée dans notre patrie, fille aînée de la Grèce, c'est *Boum, v'la le facteur!*... Le vieil esprit gaulois fait décidément notre gloire.

Sous l'impulsion de Jeanne Laurent, Paris a essayé de sortir de son égoïsme et a délégué en province des animateurs de la bonne école. Voilà cinq ans que Hubert Gignoux a fondé à Rennes le C. D. O. Les résultats d'aujourd'hui sont éloquents : 24 spectacles montés — 800 représentations — 60 000 spectateurs atteints en 1954. Chaque saison, à Loudéac comme à Rennes (voire à Belle-Isle), un classique, un acteur étranger, un grand contemporain, sont joués. Cet hiver par exemple, les Lorientais ou les Morlaisiens ont pu voir *le Marchand de Venise, les Plaideurs, le Médecin malgré lui, la Danse de Mort* de Strindberg et *le Voyageur sans bagage* d'Anouilh. Encore le choix des titres importe-t-il moins que le style dans lequel les ouvrages sont montés. Le Quimpérois habitué aux feuillages craquelés de *Cyrano de Bergerac*, découvre des décors d'une simplicité audacieuse, se prête à la suggestion de quelques panneaux devant un rideau gris, et finit par trouver naturelles ces nouveautés qui le rebutaient d'abord.

Le C. D. O., au surplus, s'accompagne d'une littérature excellente. Les programmes vendus à chaque spectacle sont déjà des documents précieux, nourris d'excellentes citations, de textes de Dullin, Jouvet ou Copeau, difficiles à trouver, même dans la capitale (comme ces admirables préfaces à Molière par Copeau, parues dans une collection épuisée), et qui constituent finalement une suite de *Morceaux choisis* sur le théâtre. *Le Courrier dramatique de l'Ouest* que Gignoux me présente comme le « bulletin paroissial » du C. D. O. (si tous les bulletins paroissiaux avaient cette tenue...), rassemble des études sur le théâtre à Paris, l'histoire du théâtre, des souvenirs d'auteurs, etc... Enfin, une bibliothèque itinérante accompagne la troupe dans ses tournées et chaque spectateur y trouvera un choix judicieux d'ouvrages et revues de théâtre. Le jeune homme qui suit régulièrement ces spectacles et ces lectures est certain d'acquérir une culture théâtrale dont six années de secondaire ne lui auront même pas donné idée.

Les *Ciné-Clubs*, de leur côté, offraient un instrument incomparable de culture « populaire », puisque le cinéma quotidien manquait à sa tâche. Celui de Quimper, dirigé par M. Chartois, se flatte d'être le plus fréquenté de France. Il a dû récemment renoncer à accueillir dans une salle de la ville tous les adhérents venus voir *le Diable au Corps*. Les programmes sont établis de manière à présenter un échantillonage des films de tous les pays, du Japon au Venezuela, et de tous les genres, du film intellectuel au *Congrès s'amuse*. Les séances, précédées d'un bref commentaire, sont suivies d'une discussion. Les spectateurs les plus assidus sont les élèves du lycée et surtout ceux des écoles normales ; car, de même qu'au C. D. O., les « primaires » se montrent indiscutablement plus dynamiques que les « secondaires ». En outre, une filiale vient de s'y ajouter, réservée aux « moins de seize ans », ces moins de seize ans dont c'est une tradition en France de ne pas s'occuper, et qui ont désormais, pour meubler leur jeudi, mieux que la dernière ineptie américaine.

Voilà deux incontestables réussites. Pourquoi donc sommes-nous encore réservés? Ni la qualité des moyens mis en action, ni leur succès, ne prouvent que la partie est gagnée. Ce n'est pas tellement une question de quantité du public. Après tout, les quelques milliers de spectateurs parisiens friands de bon théâtre ne sont guère plus, en regard des 5 millions d'habitants de la Seine, que les 500 Quimpérois qui assistent aux séances du C. D. O. Lors même que tout Quimper ou tout Lorient courrait voir *le Misanthrope*, le danger serait ailleurs. Applaudir le dernier spectacle de Gignoux n'est rien si le lendemain on retourne voir Fernandel. Qu'adviendra-t-il de ces en-

thousiasmes intermittents lorsque Gignoux s'en ira, ou Chartois? L'intérêt qu'ils ont su éveiller sera-t-il assez fort pour résister à l'engourdissement de la vie provinciale? Tant que le public ne sera pas en état de perpétuelle *exigence*, rien n'aura été fait.

En Allemagne, une ville à peine aussi importante que Brest, possède un orchestre de soixante-dix musiciens, un théâtre parfaitement équipé (celui de Quimper n'a ni un taps, ni un décor décent, ni un système de projecteurs. Celui de Brest n'existe pas encore), une troupe dramatique fixe, une troupe lyrique, en général excellentes. Le *Faust* de Gœthe ou *la Flûte enchantée* tiendront, dans cette petite ville provinciale, toute une saison. Chaque soir, un service de cars draîne le public de la région. Qu'importe si l'*Auberge du Cheval blanc* remporte encore plus de succès? Ces grands spectacles sont pour le public populaire allemand un *besoin*.

On ne peut parler de vie intellectuelle que si elle a su créer des répulsions et une attente. Gignoux m'a dit que les tournées Baret, sous la pression d'un public rendu plus sévère, renouvellent son répertoire. Elles viennent en effet de donner en Bretagne de très bonnes représentations de *la Répétition*. C'est un signe prometteur. Mais on joue encore beaucoup de *Pays du Sourire* exténués et, malgré les ciné-clubs, les films les plus idiots sont toujours ceux qui attirent le plus de monde. Une grande part des responsabilités retombe sur les pouvoirs publics qui, s'ils encouragent depuis quelques années les efforts d'un Gignoux, ne résistent pas à certains exploiteurs. Soutenir les bons n'est que la moitié du travail ; il importe tout autant d'abattre les mauvais. Or certaines troupes miteuses, comme celle de J.-P. Martin, rassemblant quelques vieux cabots sans emploi et des amateurs inexpérimentés, se targuent d'un incompréhensible mais indiscutable soutien du Ministère de l'Éducation nationale, pour attirer le public de province à des spectacles « classiques » inqualifiables, qui suffiraient à tuer à tout jamais le goût des grandes œuvres chez les jeunes spectateurs. Un *Bourgeois gentilhomme* indécent a été ainsi exhibé en Bretagne en novembre un *Malade Imaginaire* réellement malade a suivi ; et la Compagnie Noël Vincent a longtemps profité de même, dans le Centre, de la confiance d'un public trop respectueux des parrainages officiels. Si la santé morale d'un peuple est d'abord une affaire de lois, comme le prétend Montherlant, sa santé artistique, qui va de pair, est assurément en grande partie tributaire des directions officielles. Au ministère de choisir avec plus de rigueur ce qu'il doit soutenir et ce qu'il devrait interdire.

Qu'a-t-on fait pour la province? Très peu encore. Que fait-elle, elle-même pour sa propre qualité? Les aides extérieures ne seront rien si elle ne les appelle pas : là est toujours le fond du problème. Mais on s'ennuie terriblement hors de Paris, et il n'est pas question de parler de Mozart et Racine à des gens qui s'ennuient. Alors, le samedi après-midi, on court la mignonne le long de la rivière, et tout cela se termine au dernier film de Bourvil.

Les provinciaux dépérissent de n'avoir que de petits soucis. Je ne songe pas seulement à la cohorte de vieilles filles, ni aux habitués du bistrot. L'élite même des villes, frappée d'incuriosité, remplit sa vide existence par des préoccupations sans hauteur. Il manque à tous un grand souci. Mal de la province. Mal de toute la France. « Je préfère une nation frappée de folie, comme l'Espagne, écrivait Ch. Dullin, à une nation frappée de vieillesse... ». Voilà lâché le mot navrant. On peut lutter contre l'ignorance, contre la vulgarité (parfois), contre la sottise (rarement). On ne peut rien contre la vieillesse. Les jeunes gens de province, avec leur gentillesse et leur bonne volonté, sont frappés de ce mal sans remède. Emmitouflés dans des cités charmantes et désuètes, qui se survivent à elles-mêmes, sans enthousiasme, sans amour et sans mépris, ils s'y ennuient, ils s'y résignent, et, ce qui est pire, ils y sont tristes.

Pierre Quémeneur.

L'agenda de la Table Ronde

MERCREDI 25 MAI

Livres nouveaux. — Pierre de Lescure : Sans savoir qui je suis. — Ladislas Dormandi : la Traque.

PIERRE DE LESCURE : SANS SAVOIR QUI JE SUIS.

Dans les dunes des Flandres belges se cache une maisonnette de pêcheur. Un sculpteur et sa compagne l'habitent. Une amie bruyante conduit dans ce repaire une certaine Alda, jeune veuve d'un prince russe.

La lampe à pétrole désuète, la salle à manger fort laide, frappent la princesse. Mais des joies et des douleurs, en a-t-elle jamais éprouvé? De ce lieu misérable, elle pense emporter un souvenir *amusant :* mais une nuit dans un grenier isolé, la fièvre, l'insomnie, un rêve affreux (le corps de sa servante Juliette — ou elle-même peut-être, entouré de bandelettes qui se mettent à flotter sur un fond méditerranéen), les draps douteux, l'odeur de moisissure, lui font détester ce séjour. Elle le croit du moins : cinq mois plus tard, le sculpteur débarque dans sa propriété de Saint-Jean Cap Ferrat. Elle l'y a invité. Il aura son pavillon, son atelier.

Il réclame un modèle : la servante. Alda refuse : la trop belle Juliette n'est pas faite pour poser nue. Peut-être parce qu'en Juliette Alda se projette. Ni l'une ni l'autre n'ont jamais eu d'amant.

Cet homme rude s'installe au bout du jardin, et déjà Alda se met à réfléchir sur elle-même : *un malaise douloureux m'enchaîne... une vraie lutte pour sortir de moi-même*, trouve-t-elle moyen de lui écrire.

Son rêve devant la mer lui revient en tête, l'aide à se découvrir : *l'esprit d'un être vivant peut pénétrer jusqu'aux bandelettes d'un cadavre, et cette inertie où l'on demeurait est vaincue.* Et elle pose des questions : *Qui ferait pour elle ce miracle?* Ses dispositions intérieures l'ont préparée. De menus événements se chargeront de vaincre l'inertie... A elle de choisir sa route.

Plusieurs fâcheux, de passage, se croisent dans la maison. Peggy, jeune femme lucide, de réputation ambiguë; un pianiste russe et sa femme, qui déplorent de retrouver la princesse sans amant. Voilà Alda prise dans un réseau de troubles inhabituels qui ne portent pas encore les noms de méfiance, d'amour, de jalousie... Tout est nuances, impressions à leur naissance, mais Peggy semble la fuir; Juliette semble s'offrir. Quant au sculpteur... Les fâcheux s'en vont, elle reste de nouveau seule avec son invité et la servante. Le miracle est venu, elle a choisi, elle se laisse embrasser. Tout est si simple, si naturel : Juliette aura le droit de poser pour l'artiste.

Mais Juliette, modèle nu, la bouleverse. Voilà *tout son corps moite d'elle ne sait quel désir.*

Juliette nettoie les carreaux sur l'appui d'une fenêtre devant la mer. Le rêve symbolique, prémonitoire, s'explique. La faire basculer, c'est facile. Cela supprimerait le danger... car elle a peur. Pourtant, il n'y aura pas de cadavre. Elle s'enfuit. *Il lui semblait sortir d'un sommeil sans rêve, d'une vie morte, mais dans son corps sentait-elle une autre vie?* « *Savoir qui je suis* », *pensa-t-elle.* Elle reconnaît sa vie morte qui flotte sur la mer. Le roman est fini, mais après lui, une autre vie doit commencer : Alda sera mise en demeure d'assumer sa condition de femme, quelle qu'elle soit, même si elle refuse d'être compagne de l'homme.

L'art de ce roman, c'est de suggérer le désarroi, l'étonnement, la crainte, les appels de ces êtres qui se rencontrent, par le déroulement des circonstances coutumières de la vie. S'il y a quelque vertu au monde, elle sera toujours menacée. Qu'est-ce qu'un héros de roman qui n'a pas peur? Et, si l'on en vient à la littérature, qu'est-ce qu'un écrivain qui ne se pose pas de questions et n'interroge pas son lecteur au sujet de son personnage? Pierre de Lescure a le rare mérite de nous intriguer.

(Éditions Plon.) NADINE LEFÉBURE.

LADISLAS DORMANDI : LA TRAQUE.

Qui n'a rien lu de L. Dormandi, ni *la Péniche sans nom*, ni *Pas si fou* qui obtint le prix Cazes, se sent mal préparé pour parler de *la Traque*, un roman qui inspire du dépit — ce qui est à la fois rendre hommage à l'auteur et lui en vouloir.

Lui rendre hommage pour la grandeur de son sujet. Rien n'appelait à une fonction politique cet industriel d'un pays de l'Est en révolution, sinon la nécessité pour la faction conservatrice de rassurer l'opinion à un certain moment de la guerre civile en confiant les commandes à une personnalité neutre. La malignité du destin l'a pourtant choisi pour abattre, quand il ne le voulait pas et que tout était perdu, le héros et le vainqueur de cette révolution — et pour, dix ans plus tard, se faire lui-même abattre par le fils de sa victime, alors qu'exilé, mais revenu à son industrie et à la richesse, il n'avait cessé de vivre en tête à tête avec l'angoisse de ce souvenir, et d'attendre que le fatal retour des choses ne l'en délivrât.

Lui en vouloir, car il nous donne trop à imaginer ce qu'un Camus ou un Kœstler aurait pu faire de ce thème tragique, s'il en fut. Dormandi souffre de n'avoir pas les moyens de son sujet.

Non qu'il n'ait pas vu que *la Traque* demandait des moyens exceptionnels, mais il les a réclamés à la technique, alors qu'il aurait dû les trouver en lui-même. Il paraît désormais démontré que l'emploi du « monologue intérieur » manié par d'autres que Joyce et Faulkner et surtout par quelqu'un qui, si familiere que lui soit notre langue, n'en connaît pas les ressorts secrets, qui donnent toute sa valeur au

procédé, est non seulement décevant, mais brise en menus éclats déroutants une pensée exigée ici constamment profonde et linéaire comme un miroir.

Faut-il lui reprocher aussi de récrire lui-même en français des ouvrages venus d'abord en hongrois? Sans doute. De même qu'un auteur a toujours intérêt à faire valoir son œuvre par un lecteur extérieur, il est évident qu'un bon traducteur accommode dans une objectivité nécessaire, et pour le public de sa langue, la vision trop intime du texte original, sans le trahir pour autant; et à plus forte raison lorsque le sujet traité a été la hantise de l'auteur pendant des années, comme en témoigne une multitude de détails vécus.

Le malaise est encore accentué par le fait qu'on ne sait, ni où, ni quand, se passe l'histoire, ni l'idéologie qui inspirait les partis en présence, ni l'origine des protagonistes, et que la fiction pure ainsi créée — qui devrait concentrer le lecteur sur la psychologie — est, à tous moments, démentie par l'anecdote.

Il faut faire enfin le procès du « Prière d'insérer ». Présenter l'auteur et raconter l'intrigue suffit à faire vendre le livre, s'il doit se vendre. Mais il est dangereux qu'il s'aventure dans un jugement critique avant la lettre, car on risque de tomber de plus haut. Je me faisais une fête de vérifier que... « les traits propres à son talent sont extraordinairement accentués par la grandeur des événements où ses héros se trouvent emportés »... qu' « un emploi tout original du monologue intérieur souligne le rythme d'une action qui dépasse et déborde de toutes parts, d'une manière assez kafkaïenne, les hommes qui s'y voient pris »...

Je reste sur ma faim et je crains que cela ne m'ait donné quelque esprit de contradiction. Mille excuses, monsieur Dormandi.

(Éditions Mercure de France.) SERGE DUMARTIN.

EXPOSITION « DE DAVID A TOULOUSE-LAUTREC » (MUSÉE DE L'ORANGERIE).

Dans le cadre des manifestations artistiques « Salut à la France », sont rassemblées à l'Orangerie quelques toiles uniques appartenant à des musées américains ou à des collections particulières. Il est difficile de se défendre d'un peu de nostalgie en pensant qu'elles ne seront pour nous que des images surgies des lointains, pour s'y replonger ensuite, peut-être pour toujours. C'est sans doute cette nostalgie qui suscite autour de cette exposition l'intérêt exceptionnel du public...

Nous retrouvons ici les Impressionnistes, dont le succès ne se dément pas, car leur art prend sa source dans une sensibilité exactement à la mesure de notre temps. A l'entrée, une nature morte de Fantin-Latour m'attire. Dans cette composition aux teintes sourdes, il y a le jaillissement blanc d'une nappe lourdement damassée, tandis que les azalées et les citrons s'animent d'une vie singulière. Et je retrouve la *Femme au perroquet* de Manet, celle qui ressemble à une longue fleur rose pâle, avec ce velours noir soulignant, autour du cou, la blancheur de sa carnation et la mélancolie étrange de son sourire.

Au *Cirque Fernando*, de Renoir, deux enfants-ballerines vivent d'une vie

irréelle, dans la clarté blonde des lampes. Harmonie de jaunes et d'or, se mariant subtilement à du vert, velouté inimitable des carnations, cheveux qu'on dirait tièdes — toute la sensualité du peintre est dans cette toile, et on la retrouve, plus précise encore, dans le *Déjeuner des canotiers*.

Peintre d'une société maintenant abolie, Toulouse-Lautrec est là, avec son *Moulin rouge*, qui mêle les bourgeois aux demi-mondaines. Sur une palette verte et or rougeoie le lourd chignon d'une femme. Les plumes et les hauts de forme ont la pareille luisance mouillée. Et le visage pathétique de Jane Avril, délivré du masque, s'abandonne à la solitude de la rue, lorsque s'éteignent les lumières d'une fête factice...

Giration des astres dans un ciel fou, c'est la *Nuit étoilée* de Van Gogh, et cet étrange malaise que procure une composition trop construite, trop parfaite, dans laquelle on cherche vainement la faille d'une secrète tendresse, d'une chaleur humaine. Cette chaleur qui s'irradie de l'admirable *Maternité* que Gauguin a peinte avec des rouges et des bleus qui ne sont qu'à lui, drapant les corps bruns des filles de l'Ile heureuse.

Et voici l'univers de Daumier, le poignant *Wagon de troisième classe* où filtre un jour avare, éclairant seulement le visage de la mère, tandis que la figure burinée par la douleur de sa vieille compagne est rendu à l'ombre. Près de la *Tête d'homme mort*, de Géricault, il y a son hallucinant *Fou, voleur d'enfants* dont le regard est un cri.

Degas est là, avec ses *Blanchisseuses* et ses *Danseuses rajustant leurs chaussons*, où vivent des formes à peine évoquées, fluides et pourtant intensément présentes.

J'ai contemplé longuement les deux Corot, *le Port de La Rochelle* et *le Château Saint-Ange*. De l'extraordinaire luminosité de ce ciel émanent toujours, par un miracle renouvelé, une douceur et une sérénité qui libèrent.

Mais, plus que tout autre peut-être, parce qu'il est pour moi unique, j'ai aimé le pathétique Delacroix de la *Mise au tombeau* et l'hallucinant *Combat du Giaour et du Pacha*.

RENÉE WILLY.

INAUGURATION A FLORENCE DU BUSTE D'ANATOLE FRANCE.

On arrive à Florence, phosphorescente de néon à neuf heures du soir, à la fin d'une chaude journée de mai. Bien sûr, depuis Nice d'où l'on est parti en direction de Rome, on a pu compter une cinquantaine de tunnels après les roses de plein vent de la Riviera dei Fiori. Mais venu l'embranchement de Pise, Cascina, Empoli, Signa sont, peints à la gouache, apparus au bord des routes toscanes parmi les oliviers et les cyprès, dans une campagne où le soleil déclinant mêle des braises rousses aux cendres légères du crépuscule.

Avant de dîner à la trattoria de la via S. Elisabetta à odeur d'huile d'olive et de basilic, à quelques pas du Bargello, on se hâte vers la place du Palais de la Seigneurerie pour s'assurer que le merveilleux n'a point encore fui ce monde, que le front du david de Michel-Ange, beau comme un dieu païen, frôle encore les étoiles.

C'est à midi le lendemain, que nous nous retrouverons sur la colline de San Miniato, dont la façade de marbre blanc et noir est disposée à la façon d'un jeu de dominos, pour l'inauguration de la stèle d'Anatole France. C'est la reproduction de l'œuvre de Bourdelle, un don de la France à la ville de Florence en ce printemps de 1955.

Les Italiens ont gravé dans le bronze : *Anatole France nel Lys Rouge celebratore di Firenze e delle sue colline.*

Nous sommes quelques Français autour de Gérard Bauer, président des amis d'Anatole France : Mme Jacques Lion, Suffel, Claude Aveline, Lucien Psichari, Max Delatte, Vieillefond, conseiller culturel près de l'ambassadeur de France à Rome, Tosi, directeur de l'Institut de France de Florence. Des pensionnaires d'un collège proche sont venues. On ne leur dira pas, car tout restera très pur, que la comtesse Martin était un des profils de Mme de Caillavet. D'ailleurs La Pira, le prestigieux maire de Florence qui, l'hiver, dans la rue, vêt de son manteau celui qui a froid, La Pira (ce dominicain sans robe de bure, possédé par la charité) a vu là une occasion d'affirmer l'universalité de l'esprit. Cette ville magique au bord de l'Arno, dominée par le Dôme, que la plaine toscane prolonge à la façon d'une fugue musicale, n'est-elle pas un cri d'amour montant vers la Création? Le professeur Bargellini se souvint qu'Anatole France revenait chaque printemps à Florence, préférant le Dieu qui avait modelé Fiesole à celui qui construisit le mont Blanc. Enfin Gérard Bauër parla pour Paris. A quoi tient que certaines œuvres qu'on juge aujourd'hui démodées, continuent cependant à survivre?

— Ce secret, affirme l'auteur de *l'Europe sentimentale*, c'est que ces œuvres ont été vécues, pensées, écrites avec la vie du cœur. Ce n'est pas leur perfection, c'est leur sincérité, c'est leur palpitation qui ont créé et soutenu leur légende. C'est cette voix intime que tant d'autres amours ont entendue dans ces pages, c'est elle qui les a gardées dans ces lieux, c'est elle, encore, qui nous y réunit aujourd'hui dans un souvenir auquel nous venons de donner la réalité d'une présence.

Les gonfalonieri, dans leur costume de héraut dessiné par Michel-Ange, embouchèrent leur trompette d'argent en signe d'allégresse. On déposa aux pieds de la stèle une couronne de lauriers.

M. Bergeret, dans les Champs-Élysées où il a retrouvé Boëce et Cassiodore, devait être ravi!

Pierre Rocher.

JEUDI 26 MAI

Le grand prix de littérature de l'Académie française est attribué à Jules Supervielle qui publie, ces jours-ci, Le Jeune Homme du Dimanche et des autres jours (1).

On s'abuse beaucoup sur un livre comme le Jeune Homme du dimanche et des autres jours. *On est sensible à ce qui apparaît immédiatement : son imprévu, son charme, son invention, l'allégresse de sa fantaisie, mais on néglige ce qu'on n'y voit pas tout de suite et qui sans doute en est le vrai*

(1) Gallimard.

secret : l'amertume unie à l'ironie, la façon qu'a Jules Supervielle de nous révéler son monde à la manière du fabuliste. On le prend pour un jeu, alors que le poète n'a rien écrit de plus grave, de plus profond et qui nous en apprenne davantage sur lui, sur son œuvre et sur son art.

Ce conte illustre, anime, avec des fantômes que nous reconnaissons sans difficulté puisqu'ils sont les doubles de nous-mêmes, l'admirable Art poétique *que Jules Supervielle nous donna jadis. Aucun texte ne nous assure mieux que Supervielle est exemplairement l'homme de la métamorphose. Il rencontre le mystère, il le suscite, mais ce n'est pas seulement pour entrer en communication avec lui, pour en devenir le familier et le confident; c'est bien davantage pour l'apprivoiser. Qu'est-ce qu'apprivoiser? demande le Petit Prince au renard. Et le renard lui répond : « C'est créer des relations. » Créer des relations pour Supervielle, c'est abolir les frontières qui séparent l'homme de ses semblables, celles aussi qui délimitent l'univers extérieur et notre univers mental. Être autre — et si possible être tous les autres ensemble, se confondre avec le monde vivant — tout en demeurant soi dans son intimité la plus singulière : voilà l'objet de la métamorphose.*

Le temps, le sommeil, le rêve la préparent, l'entretiennent et lui fournissent son inépuisable aliment. Rêver — *note Jules Supervielle* — c'est oublier la matérialité des corps. *Et c'est cela* le Jeune Homme : *un poète qui se libère de son enveloppe de chair, qui s'identifie à autrui (qui devient mouche, chat, nain, pur esprit), mais qui se heurte toujours aux êtres qui l'entourent et chez qui il habite.*

Car, au fond de lui-même, il y a une angoisse, le pressentiment que, même en se rapprochant des autres, on s'éloigne d'eux encore, en tout cas qu'on ne supprime pas les préjugés, les incompréhensions, tout ce qui nous cerne, nous isole et tend à faire de nous des animaux solitaires. La mélancolie, l'accent si grave et si poignant de Supervielle ne sont pas autre chose que les signes de cette anxiété, de cet affrontement de l'homme à l'univers, de cette tentative pour atteindre à la poésie cosmique sans rien abandonner d'essentiel de son monde intérieur. Le poète s'offre les merveilles de la création, en invente de nouvelles, mais l'homme, qui existe en lui, les lui dispute, les lui arrache parfois, lorsque le rêve a pris fin; et l'on comprend ainsi que les enchantements que Supervielle nous dispense ne sont point frivoles, mais d'une ardeur presque lancinante, parce qu'ils naissent dans la lutte, dans l'inquiétude et dans la souffrance.

Réduire les apparences terrestres pour faire lever celles du songe; vivre ailleurs, *se dissoudre en autrui et éprouver en même temps la vanité, ou du moins le malaise douloureux, d'une pareille aventure : cela risque de mener aux portes de la révolte et des délires romantiques. Supervielle ne succombe pas à la tentation, car cet homme de la métamorphose est aussi l'homme de la conciliation. La sagesse, qui lui a permis de profiter des expériences du surréalisme sans cesser d'être un classique, consiste, après avoir tout séparé, à tout accorder de nouveau. Il sait que, sur le chemin de la métempsycose, il faut s'arrêter à temps, s'occuper seulement de la ressemblance, et il n'ignore pas que* le monde réel est le correctif indispensable du monde de l'imagination. L'univers du dedans, si on le laisse faire, tend trop souvent à l'absurde simplification de l'idée fixe. *Supervielle a longtemps hésité au bord des gouffres où se sont perdus Breton et ses disciples. Toute son œuvre est secouée par ce tremblement, par le souvenir de ces minutes interminables et apeurées. Qu'il n'ait pas fait le saut, qu'il se soit repris, contenu,*

gardé de folies qui eussent pu être un moment délicieuses, c'est un témoignage de santé et d'équilibre dont nous n'avons pas l'équivalent dans la littérature contemporaine.

Mais cette hésitation elle-même — et c'est ce qui nous montre que chez Supervielle l'aventure poétique s'apparente à l'aventure humaine — c'est la marque de l'artiste, le long tâtonnement qu'il s'impose pour corriger l'inachèvement des choses : Qui oserait affirmer ce qui se passe dans les cavernes si mal éclairées de là où tout ne devient que pour disparaître à nouveau après s'être transfiguré. *Ce que* le Jeune Homme *nous enseigne — mais le verbe enseigner convient mal à Supervielle — c'est que l'art doit être la suprême métamorphose, la plus mystérieuse, car personne encore ne connaît sa recette, la venue et l'entraînement de ses caprices.*

On voit courir, dans ce livre, un personnage bizarre et baroque qui est comme l'instrument du destin. Il jette, avec une inconscience têtue, les maléfices, jusqu'au jour où un nain, qui a connu la souffrance, remet les choses en ordre et apaise le mauvais sort. Nous ne pouvons plus douter, après avoir lu ce conte, que Jules Supervielle, en exigeant du poète qu'il accomplît son devoir de métamorphose, le destine à réconcilier l'homme avec autrui et avec lui-même. La poésie se conforme, ici, à la définition que Malraux a proposée de l'art : c'est un antidestin.

POL VANDROMME.

PRÉSENTATION DE L'ORESTIE D'ESCHYLE (TRAD. ANDRÉ OBEY). MISE EN SCÈNE DE J.-L. BARRAULT. FESTIVAL DE BORDEAUX.

Bordeaux a eu la chance de voir créer un des plus beaux spectacles qu'il nous ait été donné de voir depuis longtemps et qui comptera dans la carrière de J.-L. Barrault au même titre que ses premiers spectacles d'il y a vingt ans : *Numance*, *Autour d'une mère*, *la Faim*... Il fallait un grand courage pour s'attaquer à la seule trilogie complète d'Eschyle qui nous soit parvenue, et encore Barrault n'a-t-il pu mettre au point la dernière partie : *les Euménides*, que nous verrons sans doute à la rentrée. Il faut que soit donnée cette ultime fin de réconciliation et de paix, sans laquelle nous ne comprendrons jamais la vraie signification de la tragédie eschylienne qui, sur le thème des Atrides, nous enseigne le passage de l'ancien monde au monde moderne, des anciens dieux aux dieux de la réconciliation.

La mise en scène de Barrault s'est efforcée de retrouver, dans un climat de sensibilité actuelle, les deux faces de la tragédie : sa violence et sa lucidité. Son allure de fête barbare, ses grands chants de désolation — mais aussi la rigueur de langage que la traduction d'André Obey ne transmet pas entièrement dans ses sonorités ou ses rythmes, mais qui demeure au moins fidèle à la pensée. Barrault n'a pas voulu seulement que les chœurs participent à cette fête. Il a obtenu des principaux protagonistes cette stylisation de la voix et du geste que renforçaient les masques et les très beaux costumes de Marie-Hélène Dasté. C'est ainsi que Marie Bell, Nathalie Nerval, Barrault lui-même ont trouvé la haute plainte de la tragédie. Mais il faut mettre à part

Marguerite Jamois, supérieure à tous, qui, dans les transes prophétiques de Cassandre, a retrouvé exactement la frénésie des Berbères et des pleureuses des anciennes civilisations conservées jusqu'à nos jours.

Il ne s'agissait pourtant pas d'une reconstitution « barbare ». La musique de Pierre Boulez, fraîche, neuve, acide, mais d'une grande complexité, soutenait un spectacle qui offrait au théâtre de tous les temps l'occasion de se manifester à l'état pur. Si — faute de chanteurs, j'imagine — les chœurs des hommes (dans *Agamemnon*) n'épuisaient pas toutes les possibilités de la musique, ceux des femmes (dans les *Choéphores*), ainsi que quelques grands accompagnements, nous ont enfin appris que les disciplines musicales auxquelles Boulez s'est adonné envers et contre tous peuvent renouveler l'univers sonore de la scène. Combien l'on regrette, encore une fois, que le langage ne se soit pas pleinement accordé à cette nouvelle dimension scénique. Pourquoi Barrault n'a-t-il pas choisi la traduction de Claudel (1)? Pourquoi, à défaut de celle-ci, n'a-t-il pas travaillé avec un poète (René Char ou Pierre Jean Jouve)? Il y a là encore un pas à faire, si Barrault est décidé à redonner au théâtre toute sa force, toute son ampleur.

L'Orestie n'avait pas été donnée depuis deux mille cinq cents ans. Que des époques *fortes* comme le XVIIe français, qui devait imposer son style de tragédie, aient négligé le père de la tragédie, c'est assez compréhensible. Mais nous, inquiets du passé, incertains du présent, ne devons-nous pas savoir à quoi tient cette civilisation que nous prétendons défendre?

A Bordeaux, le public a merveilleusement compris cette grandeur. On souhaite d'avance que le public du Marigny ne lui soit pas inférieur. Le temps de la frivolité au théâtre est, je crois, définitivement passé.

GUY DUMUR.

VENDREDI 27 MAI

Livres nouveaux. — Marie-Laure : la Chambre des écureuils. — Marie-Louise Lédé : Seule avec les Touareg.

MARIE-LAURE : LA CHAMBRE DES ÉCUREUILS.

Dans ce monde et cette époque qui s'illustrèrent par leur étrange frénésie après ce que nous avions cru la victoire de 1918, une jeune fille nous dit ce qu'elle veut de son histoire. Elle a de la race et du charme; mais naïve et ardente, elle brûle de s'instruire aussi bien de l'affreux secret qui entoure le veuvage de sa mère que de toutes les tentations de la vie. Elle cherche; elle se cherche; elle trouve; et elle se perd dans le mystère d'un crime qu'elle avoue, mais qu'elle

(1) Cette traduction complète de *l'Orestie* ne figure, à ma connaissance, que dans l'édition du Théâtre complet (Pléiade).

ne nous laisse pas déchiffrer clairement. Si nous l'avions connue, nous ne l'aurions que soupçonnée et nous n'en saurions pas davantage. Or précisément, le livre fermé, nous avons bien l'impression d'avoir connu sur la Côte et à Paris l'énigmatique et frémissante héroïne, et par conséquent qu'elle est *vraie*. Prendre le lecteur à ce genre de piège, c'est là le meilleur de l'art de l'auteur.

(Éditions Plon.) ARMAND LUNEL.

MARIE-LOUISE LÉDÉ : SEULE AVEC LES TOUAREG.

Il y a cinquante ans, une Hollandaise, Alexandrine Tinné, prenait contact avec les Touareg et s'essayait à vivre seule avec eux. Elle était la première femme à tenter cette aventure. Elle n'en revint pas. Peu nombreuses furent celles qui, depuis, l'imitèrent. Marie-Louise Lédé était depuis longtemps attirée par le Hoggar et fort heureusement, elle en est revenue. Elle est d'ailleurs un exemple de ces originaires du Nord — elle est née en Artois — qu'appellent et fascinent les terres de lumière. L'Écossais, dans ses brumes, rêve de Côte d'Azur, le Suédois songe à la Sicile ou à l'Espagne. Les goûts de Marie-Louise Lédé lui ont fait dépasser de beaucoup le stade du tourisme. Elle a vu le Sud égyptien, traversé le désert du Sinaï avec une caravane. Mais le mystère du Hoggar l'attirait et le silence du désert. Franchissant les pentes de l'Atlas, traversant les hauts plateaux, elle aborde le Sud algérien en suivant la route légendaire des Atlantes. A trois cents kilomètres de Tamanrasset commence la grande aventure au pays de la peur. Sur cette civilisation millénaire où les femmes jouent un grand rôle, sur les mœurs des nomades, Marie-Louise Lédé rapporte quantité de détails curieux et attachants. Elle nous conduit au tombeau de Tin Hinau, la première reine du Hoggar, qui fut peut-être Antinéa et dont elle se propose de conter un jour l'histoire.

Le témoignage de la hardie voyageuse est d'un intérêt qui ne se dément pas.

(Éditions André Bonne.) ROGER DARDENNE.

DIMANCHE 29 MAI

Fêtes de Pentecôte : à cette occasion A. Hamman analyse un ensemble de livres religieux dont le caractère est de rassembler l'esprit et la force, de composer une même prière pour l'un et pour l'autre, comme pour tous les croyants.

M. Noth, *Histoire d'Israël*

Le lecteur français ne possédait pas jusqu'à ce jour d'histoire du peuple juif, faite de première main. La traduction de celle de l'exégète protestant de Bonn comble donc une lacune. Peu de savants étaient aussi bien préparés

que M. Noth pour nous fournir le résultat de longues élaborations, de découvertes récentes, un jugement à la fois critique et croyant sur les documents bibliques.

L'auteur fixe au XIIe siècle l'apparition du peuple juif dans l'histoire; puis décrit son développement dans le monde syro-babylonien, sa domination par les grandes puissances de l'antique Orient, sa restauration après l'exil, sa décadence et sa mort, à l'époque romaine.

Seuls les spécialistes discerneront la somme de connaissances, la sûreté de jugement, la clarté apportée sur les questions les plus délicates, dans la synthèse historique de M. Noth.

Le lecteur catholique fera des réserves sur les idées de l'auteur concernant la naissance tardive d'Israël, qui fait table rase radicalement de la période d'Abraham, jusqu'à la ligue des Douze tribus. Le rôle de Moïse est pratiquement passé sous silence. Il est difficile de suivre l'éminent exégète dans cette conception des origines.

Ajoutons que la traduction française est lourde; elle eût gagné à être allégée, à concilier les exigences de la fidélité à celles de l'élégance. Nous espérons qu'une nouvelle édition fournira l'occasion de nous présenter un texte parfait d'un ouvrage de singulière valeur.

(Édition Payot.)

Edith Stein (1891-1942).

Vous lirez la vie de cette Juive, élève de Husserl, convertie au catholicisme, devenue carmélite à Cologne, morte martyre au camp d'extermination, avec la même émotion que les actes des premiers martyrs. L'auteur s'efface jusqu'à l'anonymat pour nous permettre de nous mettre au contact de cet être exceptionnel. Nulle trace d'un style « Saint-Sulpice »; nulle volonté de nous conquérir par le merveilleux ou le panégyrique : la vérité toute nue; elle nous suffit.

La biographie nous permet de suivre l'itinéraire singulier de cette Juive de Silésie, depuis son milieu familial, aux résonances bibliques jusqu'aux études universitaires à Göttingen, où elle est distinguée sur ses dons intellectuels par le maître de la phénoménologie, Husserl, Juif comme elle, et dont elle devient l'assistante.

Devenue chrétienne, avec cette droiture des filles d'Abraham, sans regret ni trouble, simplement parce qu'elle a perçu la voix de Dieu, sans nulle hésitation, elle se consacre dans le silence et l'effacement à l'enseignement secondaire, dans un pensionnat de religieuses, à Spire. Huit années durant, elle demeure attachée à une tâche obscure, où elle excelle, comme au côté du grand Husserl.

Elle s'engouffre dans le silence du Carmel, ayant effectué, demeurée si humaine, une rupture douloureuse avec sa mère, qui toujours ne la comprend pas. Elle meurt dans le même silence, le même rayonnement, pour témoigner de la charité qu'elle porte aux persécuteurs et aux persécutés, témoin d'Israël et martyre du Christ.

Vous ne lirez pas ces pages sans être bouleversé.

(Éditions du Seuil.)

E. Masure, *le Signe.*

Il est difficile de ranger le livre du chanoine Masure dans une catégorie. Son étude se tient au carrefour de la philosophie, de l'histoire des religions, de la théologie; il suit une voie ascendante, qui part des éléments les plus simples, les mieux connus de la vie quotidienne, pour s'élever jusqu'aux hauteurs mystiques.

C'est par le signe-sacrement que l'Église initie le fidèle à la vie chrétienne. Au-delà de ces signes, le croyant entre dans le dialogue avec le Seigneur, par la prière et la contemplation mystique.

Comme Guardini, le chanoine Masure découvre une parenté entre le signe-sacrement (de la liturgie, par exemple) et le jeu. Un autre point de comparaison lui est fourni par l'art, comme aussi par le mouvement symboliste de la littérature française.

Ces brèves notations ne rendent pas suffisamment compte de l'épaisseur de ce livre, de la somme d'information qu'il suppose, du nombre de voies qu'il ouvre. C'est un fruit d'automne, qui a longuement mûri.

(Éditions Bloud et Gay.)

Morale chrétienne et requêtes contemporaines.

Une rencontre entre théologiens, philosophes et sociologues, au Collège dominicain de la Sarthe, est à l'origine de cette œuvre réalisée en collaboration. Il soulève un problème des plus délicats posé à la conscience chrétienne.

Il existe un hiatus entre la science morale et la vie spirituelle. Les moralistes chrétiens ne se sont pas suffisamment rendu compte du changement de situations entre le présent et le passé. A côté de la morale chrétienne et des impératifs religieux qui la commandent d'autres morales ont fait leur apparition avec d'autres critères et d'autres valeurs. Enfin, la psychologie a fait des progrès. Il est difficile de ne pas tenir compte des découvertes valables d'un Freud.

Les présentes études, dont plusieurs sont de grande qualité, s'efforcent d'établir le bilan de toutes les données nécessaires à une morale chrétienne fidèle à la fois à l'Évangile, incarnée dans la problématique de notre temps. Les différents projecteurs éclairent la question, sous leurs feux conjugués. Imaginer cependant que la solution consiste simplement à retourner à saint Thomas c'est plaider pour son patron avec candeur et présomption : c'est confondre le projecteur avec l'objet éclairé. Confusion fréquente, mais dangereuse et symptomatique.

(Éditions Casterman.) A. Hamman.

JEUDI 2 JUIN

PRÉSENTATION DU « PAVILLON DES ENFANTS », DE JEAN SARMENT (COMÉDIE-FRANÇAISE).

Les premiers tableaux de la nouvelle pièce de Jean Sarment laissent le spectateur assez indécis. De ces répliques inachevées, de ces silences, de ces scènes où tout est à peu près sur le même plan et dont la progression est peu sensible, il va malaisément se dégager une action dramatique. Puis l'œuvre prend de la consistance en même temps qu'elle s'éclaire et on ne peut refuser à la dernière partie une réelle vigueur et du pathétique.

Cette histoire de famille est assez compliquée. Nous en voyons au début les protagonistes, encore enfants, jouant dans le pavillon dépendant de la propriété familiale, où leur grand-père aime à s'isoler pour « bricoler » et peut-être tout simplement pour avoir la paix. Nous les retrouvons soixante ans plus tard. Il ne leur est rien arrivé de bien exceptionnel. Seulement, le jour de ses noces d'or, le grand-père Numa découvrira que la vieille fille, sa belle-sœur qu'il exècre, a eu pour lui un grand amour et que sa femme

l'a trompé avec son propre frère. Et pendant qu'il gémit sur son infortune, peu s'en faut que sa petite-fille ne se fasse enlever par un cousin qui a rompu les amarres familiales. Mais elle n'est pas taillée pour l'aventure. Elle restera avec le fiancé prosaïque qu'on lui a choisi.

La pièce n'est pas d'une construction rigoureuse. Cet art un peu flou, en demi-teinte — on a souvent cité Tchékhov à propos du *Pavillon des enfants* — possède un charme que d'aucuns trouveront peut-être suranné. Sarment reste incontestablement le poète dont nous avons aimé bien d'autres pièces où jouaient subtilement le rêve et la réalité. Il nous a semblé cette fois que son ironie s'était teintée d'amertume. Mais il faut dire qu'il a dessiné avec maîtrise le personnage de la vieille fille tyrannique, maniaque puérilement, amoureuse refoulée, et celui du grand-père plein de verdeur et d'allant jusqu'à l'effondrement final. Mme Berthe Bovy et M. Aimé Clariond s'y sont montrés supérieurs. Mme Béatrice Bretty et M. Maurice Escande ne leur cèdent en rien.

R. D.

SAMEDI 4 JUIN

SOIXANTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA NAISSANCE DE JÜNGER.

Parmi les très nombreux cadeaux qu'a reçus Ernst Jünger pour son soixantième anniversaire, il y a quelques semaines, depuis l'une des œuvres de Theodore Heuss qui est le cadeau habituel du Président jusqu'au sablier en métal précieux offert par l'acteur Mathias Wieman en souvenir de son dernier ouvrage, *le Livre des sabliers*, il n'en est pas auquel il ait été plus sensible qu'à deux petits volumes parus à cette occasion, l'un chez son éditeur, Klostermann, et l'autre aux éditions *Die Arche*, en Suisse.

Tous les deux ont été publiés par les soins d'un jeune étranger, le Bâlois Armin Mohler, auteur d'une remarquable étude sur *la Révolution conservative en Allemagne* et actuellement correspondant à Paris du journal zurichois *Die Tat*, qui fut de 1949 à 1953 le secrétaire de l'écrivain. Le premier, intitulé *Rencontres amicales*, est un *Mélanges Jünger*, auquel ont collaboré, entre autres, Heidegger, Gottfried Benn et Carl Schmitt. Le second, qui porte le titre assez singulier de *la Virevolte* est une sorte de *Jünger par lui-même* : il rassemble, en effet, présentés et reliés par un commentaire d'Armin Mohler, des textes peu connus ou inédits de l'auteur d'*Heliopolis*, et s'achève sur le récit d'une journée de Jünger dans sa demeure de Wilflingen.

C'est dans ce petit village de Würtemberg, distant de quatorze kilomètres de la plus proche station de chemin de fer, qu'en 1950 Ernst Jünger est venu se retirer avec sa femme — celle à qui il a donné dans son Journal le nom symbolique de Perpetua — et son fils Alexandre. Ravensburg, où il avait habité pendant deux ans, étant situé sur le chemin du lac de Constance, l'exposait à trop de visites. Ce qui l'attira à Wilflingen, ce fut son éloignement des grandes routes; ce fut aussi son emplacement au centre de l'ancien monde celtique dont le village conserve des vestiges importants. Lorsqu'il

sut, par surcroît, que le pavillon qui lui était destiné, dans la propriété des barons Stauffenberg, était autrefois celui du Grand Forestier — l'un des principaux personnages, on s'en souvient, de ses *Falaises de marbre* — il ne manqua pas d'y voir un signe, là où d'autres, moins curieux que lui des messages et des symboles, n'eussent peut-être trouvé qu'une coïncidence.

Dans cette charmante maison de style rococo, qui ouvre sur un jardin entouré de murs, Jünger mène, comme jadis à Kirchhorst, la vie la plus régulière, on pourrait presque dire : monacale, une vie qui n'est pas sans analogie avec celle de Giono à Manosque. Il se lève à 8 heures et, hiver comme été, se plonge dans un bain froid. Après une courte promenade solitaire, il prend son petit déjeuner en compagnie de Perpetua. Puis, à 10 heures, il s'enferme dans son cabinet de travail, au milieu de ses livres préférés : la collection complète de la Pléiade en édition de luxe — cadeau de Gaston Gallimard — les Pères de l'Église, les œuvres de Léon Bloy et d'un mystique allemand du XVIIIe, Hamann, redécouvert il y a dix ans et devenu aussitôt célèbre grâce à lui (il a d'ailleurs l'intention de consacrer une étude à chacun de ces deux auteurs), enfin des ouvrages sur les couleurs et sur les coléoptères. Il écrit sans interruption pendant deux heures, pendant lesquelles il ne supporte pas d'être dérangé — et c'en est fini, pour la journée, de tout travail de création.

Après le repas de midi, il se distrait quelques instants en faisant des réussites, puis il va se reposer dans sa chambre et, vers 2 heures, il sort jusqu'au goûter. Parfois il jardine, mais le plus souvent il se promène avec son fils ou son secrétaire, rarement avec sa femme, jamais seul. Selon la saison, on va cueillir des champignons, observer des grenouilles ou chasser des insectes : il faut que la promenade ait un but. Elle se prolonge jusqu'à 4 heures et demie, heure du thé. Il s'occupe ensuite à rédiger ou à classer des notes pour ses ouvrages futurs, à étudier au microscope les insectes qu'il a rapportés et à consigner ses observations, qu'il range dans une grande cartothèque.

La soirée se passe au salon. Un livre à la main, Jünger regarde les autres jouer aux cartes. Ses lectures favorites sont d'abord les classiques et, parmi les modernes, ceux qui ne sont encore goûtés que du petit nombre. Léautaud ou Jouhandeau, par exemple, plutôt que Gide et Valéry; mais ce qui l'enchante plus que tout, ce sont les récits de naufrages. Dès 9 heures, il se retire dans sa chambre, lit pendant une heure et s'endort vite. Non seulement il a besoin de beaucoup de sommeil, mais le sommeil pour lui n'est jamais du temps perdu. Il rêve chaque nuit et, au réveil, se souvient toujours de ses rêves qui occupent une grande place dans son œuvre comme dans sa vie.

Une vie de solitaire et une vie de sage — qui sans doute conviendrait moins à un écrivain français qu'à un écrivain allemand, pour lequel une communion intime et incessante avec la nature a beaucoup plus de prix que le commerce de ses semblables, surtout de ses confrères.

JACQUES DE RICAUMONT.

LUNDI 5 JUIN

Livres nouveaux. — Rosalina Coelho Lisboa : les Moissons de Caïn. — Jacques Perry : Dieu prétexte.

ROSALINA COELHO LISBOA : LES MOISSONS DE CAÏN.

*Ce roman, que présente M. André Maurois, est une geste de la révolution brésilienne, de l'abolition de l'esclavage et de la lutte contre les oligarchies, à travers l'histoire d'une famille divisée. Le lecteur français risque de s'étonner quelquefois, au spectacle, en plein XX*e *siècle, de cet héroïsme républicain, un peu lyrique, un peu naïf, mais peint fidèlement. D'ailleurs, l'auteur s'est gardé de tirer sur le roman au détriment du document comme d'approfondir ce dernier en sacrifiant la littérature : entreprise ambiguë, avec tout le mérite de l'ambiguïté, ses lenteurs, ses découvertes. De temps en temps, une légende, une tache d'impression pure, viennent nous remettre au diapason des héros du récit.*

Les deux frères d'abord, qu'évoque le titre, fils d'un guerrier féodal. Puis leurs enfants, jusqu'à ce que mûrissent les moissons de Caïn, aussi nécessaires peut-être que le sacrifice d'Abel. Rosalina Coelho Lisboa insiste sur ce rôle complémentaire des bourreaux et des justes, des Judas et des Christ, dont les défaites et les victoires ne sont jamais définitives, péripéties qui justifient le roman lui-même.

Mille autres personnages et scènes, autour de cette famille, comme, par exemple, ces cangaceiros *qu'un film récent nous a dévoilés. Les scènes de mort sont les plus belles; le supplice d'un vieil esclave noir, l'arrestation d'un militant, les drames de la vengeance après ceux de la servitude, le lent étouffement de l'espoir enfin, mêlent les cruelles naïvetés de* la Case de l'oncle Tom *aux réminiscences d'un Thomas Mann et d'un Malraux.*

Une femme est sans défense quand elle a pour rival un drapeau. *L'amour n'est ici qu'un aspect d'une conscience humaine qui se libère. Peut-on aimer un divorcé? Il fallait un demi-siècle d'histoire pour qu'une jeune Brésilienne, elle, pût se le demander.*

Et le roman, né dans la haine, s'achève par l'amitié.

(*Éditions Plon, Coll.* Feux Croisés.) DANIEL MAUROC.

JACQUES PERRY : DIEU PRÉTEXTE.

Ce n'est pas la première fois qu'un roman, et des meilleurs — *les Possédés, le Rouge et le noir* — est tiré d'un fait divers. On se souvient d'avoir lu dans la presse, l'histoire de ce curé de campagne qui, ayant un jour cessé de croire à l'enfer — et l'ayant dit — fut frappé d'interdit par l'archevêché; il officia quelque temps encore en plein air tandis que son rival, régulièrement nommé, occupait l'église. Récemment, on apprenait encore que cet homme s'était converti au protestantisme et allait se consacrer à l'enseignement.

Le curé de campagne de Jacques Perry perd un jour, brutalement, la foi. Il décide de poursuivre cependant son œuvre apostolique; pris d'un zèle frénétique, il tire sa paroisse de la léthargie où la laissaient croupir depuis des décades des prêtres craintifs, routiniers et médiocres. On vient de tous côtés pour se confesser à lui. Déplacé par l'archevêché pour *imprudence*, il refuse de se soumettre, dit sa messe dans une grange. La grande presse s'empare de l'affaire, présente le curé comme un saint. Mais peu à peu celui-ci sent son âme tarir, dévorée par le mensonge. Il renonce ouvertement à sa foi et va se consacrer à l'éducation.

Où est l'intérêt de ce récit fait à la première personne, d'un style sans éclat, et dont le ton nuit au relief des personnages? Encore un témoignage, dirait Kanters; et il est vrai que la littérature ne doit pas prendre ce ton. De plus, Perry manque à un degré rare de lyrisme. Mais son mérite tient à une admirable honnêteté spirituelle. S'attaquant à un sujet, comme Green et Bernanos, qui l'éloigne naturellement des cadres de l'Église il a choisi de nous montrer le prêtre dans sa paroisse, soumis à d'étroites consignes de ses supérieurs hiérarchiques et s'efforçant en vain de secouer les routines. En même temps, Perry entre dans la discussion religieuse, à propos de l'enterrement des suicidés, de l'enseignement du catéchisme. Il s'en prend à certaines *niaiseries que l'Église tolère pour garder les simples*, et l'on voit que ces sujets importent beaucoup à l'auteur, encore qu'ils ne soient pas toujours bien reliés à la psychologie de son personnage. Il n'était pas facile, à partir d'une situation aussi franchement abordée, de donner au roman ce dépassement et ce mystère si prenants chez Green. Ici la profondeur du roman vient d'avoir montré les ravages de l'orgueil et du mensonge dans une âme qui croit faire le bien. Sitôt la foi perdue, on tombe dans l'utopie : installer le Paradis sur terre, ce qui sert inconsciemment d'*idéal de rechange*. Perry nous fait rêver à des prolongements de la religion que nous commençons à bien connaître. Le livre nous montre, pour finir, le prêtre allant trouver la fille Marlet, en rêvant de la cité idéale.

Je n'ai pas exprimé toutes les nuances de ce roman-récit; l'art en est presque sec, parfois, à force de discrétion, et si le style en était plus tendu, ce serait un grand livre.

(Éditions Julliard.) MANUEL DE DIÉGUEZ.

Le voyeur

Le prix de la critique est attribué à Alain Robbe-Grillet pour son roman Le Voyeur.

Il est difficile de rendre compte en quelques mots de tous les mérites du nouveau roman d'Alain Robbe-Grillet que sa manière, à première vue, apparente au pointillisme de *Ladislas Dormandi* dans *la Vie des autres*. Mais à y regarder de plus près, ce style neutre,

« blanc », sert dans *le Voyeur*, plutôt qu'à démêler le cheminement psychologique des existences (comme c'est le cas chez Dormandi), à dévoiler, au travers de l'apparence, le secret des êtres et du monde. Un peu comme si l'on recomposait un film en gardant une ou deux images sur dix et en comblant les intervalles avec du noir après avoir invité le spectateur à deviner ce qui se cache sous ce noir !

Un voyageur débarque sur son île natale pour y vendre, durant quelques heures d'horloge, entre deux bateaux, les montres qu'il porte dans sa valise. Le récit se complique progressivement des divagations, prévisions, rêves, déductions et reconstruction après coup du présent. Il faut remarquer que seule l'action présente fait les frais des ruminations du voyageur (contrairement à ce qui se passe chez Proust). Ainsi *les objets cessent rapidement d'être ce qu'ils paraissent*, bientôt *les événements de la journée eux-mêmes perdent leur banalité* et le voyageur se met à vivre hors du temps réel une aventure et des angoisses mémorables qui dépassent en intensité les plus folles divagations de l'imagination.

Il s'agit là d'une expérience mentale de l'auteur (et du lecteur) qui démontre une fois de plus que l'espace et le temps romanesques peuvent se développer selon des lois qui n'ont rien de commun avec les lois du temps et de l'espace réels.

Mais *le Voyeur* n'est pas seulement un roman expérimental : il crée intensément le climat de l'île natale retrouvée pour quelques heures et cette sensation de dépaysement dans des lieux connus du voyageur d'autant plus étrangers qu'ils sont plus proches de lui.

Jamais nous n'avons lu un roman qui nous donne comme celui-ci la sensation *d'une autre vie incluse dans le présent* et si présente elle-même que nous ne saurions le distinguer tout à fait des apparences habituelles.

(Éditions de Minuit.) JEAN-JACQUES KIM.

MARDI 6 JUIN

Livres nouveaux. — Christian Murciaux : le Gros lot. — Henry Miller : Dimanche après la guerre.

CHRISTIAN MURCIAUX : LE GROS LOT.

Une fête foraine sur l'esplanade du Champ-de-Mars. Marthe y cherche un dérivatif à sa solitude : Georges, son amant, violoniste virtuose, est parti la veille pour une longue tournée. Fuir, marcher devant soi, c'était encore s'enfoncer dans cette absence comme on s'enfonce dans la mort. *Jean fait son service militaire dans la caserne voisine. Ils échangent une phrase banale. Les jeux sont faits.*

La jeune femme est divorcée, riche, cultivée, mondaine. Lui, presque un enfant, a mené jusque-là, dans sa province, une vie douce et fade. Tout de suite il s'éprend de celle qui est pour lui le gros lot, *une lumière dans son*

existence terne de jeune sous-officier. Marthe reste calme. Son cœur est ailleurs. Elle ne voit d'abord, dans cette amitié, qu'un réconfort à sa détresse solitaire, qu'un prétexte à promenades, où elle s'attache à former le goût et l'esprit de ce gamin qui pourrait être son fils. Terrain dangereux, où l'amour, insidieusement, comme une graine, se met à germer, pousse des racines solides et brutalement s'épanouit dans un chaud parfum de tendresse et de sensualité délicate. Pourtant, lorsque Georges annonce son retour, Marthe demande à Jean un délai de quelques jours pour clarifier la situation : Jean, je vous reviendrai.

Mais le premier concert de Georges à Paris est un échec. Marthe s'emploie à lui redonner confiance, avant de le quitter — car elle sait mieux, depuis qu'elle a revu Georges, que tout l'attache à Jean, que lui seul compte.

Celui-ci la surprend, un soir, alors qu'elle rentre chez elle au bras de Georges. Il interprète cette apparente intimité comme une trahison. A cet âge, pour certains êtres, une profonde désillusion devient supplice intolérable : Ce n'est pas possible... *Il se blesse volontairement avec une carabine, au stand de tir où, l'année précédente, il a rencontré Marthe, et meurt à l'hôpital militaire après avoir reçu d'elle cet aveu déchiré :* Je n'aime que vous, Jean.

Le sujet qu'on croyait épuisé après Chéri *et* le Diable au corps, *est renouvelé par Christian Murciaux. Cela tient à la tonalité particulière du récit. L'auteur peint dans les tons gris, avec une discrétion qui n'exclut ni la fraîcheur, ni l'intensité. Nous sommes loin de la sensuelle Colette, de son héroïne hagarde et monstrueuse, loin d'une cruauté juvénile à la manière de Radiguet. Ici, tout est tendresse, émotions fines, joie délicieuse de deux âmes et de deux corps en union parfaite : harmonie sans mièvrerie ni complaisance, audacieuse, menacée, tremblante, éblouie.* Il n'y a pas de bonheur de pauvres... c'est nous qui sommes toujours pauvres devant le bonheur. C'est lui qui nous fait l'aumône. *Christian Murciaux se place d'emblée au juste milieu où les sentiments se colorent de reflets durables.* Pour se faire entendre — *dit Chardonne* — il faut parler à mi-voix. *Voici un romancier de sa race.*

(Éditions Plon.) GINETTE GUITARD-AUVISTE.

HENRY MILLER : DIMANCHE APRÈS LA GUERRE.

Il s'agit là d'un recueil d'études — d'études engagées, violentes, généreuses. Elles sont ensemble le résultat de visions sentimentales et le fruit d'un art d'écrire. Henry Miller s'y dévoile — et loin d'expliquer ce qu'il pense de tel ou tel sujet, loin de nous entretenir de ce que pense tel ou tel auteur, c'est lui-même qui devient à chaque page le centre brûlant de cette exubérance, le foyer de cette énorme consommation d'images poétiques. Il l'avoue d'ailleurs, volontiers : écrire est une confession...

Le paradoxe constant fait d'Henry Miller un écrivain de la *fête :* tout est jeté ici au creuset de la page comme s'il s'agissait exactement d'un sacrifice. Le langage devient le faste, la démesure, l'ivresse. La pensée n'est plus un but, mais une passion d'elle-même, et vic-

time d'elle-même. Sous tout cela : un homme, un homme fastueux et blessé, qui s'enchante de cette féerie qui est sienne, qui bouleverse nos jeux rangés, et réintroduit dans nos semaines si précises la fabuleuse disponibilité du *dimanche*.

Faconde! Métaphysique singulièrement insolite! Rêves qui se succèdent et se chevauchent! Nouveau chant de la conscience, et nouveau champ offert en prospection au langage! Ce livre-là est riche de toutes les multiples voies du *vertige* d'écrire.

(Éditions du Chêne.) HUBERT JUIN.

VENDREDI 10 JUIN

Livre nouveau. — André Thérive : Les voix du sang.

ANDRÉ THÉRIVE : LES VOIX DU SANG.

Il y a deux vérités : celle qui rend compte de faits extérieurs, et l'autre vécue, qui trahit la vie intérieure de l'écrivain.

André Thérive a choisi la première manière de témoigner du réel. Ses personnages, en trois cents pages, franchissent des années importantes : 1914, 1916, 1938, 1940, 1943. Ils veulent démontrer que la voix du sang est une fable.

Net comme un théorème, le livre, pourtant, déborde de scènes, de notations, de traits ingénieux qui l'animent.

On y trouve également cette qualité, imprévue chez les hommes de lettres : le courage. Certains sujets tabous y sont abordés avec tranquillité.

Pour sauver son fils, que mine l'idée du suicide (le père est mort fou, il a peur de l'hérédité) Lore Gunther s'accuse de n'avoir pas été fidèle à son mari. Elle croit ainsi délivrer Louis. En réalité, naturalisé Français, il sera tué peu après, en combattant contre ses frères de sang... A qui la faute? C'est l'Histoire qui nous met dans le bain. L'Histoire, ou plutôt le passé, ou en d'autres termes ceux qui se sont permis de nous donner le jour... Il y a toujours des morts qui veulent tuer leurs descendants. Voilà ce qu'on appelle la loi de la vie! L'embêtant dans notre cas, c'est que la voix du sang est difficile à entendre. Et puis, elle est variable. Il a plusieurs voix, le sang... *Cet accent mordant est celui du moraliste qui commente la situation. Nous voudrions l'entendre plus souvent.*

La mère déjoue le destin sur le plan de l'hérédité, mais se venge aussi de lui d'une autre manière. Elle n'a pas été la maîtresse de Marc Fresnel, un Français qu'elle a connu à Paris. Elle éprouve une singulière volupté à réaliser, grâce au mensonge, le rêve d'avoir un enfant de lui. Dans cette chambre où ils parlaient allemand, depuis un quart d'heure, Lore Gunther avait l'illusion de trouver, de donner réellement un fils à Marc Fresnel, l'oublieux, l'oublié, l'ingrat... Et cette pensée lui causait un bonheur absurde. *Absurde aussi, la mort de Clotaire, tué par les Alliés, alors qu'il vient de sauver les documents de l'Intelligence Service.*

On le voit, il était sage que Thérive mette en sous-titre Histoire vraie, *comme il est chaque fois utile de rappeler que par l'observation directe, on rejoint la fantaisie et la richesse de l'imagination.*

(Éditions Bernard Grasset.) GÉRARD MOURGUE.

SAMEDI 11 JUIN

Le prix Rivarol est attribué à Armen Lubin pour son ouvrage Transfert nocturne *et à Constantin Amariu pour son roman* Le Paresseux (1).

ARMEN LUBIN : TRANSFERT NOCTURNE.

Ce livre témoigne. Écrit avec une grande et louable économie de moyens, *Transfert nocturne* relate l'expérience de la douleur humaine, de la souffrance, et aussi de celle-là qui noue le corps entier autour de l'insoutenable et étouffe l'âme : cette douleur inhumaine qui laisse l'homme brisé dans la main d'un impitoyable dieu. *La douleur inhumaine est incompréhensible aux humains. Plus que tout le reste, elle est incommunicable* (p. 97). *Transfert nocturne* est un récit brisé. Une suite de méditations, de tableautins, de faits divers où se rencontrent deux personnages, l'homme et la mort, font de ce livre un témoignage éclaté, réduit en miettes, mais cependant ordonné secrètement en vue de tout cela qui est *incompréhensible aux humains* et *incommunicable.*

C'est qu'aucun langage ne semble ici convenir : *l'homme égaré dons l'enfer du mal ne peut être comparé qu'à un hurlement interminable qui racle la gorge, alors que le monde sombre dans la nuit* (p. 13). Dans cette *seule patrie : la douleur* (p. 72), quel langage pourrait convenir? Quel langage pourrait ne point témoigner pour cela justement qui n'importe plus? Armen Lubin, procédant par cette fragmentation délibérée nous fait toucher du doigt les bas-côtés de l'hôpital, le givre de ces nuits sans sommeil, les landes de ces journées nulles, entre le néant et l'azur, isolées de l'ordre humain, perdues au cœur d'une vie qui n'est plus la vie : *la vie de l'hôpital, cette vie où l'abject et le sublime, le tragique et le comique se succèdent et se chevauchent constamment* (p. 55). Le silence lui-même devient un tumulte inquiétant. L'univers se peuple de signes, se contracte, s'ouvre soudain et dévoile *le bruit de certains silences* (p. 78).

Le réalisme minutieux d'Armen Lubin situe à leur vraie place ces faces de malades, ces visages vigoureusement dépeints, ces longues heures désertes. Et cette vraie place, c'est une dimension insolite qui la leur confère : derrière le livre d'Armen Lubin se profile tout un ciel criblé d'étoiles.

(Éditions Gallimard.) H. J.

(1) Éditions Denoël.

LUNDI 13 JUIN

Livre nouveau. — Léon Blum : Œuvre (II[e] vol.).

LÉON BLUM : ŒUVRE (DEUXIÈME VOLUME).

*Ce qu'il y a de plus intéressant et de plus émouvant dans l'*Œuvre de Léon Blum, *c'est Blum lui-même, si présent à chacune de ces pages, avec son intelligence volatile, sa sensibilité de cheval de race, son ardeur prophétique, qui s'exprime sous le couvert d'une distinction d'esprit allant jusqu'au raffinement et jusqu'à l'afféterie. On voit quelque chose d'absurde et de touchant dans le destin qui imposa, pendant quarante ans, à cet esthète doublé d'un doctrinaire, sinon d'un visionnaire, la mission de conduire un mouvement d'idées qui se fonde sur les réalités économiques, c'est-à-dire sur des machines, des aliments, des travaux manuels, de la sueur et des chiffres.*

Le premier volume de l'ouvrage a montré quel critique littéraire — agile, subtil, mais pas toujours très lucide ni de très bon goût — fut le futur chef du socialisme français. De même que Maurras était fait pour la critique, où il aurait sans doute tenu jusqu'à nos jours la première place, l'auteur des Nouvelles conversations avec Eckermann *aurait pu briller dans les lettres pures; on le voit très bien, vers 1925, entre Edmond Jaloux et Paul Souday, mêler à de vives curiosités artistiques et intellectuelles le souci de la tradition, conçue avant tout comme une finesse du langage et comme une élégance de la pensée. Car il y avait, chez ce révolutionnaire de raison, un côté traditionaliste, qui se manifeste aussi dans ses attitudes politiques, et notamment dans le* recul *qu'il marque devant certains bouleversements.*

Quand il sera chef de gouvernement, sous le Front populaire, on le verra pris d'une espèce de vertige, qu'il partagera d'ailleurs avec la grande majorité du peuple français, momentanément insurgé. Pareillement, Maurras au 6 février... Mais le maître de l'Action française *ne laissa rien paraître de cette hésitation dans ses écrits; tandis que Léon Blum, moins tendu, plus frémissant de nature, ne cesse, à chaque tournant, de manifester un sentiment qu'il faut bien appeler une frayeur mêlée de stupeur. Ses discours s'articulent souvent, à ces moments-là, sur de tels aveux :* Je suis effrayé de voir... Ce n'est pas sans une vive surprise... *Quand on lit le récit des événements de 1940, repris dans les* Mémoires, *on ne rencontre plus, pour ainsi dire, que des signes d'étonnement et d'atterrement. Et bien sûr, les occasions ne manquent pas: Rarement homme d'État avoua aussi franchement qu'il n'avait absolument pas prévu les circonstances devant lesquelles il se trouvait. Mais cela avait déjà commencé par le :* Je suis épouvanté *qui avait accueilli l'apparition d'un socialisme national.*

C'est lorsque le leader S. F. I. O. souffrira dans sa chair, et non plus dans son esprit, qu'il cessera d'avoir ces frissons et ces sursauts; en attendant ils lui donnent, dans un milieu politique qui ne se distingue certes pas par un excès de sensibilité, un air de fleur blessée qui se contracte, de cerveau à vif, auquel toutes les idées font mal. Quant aux souffrances véritables, elles le durcissent plutôt, comme on le voit par la belle et noble relation de captivité, et aussi par les éléments du procès de Riom. Celui-ci se reflète dans des procès-verbaux effarants, où juges et accusés semblent engagés dans un dialogue

de sourds, ou, si vous préférez, dans une discussion de planète à planète. Il n'y a pas de justice politique. C'est une notion extravagante.

A l'échelle humaine, *intéressante étude sur le socialisme blumien, qui prend parfois l'aspect d'un testament, ou d'un message à la jeunesse, prouve que les épreuves et les coups de théâtre, auxquels l'auteur a si nerveusement réagi, avaient quelque peu infléchi sa pensée vers le conservatisme, du moins quant au vocabulaire. On l'y découvre plus « national » qu'on n'aurait cru; un pas de plus — celui qui sépare l'abstrait du concret — et les deux grands adversaires, Blum et Maurras, se frôlaient, dans le désordre mental et sentimental qui suit souvent les défaites.*

Certaines d'entre elles — c'est un fait — portèrent, dans tous les domaines, des fruits que pouvaient envier les vainqueurs aux vaincus. Et certaines victoires ont emprisonné ou desséché ceux qui les remportèrent. C'est ce que Léon Blum, encore prisonnier en Allemagne, a redouté. N'écrit-il pas, en juin 1944, avec autant de clairvoyance que de générosité, s'adressant aux gouvernants français du lendemain : Ne soyez pas la Chambre introuvable de la Résistance... Repoussez de la vie publique, et même de la vie nationale, tous les indignes, mais rien qui s'inspire de la représaille. Rien qui respire la cruauté. Ne mettez nulle entrave à la réconciliation nationale. Ne provoquez pas les contrecoups, inévitables en France, de la pitié... Considérez l'état de conscience des hommes qui ont pu, de bonne foi, se tromper sur leur devoir et sur l'intérêt du pays...

Il ajoutait : J'ai peur qu'un faux jacobinisme ne vous détourne du véritable esprit révolutionnaire. *A-t-il vu juste sur ce point? Ce n'est pas à moi d'en décider. Je ne puis que reconnaître ce qu'il y avait de droit et de courageux dans cette âme complexe qui, comme tant d'autres, attendait les extrémités de l'infortune pour donner toute sa mesure. On voudrait que ceux qui recueillent et qui présentent son œuvre se fussent pénétrés de l'esprit qui la couronne. Mais c'est l'inconvénient des ascensions morales : elles créent un vide au-dessous d'elles. L'exemple que donnent les même héros et les martyrs ne vaut peut-être que pour eux.*

(Albin Michel.) WALTER ORLANDO.

JEUDI 16 JUIN

Livres nouveaux. — Jean-Louis Bory : Clio dans les blés. — Jacques Soustelle : la Vie quotidienne des Aztèques.

JEAN-LOUIS BORY : CLIO DANS LES BLÉS.

Voilà le meilleur roman de Jean-Louis Bory. Depuis deux ans, cet écrivain déjà couronné par le prix Goncourt traverse une période où s'affirme de plus en plus un beau talent.

Clio dans les blés *qu'on surnomme déjà* Mon Village à l'heure américaine, *l'emporte en qualité sur tous les volumes précédemment parus, par une densité à laquelle l'auteur, toujours brillant, n'atteignait jusqu'ici que par intervalles. Cette fois le ton est soutenu jusqu'à la fin, pas une faille dans*

cet assemblage, pas une faute dans la construction : l'intérêt ne faiblit jamais. Ce sera assurément l'un des meilleurs romans de l'année.

Quantité de faits, nombre de personnages, une foule d'épisodes (dont aucun n'est gratuit) prennent place dans la lenteur d'une année. Voilà quatre saisons de la vie d'un village. L'unité de l'histoire ne se fait pas seulement autour d'un lieu, mais aussi autour d'un moment qui est peut-être historique et qui, s'il s'élevait à la consécration des manuels, serait sans doute rapporté ainsi : Vers le milieu du XXe siècle, au cours d'une guerre, le château de Jumainville fut successivement occupé par les troupes allemandes et par les troupes américaines.

La satire, aimable cependant, n'est pas absente de ce livre : satire des passions qui, trop longtemps contenues, éclatèrent à la Libération, *roman de mœurs aussi, étude de la paysannerie d'un bourg.*

Le style, volontairement touffu, heurté, laisse passer de temps à autre d'étonnants éclairs. Point d'afféterie, rien de prétentieux, nulle recherche de l'effet. Ce livre ne peut pas décevoir.

(Éditions Amiot Dumont.) GUY BECHTEL.

JACQUES SOUSTELLE : LA VIE QUOTIDIENNE DES AZTÈQUES.

Animés par le goût de la rhétorique, les Aztèques nous ont laissé une véritable paperasserie où les belles-lettres se confondent avec les formulaires administratifs. Chaque geste de leur vie s'accompagnait d'un hymne rituel, d'une invocation, ou même d'un discours en bonne et due forme. En confrontant cette masse de documents avec les vestiges archéologiques et les récits des Espagnols, M. Jacques Soustelle trace un brillant tableau de ce que fut la civilisation des Aztèques.

Civilisation aux aspects multiples, éclatante dans le temple colossal de Mexico, pittoresque au sein de l'immense marché, civilisation militaire surtout, où les hommes ne naissent et ne vivent que pour la guerre.

Les Aztèques ont scandalisé les Espagnols par leurs sacrifices humains, où coule le sang, cette *eau précieuse* qui assure la stabilité d'un monde menacé, en repoussant, siècle après siècle, jour après jour, la fin du monde. Religieux jusqu'au suicide, sensibles à la moindre beauté, artisans précieux, magistrats austères, diplomates solennels, les Aztèques ont été d'admirables organisateurs imaginant une société où les esclaves, paresseux incapables, prostituées déchues, sont des esclaves volontaires, où les négociants taisent leur richesse. La classe dirigeante, où seuls accèdent les brillants guerriers, se renouvelle sans cesse. Il nous est donné de suivre pas à pas riches et plébéiens depuis leur naissance jusqu'à leur mort, d'assister à leurs repas, de prendre part à leurs affaires, à leurs fêtes, à leurs cérémonies. Sans cacher la sympathie qui l'anime à l'égard de ce peuple qui survit encore, M. Jacques Soustelle sort de l'ombre une civilisation méconnue, cruelle et grandiose, qui s'effondra brutale-

ment sous les coups d'une poignée de soldats espagnols, lors du siège de Mexico, en 1521.

Il n'y a pas lieu de s'étonner si l'on rencontre dans l'ouvrage de M. Jacques Soustelle, qui fit à plusieurs reprises de longs séjours au Mexique, une extrême abondance de mots mexicains et une connaissance parfaite des lieux que cette civilisation enrichit.

(Éditions Hachette.) JEAN-CLAUDE CARRIÈRE.

VENDREDI 17 JUIN

DIANE DE POITIERS ET L'HISTOIRE.

Adrien Thierry : Autour de Diane de Poitiers (1).
Philippe Erlanger : Diane de Poitiers (2).

Un grand pas vient d'être accompli dans la voie de la connaissance de Diane de Poitiers. Ce pas, il y a bien un siècle ou deux qu'il aurait pu être fait. Aussi, doit-on commencer par le préciser, n'est-ce qu'une entreprise de défrichement qui nous est offerte, chacun à sa manière, par MM. Adrien Thierry et Philippe Erlanger. Nous avons là deux essais dignes de tout intérêt. Certainement, dans sa sobriété, celui de M. Thierry a moins de prétentions historiques. Il y est mené le bon combat contre les légendes, et le volume — joliment présenté — contient la reproduction — parfaitement fidèle — de sept portraits hors-texte dus à l'incomparable Clouet. Le texte s'apparente aux « précis » qui font les délices des grands amateurs d'histoire. On aimera ce livre.

Mais ce n'est pas encore tout à fait Diane, et M. Erlanger, en usant d'une méthode différente, ne nous la livre pas toute. Des points obscurs subsistent. Parce que ce fragment de notre histoire a été mal traité ou négligé, l'historien actuel en est au stade de la discussion. Discussion des sources et des textes. Presque rien n'est acquis, presque rien ne va de soi, tout ou presque tout restait à exposer, démontrer, commenter. D'où ces tentatives, ces essais...

Certes, ils ont bien leur prix, et le livre de M. Erlanger, principalement, enrichit considérablement l'état actuel des sources sur la question. Il faut lui en rendre hommage. Si l'histoire des Valois provoque jamais un déluge d'écrits comparable (toutes proportions gardées) à celui suscité par la politique, la propagande et le commerce autour de l'histoire napoléonienne, il deviendra possible de narrer d'une traite la vie de cette femme qui a mené pratiquement la France en s'assurant la passion d'un roi qui eut cette faiblesse incompréhensible de l'aimer, et qu'elle maintint dans une docilité — pénible à nos regards — sa vie durant! Cette liaison conserve un caractère scandaleux, hautement affiché, et cela blesse encore. Sans

(1) Éditions La Palatine.
(2) Éditions Gallimard.

doute les arts ont bénéficié des commandes de la favorite, animée par la vanité. Mais la France a souffert de son influence sur Henri II. Car Diane, « femme dure, impérieuse et cupide » (Erlanger, *dixit*), n'a jamais gouverné son docile amant qu'au profit de ses propres intérêts, et au détriment de ceux du pays. Le résultat le plus clair de son ascendant sur Henri II s'est traduit par une levée de boucliers des grands du royaume, par la guerre civile, par la ruine du Trésor, par l'hégémonie espagnole. Et l'État et la nation ont fait les frais de la « royauté » de cette femme ambitieuse. Elle seule y a gagné. Henri II est mort trop tard. Il a eu des enfants trop tard. Catherine de Médicis ne pouvait plus remonter — quelle que fût son habileté politique — l'effrayant courant. On peut se le demander : si Henri II fût mort dix ans plus tôt (avec des enfants, bien sûr), quelles conséquences !

JEAN SAVANT.

IIIe FESTIVAL DE L'EURE : PRÉSENTATION D'HAMLET DANS LES RUINES DU CHATEAU GAILLARD, AUX ANDELYS.

Édifié en 1198 par Richard Cœur de Lion, pris aux Anglais, en 1204 par Philippe Auguste, puis une seconde fois, en 1499 par Charles VII, Château-Gaillard subit un nouvel assaut : celui de la foule qui se bouscule dans les chemins accrochés à la falaise, pour assister au triomphe d'un Anglais, cette fois : William Shakespeare.

En dépit d'une organisation désastreuse, c'est bien d'un triomphe qu'il s'agit. Seules surgissent, sur un fond de nuit, les murailles déchirées que la lumière cisèle. Des spectateurs, dans l'ombre, chacun peut se croire unique, malgré l'affluence, et vagabonder en esprit à travers l'histoire. Combien sont morts ici, dans cette plaie béante de la pierre, quels cris ont fait trembler l'écho, attentif aujourd'hui aux seuls frémissements d'une âme? Et ce spectre, devant nous, de quels milliers de spectres vient-il demander vengeance?

Le réel s'estompe peu à peu : magie des mots, que l'irréprochable traduction d'André Gide favorise. Nous sommes à Elseneur et voici son Prince tourmenté : *Je suis orgueilleux, vindicatif, ambitieux; avec plus de forfaits en réserve que de pensée pour les contenir, que d'imagination pour leur donner forme, et que de temps pour les mener à bout.* Jean Dessailly met l'accent sur ce qu'il y a de vibrant et de tendre dans le personnage, où d'autres ont vu, au gré de leur sensibilité propre, de la cruauté, de l'impuissance à agir, de l'hésitation ou de la rage. Il est parfait dans la scène avec Ophélie (Simone Valère), une Ophélie tendue de tous ses nerfs et d'une délicate intelligence. Pierre Bertin accuse le côté bouffon de Polonius avec quelque lourdeur dans l'insistance. La charge est tentante, la discrétion comique plus ardue ; Jean Julliard y parvient doublement dans les rôles du roi-comédien et du fossoyeur. Il dose la drôlerie avec tact.

Que reste-t-il de tant d'efforts conjugués contre la précarité des moyens et l'escarpement des lieux, contre le vent qui souffle, face aux acteurs, contre le froid qui les glace? *Des mots, des mots, des mots...* et le souvenir étincelant d'un spectacle grandiose. Dominant la contrée de sa blancheur orgueilleuse, la forteresse paraît, sous un certain angle, miraculeusement reconstruite dans son intégrité par la lumière. Au sommet, une tache écarlate : le drapeau de Danemark, symbole de feu et de sang.

G. G.-A.

DIMANCHE 19 JUIN

PRÉSENTATION DU « MARIAGE DE BARILLON », DE GEORGES FEYDEAU (THÉATRE GRAMONT).

Georges Feydeau avait vingt-sept ans quand il écrivit (en collaboration avec Maurice Desvallières), *le Mariage de Barillon.* Et sans doute n'est-ce pas sa meilleure pièce. Mais on ne peut qu'admirer cependant la maîtrise du jeune auteur. Avec quelle sûreté il pose la situation, avec quelle logique il en tire toutes les conséquences ! Et aussi quelle abondance dans l'invention ! Car si le mécanisme d'horlogerie est minutieusement monté et fonctionne impeccablement, la pièce n'a absolument rien d'une démonstration sèche et linéaire. Elle est charpentée, certes, mais étoffée, charnue. A tout moment, ce sont des rebondissements, des renversements, des trouvailles absurdes et réjouissantes que met en valeur un dialogue parfaitement plausible où les personnages, compte tenu de la situation extravagante où ils sont jetés, disent exactement ce qu'ils doivent dire. Mettre en présence des personnages qui ne devraient pas se rencontrer, c'est le premier principe d'où sortent des effets de rire certains. Mais ces gens qui voudraient être aux antipodes les uns des autres entrent avec naturel dans le jeu. Leurs propos sont ceux qu'on attend, ceux qu'on s'entend très bien tenir soi-même dans ces moments où la bouffonnerie est à la frange de l'irréel, où il s'en faut d'un fil qu'elle ne grince et tourne à l'hallucination.

Que cela date un peu où, si vous préférez, porte son âge, soixante-cinq ans puisque la pièce est de 1890, je n'en disconviendrai pas. Reconnaissons pourtant qu'il faudrait être sérieusement atteint d'hypocondrie pour ne pas rire franchement, surtout au deuxième acte et au troisième (qui me paraît le meilleur). D'autant que M. René Dupuy a su trouver le mouvement approprié. Il joue lui-même Barillon en excellent comédien et entraîne irrésistiblement une troupe fort bien stylée où plusieurs acteurs ont des physiques très caractérisés dont ils tirent un habile parti. René Dupuy nous rendra-t-il les Nouveautés d'autrefois avec leur troupe comique fameuse? On souhaite en tout cas qu'il trouve dans la faveur du public, la récompense de ses intelligents efforts et de ceux de ses camarades.

R. D.

LUNDI 20 JUIN

HOMMAGE DE LA FRANCE A THOMAS MANN POUR SON QUATRE-VINGTIÈME ANNIVERSAIRE.

Le quatre-vingtième anniversaire de Thomas Mann a donné lieu à des manifestations dans le monde entier. En France, M. Martin Flinker a pris l'heureuse initiative de recueillir et de grouper en volume les adhésions et témoignages d'admiration de près de deux cents personnalités du monde des lettres, des arts, de l'Université et de la politique. D'un ancien président de la République au Dr Schweitzer, de M. Jules Romains à Mme Marguerite Yourcenar — j'en passe et des meilleurs — chacun a apporté sa contribution, qui une simple fleur, qui une gerbe, pour former cette guirlande littéraire.

Le grand intérêt de ce livre commémoratif, c'est qu'il éclaire l'art et la pensée de Thomas Mann sous des feux croisés, convergents, chaque écrivain s'étant appliqué à dégager un aspect différent de son génie, ce génie tellement complexe et multiforme qu'il donne lieu à des interprétations diverses. Les points de vue les plus contradictoires s'affrontent et tous ont sans doute raison.

Gabriel Marcel analyse les rapports de Thomas Mann et de Nietzsche, Vermeil dans son étude le Domaine du diable, *analyse son rapport avec le démoniaque, thème qui tient une place prépondérante dans le* Dr Faustus. *C'est également au* Dr Faustus *(la Rencontre avec le démon) que Maurice Blanchot consacre une étude qui, pour le lecteur peu familiarisé, constitue une précieuse introduction à l'œuvre du grand écrivain. Robert Schumann rappelle que la croix d'officier de la Légion d'honneur (cette croix qu'un siècle et demi plus tôt Napoléon décerna à Gœthe) fut l'un de ses derniers actes de ministre des Affaires étrangères. François Mauriac écrit :* Thomas Mann a maintenu, durant la traversée du tunnel hitlérien, la gloire intacte du génie allemand. Il a su, au temps de l'asservissement, demeurer un esprit libre. *Mais il faudrait citer l'ensemble de ces textes : ceux d'André Maurois, Georges Duhamel, Jean Schlumberger, Robert d'Harcourt, Jean Cocteau, Maurice Boucher, Antonina Vallentin et tant d'autres qui, en une suite d'analyses subtiles, ont défini le génie protéiforme de Thomas Mann, à l'aise dans tous les domaines, roman, essai, critique, musique, écrits politiques, etc., tout à la fois représentant du classicisme et à la pointe de l'avant-garde, ainsi que le font remarquer justement deux de ses commentateurs.*

(Éditions Flinker, Poris.) LOUISE SERVICEN.

MERCREDI 22 JUIN

Livres nouveaux. — Jean Bloch Michel : Journal du désordre. — Marc Chadourne : le Mal de Colleen.

JEAN BLOCH-MICHEL » JOURNAL DU DÉSORDRE.

Combien nos passions sont sincères et nos entêtements tenaces, quinze ans après les événements qui les suscitèrent, J. Bloch-Michel nous le fit mesurer malgré lui.

Voici un résistant qu'un doute secret, et surtout qu'une déception insupportable ont conduit à mettre la Résistance « en question » comme on renvoie au laboratoire un produit qui n'a pas honoré ses caractéristiques. On attendait un tel livre. Ceux qui l'avaient tenté jusqu'ici, ou bien avaient infléchi leur examen pour vérifier des opinions préconçues, ou bien — tel le colonel Rémy — s'étaient pris au jeu d'épouser la cause contraire. Tout cela était encore de la politique sur de la politique. Mais l'analyse transcendante était encore à faire. J. Bloch-Michel s'y est appliqué avec une bonne volonté évidente. Mais, à tout moment, le cœur lui a manqué. C'était une tâche contre nature.

Il a pour les juges de Nuremberg, sur l'épuration, sur les motifs qui le jetèrent dans la Résistance, et les erreurs de l'Occident depuis la fin de la guerre des vues originales, mais l'orgueil de la victoire lui colle à la peau, avec une indéfectible conviction de son bon droit. « Si bien » (comme il écrit trop

souvent), si bien que son discours tourne à l'impossible redécouverte d'une mystique que les faits ont impitoyablement corrodée.

La première partie du Journal du Désordre *est donc le livre du dépit, et nous le regrettons d'autant plus que, dans la seconde, l'auteur s'avère un essayiste excellent, capable de cette objectivité tranquille que, par sa préface, il nous promettait d'être dès le début.*

C'est qu'il s'agit maintenant de lui-même devant les problèmes de l'enfance, de l'amour, de Dieu, de l'écrivain et de cette « civilisation de l'agenda » qui l'exaspère et qu'il nourrit, comme tout le monde, par manque du courage qu'il faudrait pour que chacun garde son cap et réalise ce pourquoi il est né. Il y a là des pages qui continuent notre grande tradition moraliste. Qu'elles soient d'un homme encore tout essoufflé de l'action, que le métier de journaliste ne prédispose pas à une telle minutie dans l'écriture, en rehausse encore le mérite.

Mais on sort de ce livre comme d'un cinéma dont le documentaire nous a consolés du grand film. Nous n'étions pas venus pour le documentaire...

(Éditions Gallimard.) SERGE DUMARTIN.

MARC CHADOURNE : LE MAL DE COLLEEN.

Un animal peut-il mourir d'amour? Car c'est bien d'un amour exclusif et déçu que mourra Colleen, la belle chienne dont Marc Chadourne conte en ce livre l'histoire. Au pays des Mormons où l'auteur a placé son récit — il n'est pas écrit à la première personne, mais il a tout à fait l'allure et la résonance d'une aventure personnelle — Colleen errait librement, jusqu'à ce qu'un soir de Noël elle vînt d'elle-même s'installer dans la maison de son « maître ». Peu à peu un attachement grandissant lie l'homme à la bête. Mais il est difficile à un homme de passer toute sa vie en compagnie d'une chienne. Colleen ne s'accommode pas des contingences. Elle ne connaît que le maître qu'elle s'est choisi et puisqu'elle ne peut être « l'unique » en son logis, elle s'enfuit. On la rattrape, on la soigne. Peine perdue. Elle s'étiole, elle meurt finalement dans une crise de « tournis ». Que voulez-vous, dit le vétérinaire. C'était mental et quand c'est mental il n'y a pas grand-chose à faire.

Marc Chadourne a noté avec une grande délicatesse les réactions de Colleen et celles des êtres avec lesquels il la met en contact. La mélancolie, la douleur, l'exaltation de sentiments de la bête nous invitent à nous interroger sur l'énigme de la création et sur son unité. Un même souffle anime tous les êtres et l'homme n'a aucune supériorité sur l'animal. Ce livre attachant et original confirme l'Ecclésiaste.

R. D.

LUNDI 28 JUIN

René Masson reçoit le prix du Roman populiste pour son ouvrage les Compères de Miséricorde *que présente notre collaborateur Paul Mars.*

Un drôle de livre; on ne sait par quel bout le prendre. Pourtant, l'histoire est simple : dans un *garni à bicots* de Paris un homme veut se tuer et le tente à plusieurs reprises. Trois hommes s'efforcent de l'en empêcher : le *taulier*, un agent de police, un instituteur. Et ceci dure depuis le crépuscule jusqu'à l'aube... un voyage au bout de la nuit. La difficulté c'est que le désespéré est étranger et qu'on ne peut communiquer avec lui. Ce livre pose ainsi le problème de la communication entre les êtres. Il est difficile de se comprendre. Trouver en face de soi la mort aide à réfléchir sur la vie. Les trois hommes qui veulent sauver le quatrième homme sont ainsi amenés à définir leur conception de l'existence : on se doute que la plus amusante est celle de l'instituteur. René Masson connaît bien l'univers enseignant pour l'avoir prospecté récemment (1). On peut lui reprocher d'en donner souvent une parodie. D'une manière générale René Masson s'amuse extérieurement de ses personnages (de l'instituteur, particulièrement, dont il retrace en souriant la carrière depuis la communale de Mars-la-Tour), il ne cherche pas à les comprendre en profondeur; par là son livre n'est peut-être pas un vrai roman.

Mais ce reproche d'ordre général, qui touche à la crise actuelle du roman, n'atteint pas l'essence particulière du livre. Ce qui fait son charme, c'est un ton blagueur, un poids léger d'ironie et cette grâce, que j'ai toujours trouvée dans les livres de René Masson (2), de révéler l'univers merveilleux de l'enfance, même s'il s'agit ici de celle d'un grand gosse perdu.

Ce livre vaut aussi par une peinture réaliste des quartiers de misère... rue des Blancs-Manteaux, rue Beaubourg, rue Rambuteau, rue des Francs-Bourgeois, rue du Petit-Musc, rue Birague... N'oublions pas que René Masson a récemment collaboré avec H. G. Clouzot. Il y a dans son livre toute la matière d'un scénario style de film « noir ».

(Éditions Robert Laffont.) PAUL MARS.

CO-EXISTENCE

En ces temps de vacances, puisque aussi bien il devient impossible de suivre l'actualité, je voudrais proposer aux lecteurs de La Table Ronde *ces réflexions, dont je les avertis tout d'abord qu'elles sont fort loin d'être au point. Ils devront excuser les tâtonnements de la pensée et du style. Ce sont là des Essais, dans le sens propre du terme — dont Montaigne l'a à jamais détourné.*

LA co-existence est à l'ordre du jour. Les chefs politiques des peuples semblent comprendre que ceux-ci seraient condamnés à mourir ensemble, du moment où il serait avéré qu'ils ne peuvent pas vivre ensemble.

Il serait souhaitable qu'un effort analogue à celui qui, de toutes parts, est tenté dans le domaine de la diplomatie, le fût, par les intellectuels, dans leur domaine propre.

Mais hélas ! ils se brouillent quand les hommes politiques auxquels ils s'attachent, s'affrontent, et quand ces hommes se rapprochent, ils ne se réconcilient pas.

Non seulement l'esprit de tolérance, la compréhension, le respect mutuel, mais la simple politesse, ont baissé chez les écrivains. Cocteau s'obstine à être poli : mais il sent bien que par là, il étonne.

Certes, les mauvais procédés polémiques ne sont pas nouveaux. (Molière n'est pas tendre pour Cotin, ni Boileau pour Quinault, ni Voltaire pour Maupertuis), mais leur emploi semble devenu plus général, et ils ne sont plus compensés par les amitiés nourricières de Gœthe pour Schiller, de Diderot pour d'Alembert, des romantiques qui ne cessèrent jamais de se respecter le uns les autres, même quand leur accord ancien se trouvait rompu.

Il y a chez les clercs une tendance déplorable et malheureusement constante à imputer les erreurs intellectuelles qu'ils constatent aux défaillances morales qu'ils supposent. Elle provient sans doute des théologiens. Les docteurs de l'Église comme les prophètes d'Israël ont cru que la Vérité serait évidente à tous si le péché ne venait offusquer la plupart des esprits. Les adversaires orthodoxes de Montan ne doutent pas que s'il devient hérétique, c'est qu'il est « ambitieux » et que ses relations avec Priscille sont coupables. Le péché produit l'erreur, l'erreur révèle le péché. Cercle assez inquiétant : car Montan aurait pu, semble-t-il, rester têtu, même sans être luxurieux... Cette argumentation, un peu trouble, Bossuet en use pourtant contre Féne-

lon, comme Pascal contre les jésuites, comme Voltaire contre Bossuet. Ce moulin millénaire n'a jamais cessé de tourner.

Mais il n'en reste pas moins que la Critique biographique de Sainte-Beuve, et surtout la critique « matérialiste » de Karl Marx y ont porté de nouvelles eaux.

Les philosophes asiates avaient généralement évité ces véhémences. Il eût été bien facile aux Yogins de récuser pour mollesse, pour lâcheté, ceux qui n'acceptaient pas leurs rudes disciplines. Il eût été facile aux Confucianistes de dire aux Aaoïstes : « Vous n'êtes pas de bons fils, vous êtes de mauvais citoyens », aux Védantistes d'attribuer à l'envie l'hostilité des Bouddhistes aux Brahmanes. Ni les uns ni les autres ne l'ont fait. L'erreur était pour eux, naturelle à l'homme et procédant, non du péché, mais de la Maya. c'est-à-dire de la Création elle-même, ils n'avaient pas à s'expliquer comment et pourquoi leurs contradicteurs pouvaient la commettre, ils trouvaient étrange, non pas qu'on se trompât, mais qu'on cessât de se tromper.

J'admets donc que — pour le bien et pour le mal — la nature des choses, la tradition culturelle la plus valable, poussent nos intellectuels à ces « coups bas » qui, en effet, causent plus de tristesse que de surprise à ceux-là mêmes qui les reçoivent.

Mais il y a des marges. Après avoir beaucoup aigri les rapports des clercs, la conjoncture semble permettre et même imposer une révision idéologique qui permette de les adoucir.

Dans tous les camps, des erreurs avérées ont répandu un certain désarroi.

On voit mal comment les écrivains catholiques pourraient y échapper.

Les deux guerres mondiales, en effet, ont beaucoup affaibli l'anticléricalisme. Je doute qu'un nouveau Roger Martin du Gard écrive aujourd'hui un livre tel que *Jean Barois*, dont je n'ai pas oublié le retentissement, avant 1914, dans toute la jeunesse intellectuelle de Paris.

Mais ce regain — incontestable — de l'Église n'a pas concordé avec un renforcement de la morale. Le contraire serait plus vrai. Et je ne songe certes pas à établir ici un rapport de cause à effet, mais plutôt à mesurer la déception que j'aurais eue moi-même si j'avais été un intellectuel catholique; je ne peux croire que ceux de mes camarades qui l'étaient et qui sont morts, ne l'eussent pas ressentie comme j'aurais fait à leur place. Là est à mon sens, le point qui m'eût été — et doit leur être — le plus pénible. Beaucoup plus pénible que les dissentiments qui opposent tels catholiques à la ligne générale définie par Rome, telle portion du clergé aux décrets de la Hiérarchie. Ces difficultés-là ont toujours existé. Je lis dans *le Curé de village* à propos de l'abbé Dutheil : Ce prêtre appartenait à cette minime portion du Clergé français qui voudrait associer l'Église aux intérêts populaires pour lui faire reconquérir par l'application des vraies doctrines évangéliques son ancienne influence sur les masses. » Si on donne à deviner l'auteur de cette phrase, la plupart des personnes interrogées songeraient aux prêtres ouvriers et chercheraient sans doute parmi les collaborateurs d'*Esprit* ou parmi les disciples de François Mauriac. Or elle se trouve dans un roman que Balzac a commencé en 1837.

Mais Balzac tenait pour évident que — toutes choses égales d'ailleurs — les individus et les familles, en France, manquaient d'autant plus de dignité et de rigueur qu'ils avaient plus de religion.

Or, il me semble qu'un écrivain d'aujourd'hui, qui aurait l'objectivité, l'impassibilité quasi divine, de Balzac, serait contraint de rompre, en ce domaine, son accord avec lui, le comportement des fidèles et celui des athées tendant à se rapprocher au point qu'il devient très difficile de les distinguer les uns des autres. Si on regarde par exemple le syndicat des « travailleurs chrétiens » et celui des travailleurs communistes, on voit que leurs revendications — et leurs soucis — sont, à très peu près — les mêmes.

Rares aujourd'hui ceux qui reprochent encore à l'Église son enseignement, qui discutent son apport dans la culture occidentale, dans l'Humanité. Les reproches les plus véhéments ne lui sont plus adressés — comme jadis — comme naguère, par ceux qui la détestent, mais par ceux qui l'aiment. C'est là une situation plus rassurante, mais plus pénible aussi.

Il me semble qu'à leur place, je préférerais les insultes de ceux qui les haïssaient aux reproches douloureux de ceux qui voudraient les aimer : Edgar Combes et Simone Weil. Car j'ignore comment l'Église prononcera sur ce cas; mais elle ne pourra pas soutenir que Simone Weil a été arrêtée, sur la voie du baptême, par la crainte des mortifications. La conversion était sans doute pour elle la solution la plus facile et la plus douce. Le fait est qu'elle reste en dehors de l'Église — par vertu. Bergson aussi, probablement. Il n'est pas exact qu'il ait été retenu par la montée de l'antisémitisme; le problème de la conversion s'est assurément posé pour lui dès 1910 — dès sa correspondance avec William James. Et il est remarquable qu'Édith Stein et Husserl soient entrés dans l'Église, quand Simone Weil et Bergson restaient en dehors. Comme si son accès était moins difficile, là où son pouvoir est moins grand.

Les catholiques sont acculés ou à la tolérance ou à l'inconscience. Pour trouver plus de dignité dans la vie de Claudel que dans celle de Valéry, il faut une inconscience étrange. Comme il en faudrait pour trouver plus de gentillesse, moins de rancune, chez Cocteau que chez Mauriac (dont Mauriac, je pense, conviendrait tout le premier). Mais si on ne peut plus être tout à fait sûr que les individus s'améliorent d'autant plus qu'ils se rapprochent davantage de l'Église, ceux qui se réclament d'elle sont astreints à quelque modestie, fussent-ils par ailleurs très assurés des vérités qu'on leur enseigne et qu'ils propagent. La modestie n'exclut pas la conviction, mais elle exclut l'aigreur à la défendre : elle exclut une certaine allure, perpétuellement suspicieuse, et un ton perpétuellement agressif.

Et d'abord, pour ce qui concerne le « matérialisme ». Il serait temps, je pense, de mettre fin à l'étonnante série de sottises proférées à ce sujet par les pieux polémistes.

Il faudrait qu'après avoir tant accablé des adversaires qu'on omettait de comprendre, ils se mettent une bonne fois dans la tête que le matérialisme n'est pas, n'a jamais été une préférence de la matière à l'esprit. Il ne le peut. Comment préférerait-il la matière à quelque chose qui ne soit pas elle, puisqu'il pose d'abord en principe que la matière

existe seule. Un physicien qui pense que l'énergie et la masse sont une même chose ne saurait préférer la masse à l'énergie. Un matérialiste n'est pas une sorte d'Esaü qui échangerait contre un plat de lentilles, la possibilité d'écouter Mozart et de lire Shakespeare : il croit seulement que la même force qui produit les lentilles, produit aussi les poèmes et les mélodies.

Si d'ailleurs on donne au matérialisme le sens péjoratif qu'il n'a pas, et ne peut avoir, on voit mal en quoi le marxisme mériterait plus que le capitalisme les reproches qu'on lui oppose. Les trusts ne sont assurément pas moins obsédés que les syndicats par l'argent et par la puissance que l'argent procure, les écrivains catholiques ne se sont pas montrés moins soucieux que les écrivains marxistes de leurs succès et de leurs profits temporels. M. Maritain n'a pas été plus frustré des biens de ce monde que M. André Breton. Et je crois que Maritain les méprise, mais Breton aussi.

Il serait bon, je pense, de renoncer une bonne fois, à ce genre d'argumentation, qui a depuis belle lurette cessé d'être efficace, qui devient ridicule, et n'a jamais été sérieux. Vivekananda regardait le matérialisme comme une religion, et rappelait aux étudiants d'Oxford qu'il le fut, en effet, chez les Indiens. Et quand il ne signifie plus un système du monde, mais réellement une préférence, des intérêts temporels, il n'est souvent que le cri poussé par les misérables, sous l'action de la douleur qui à la fois les accable et les révolte.

Dans un univers où la majorité des enfants ne mangent pas à leur faim, où les sans-logis et les sans-travail pullulent, le « matérialisme sordide des classes laborieuses » ne signifie que la volonté de défendre sa vie et celle des siens. Il est bien difficile de le reprocher à ceux qui la manifestent ! Si les catholiques s'obstinent à découvrir le « matérialisme », c'est qu'ils voudraient condamner le communisme pour sa métaphysique et non pour l'ordre économique qu'il institue. Ils savent en effet que sur ce terrain-là, ils courent le risque d'être très faibles, vu qu'aucun système économique ne pouvait procéder des Évangiles aucun non plus n'est incompatible avec eux. Le Christ a bien dit : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Même l'esclavage : il s'est trouvé qu'il a diminué à mesure que le christianisme progressait; mais il s'agit là, semble-t-il, d'une concordance plus que d'une causalité. Le Christ n'en parle pas. Saint Paul, dans une admirable épître, plaide auprès de Philémon la cause d'Onésime, esclave fugitif. Mais c'est qu'il a enseigné, converti, « engendré » Onésime et que celui-ci est exposé à la mort. Saint Paul n'interdit nullement à Philémon de garder par devers soi ses autres esclaves, il n'exige nullement que Philémon les libère; il se borne à demander qu'Onésime ne soit pas châtié — et offre d'indemniser le maître lésé par le préjudice subi.

Là où cesse l'affirmation, la négation expire. La grandeur du christianisme fait sans doute qu'il n'est ni compatible ni incompatible avec aucun ordre économique. Le communisme ne l'est pas plus — ni moins — que le capitalisme. L'incompatibilité n'est venue que de la rudesse avec laquelle les bolcheviks ont pratiqué la déchristianisation. Mais les révolutionnaires français — qui se réclamaient de Quesnay et qui exécutèrent Babeuf, l'avaient pratiquée avant eux. Rien,

évidemment de plus opposé au christianisme qu'une doctrine pour laquelle le travail humain est « une marchandise pareille aux autres » — ce qui revient à ne pas faire de différence entre la peine des hommes et la croissance des plantes.

C'est pourquoi aucun argument tiré de la conjoncture présente ne saurait porter ni contre les Théologies ni contre les Églises chrétiennes. Et si j'étais catholique, aucun de ceux que je viens d'articuler ne poserait pour moi aucun problème. Ils ne contestent aucun dogme, mais un certain ton suspicieux et agressif qui me paraît n'être pas de mise aujourd'hui, à supposer même qu'il ait pu l'être, en d'autres temps.

Il va de soi que si les polémistes catholiques devaient revenir à une plus charitable indulgence envers les erreurs d'autrui, puisqu'ils n'échappent pas eux-mêmes au désarroi général de la pensée contemporaine, les autres — à commencer par les libéraux — sont, autant qu'eux, et davantage, astreints à une plus grande modestie.

D'abord, ils ont été battus partout. L'Angleterre, bastion du libéralisme, a élaboré une immense législation sociale et étatiste sur laquelle, ni les conservateurs, ni les libéraux ne songent à revenir. Il est clair que les progrès de la production ont rendu impossible de la soumettre aux caprices de l'initiative individuelle. Il existe encore des entrepreneurs qui disent : « Que l'État me laisse donc travailler comme je veux »; il n'y en a plus qui ne demandent rien à l'État et qui n'attendent rien de lui. Le libéralisme est devenu méconnaissance du monde. Il n'a pas vu que le progrès de la population, de la production et de l'ambition humaine, contraignait les États à en assumer le contrôle. Ayant doctriné l'optimisme au moment où le monde ruait à la tragédie, ayant doctriné la passivité du laissez-faire à une époque de frénésie, il a cessé d'être un système pour devenir une tendance! Celle qui porte à résister un peu aux empiétements excessifs de l'État. Ses principes ont dégénéré en thèmes rhétoriques. Il ne signifie même plus la « liberté de la misère », mais la liberté de *l'imposture* car chacun sait que le même marchand qui invoque la loi implacable de l'offre et de la demande, quand il s'agit de justifier la hausse des prix, ne se résigne nullement à la baisse, quand cette même loi l'impose. Le marché que naguère il défendait si furieusement contre toute intervention, il en réclame avec âpreté « l'assainissement ». Il est vrai. d'ailleurs que, depuis longtemps, les libéraux ont perdu leur superbe.

Les fascistes ayant cessé de défendre leur propre position, et d'ailleurs ne le pouvant, puisque le fascisme prétendait se justifier essentiellement par le succès et qu'il a subi des désastres, ce sont les marxistes, socialistes et communistes, qui devaient profiter de la ruine des libéraux.

Mais si les socialistes ont connu, en effet, beaucoup de triomphes, ils ont épuisé les déboires que le triomphe implique. Léon Blum n'a que trop vécu cette mélancolie du socialisme vainqueur qui se mord la langue pour ne pas dire : je n'ai pas voulu cela. Dénombrer ces déboires serait bien long et bien fastidieux. Le pire, à mon sens, c'est que les socialistes concevaient avant tout le socialisme comme un ordre humain, et qu'ils voient le monde devenir à la fois de plus en plus socialiste et de plus en plus inhumain. Il prenait sa source dans

la bonté. Jaurès a été l'expression de ce socialisme généreux et tendre; or il a débouché sur une humanité méchante que sa méchanceté pousse vers le communisme — auquel le socialisme répugne — quand elle ne le ramène pas vers un capitalisme que le socialisme abhorre. C'était une doctrine de paix, qui s'est épanouie dans une époque de guerre. Aussi a-t-il été et reste-t-il écartelé entre les deux branches de ce dilemme : accepter la guerre en se reniant ou la refuser en se détruisant. C'est pourquoi il perd chaque jour un peu de la morgue que le marxisme donne à ses adeptes en leur affirmant qu'ils ont l'histoire dans leur manche, et que leur triomphe est donc inéluctable.

La position des communistes a été longtemps, et reste encore plus forte que celle de leurs adversaires, socialistes ou non. Ils ont eu, et ils ont pour eux, le succès de la révolution russe et celui de la révolution chinoise. Ils profitent en outre des incroyables sottises de leurs contradicteurs. Je me souviens du temps où on disait que le petit enfant bouilli, rôti ou fumé constituait l'essentiel de la nourriture pour les bolcheviks, où on croyait le bolchevisme incapable de faire tourner une usine, de lever une armée... De là, par choc en retour, la stupeur admirative des mêmes personnes quand elles virent que l'armée rouge n'était pas sans puissance ni l'industrie russe sans productivité.

Elles s'étonnent parfois, à présent, de ne pas retrouver cette stupeur chez ceux qui n'ont pas, comme elles, trop sous-estimé, au départ, la révolution léniniste.

J'aurais pu, quant à moi, devenir communiste. J'ai été assez près de le devenir. Beaucoup de mes camarades sont entrés au parti. Beaucoup ont regretté de ne l'avoir pas pu. Drieu, certainement, est mort avec ce regret. C'est pourquoi, même quand les communistes rompent la concorde, je ne crois pas possible de rompre avec eux la fraternité. Mais, plus j'ai regardé et regarde le communisme sans préventions haineuses, moins il m'apparaît massif, triomphant et péremptoire comme à ceux qui révoquaient en doute la possibilité de son existence.

Car, d'un point de vue anticommuniste, il peut sembler extraordinaire qu'on trouve à Moscou un métro et des tramways. Mais si on se réfère aux espérances d'un communiste de 1917 ou de 1905, ce qui semble extraordinaire, c'est qu'après quarante années, le bolchevisme n'ait pas haussé le niveau de vie des travailleurs russes à un niveau tel que sa supériorité par rapport aux niveaux de vie des pays capitalistes soit trop évidente pour être contestée. Qu'on suppose en effet un compagnon de Lénine, exilé avec lui à Londres après le désastre de 1905, et auquel les sorcières de Macbeth eussent prédit : « Dans douze ans, vous prendrez le pouvoir — et vous le garderez. Vos ennemis intérieurs seront détruits, vos ennemis extérieurs tenus au respect ou vaincus. La Hongrie, la Bulgarie, la Roumanie, la Bohème, la Pologne autrichienne, la Pologne prussienne, et même une grande partie de la Prusse deviendront, sous votre autorité des démocraties populaires », ils auraient eu peine à le croire. Mais si les sorcières avaient ajouté que l'accroissement de la production agricole serait à peine sensible, et que l'industrie légère, c'est-à-dire celle qui concerne le bien-être des hommes — serait très infé-

rieure à celle des États-Unis — ils auraient certainement traité les sorcières de vieilles menteuses.

Aussi bien, le monde moderne a-t-il infirmé, non moins que confirmé les pronostics de Marx. La vue qu'il avait prise sur le paysage économique étalé devant lui reste assurément géniale; elle ne pouvait porter au-delà de son horizon. Il a connu l'industrie du charbon, il n'a pas connu celle de l'électricité, ni pu, évidemment pressentir celle de l'énergie nucléaire. Ses idées ne restent justes que dans la mesure où l'économie reste en retard sur elle-même. L'usine cesse d'être l'enfer noir qu'il croyait. Elle devient propre, et même silencieuse.

Certes, la condition ouvrière demeure intolérable. Je doute que les ouvriers soient plus riches qu'ils n'étaient dans mon enfance. Le temps de travail a diminué, la sécurité, les avantages divers ont augmenté; mais il n'est pas certain que les salaires réels aient monté; et je crains que la quantité d'argent disponible, c'est-à-dire la liberté — ne soit moindre aujourd'hui qu'il y a cinquante ans.

Il n'en est pas moins probable que la terrible période ouverte par la naissance de la grande industrie touche à sa fin. Le nombre des ouvriers par rapport à la masse de la population tend à décroître et leur puissance à croître avec celle des machines qu'ils commandent. Beaucoup d'ouvriers sont déjà, les autres tendront à devenir, des privilégiés. Le prolétariat misérable est déjà constitué, moins par les travailleurs que par les hommes en surnombre qui cherchent un emploi sans le trouver, ou qui n'ont plus celui qu'ils avaient, sans même appartenir à la catégorie des chômeurs. Des usines capables de satisfaire un marché toujours plus étendu avec un personnel toujours plus réduit; une société où des hommes commencent plus tard à travailler et le cessent plus tôt, alors que leur longévité augmente — une prolifération de boutiques sans clients, et de fonctionnaires occupés à des contrôles qui parfois entravent la production plutôt qu'elles ne la règlent, voilà le spectacle qui nous est donné; il ne ressemble pas à celui que Marx contemplait.

La production agricole pourrait monter beaucoup et la population paysanne diminuer, chacun en France le comprend, à commencer par les paysans eux-mêmes. Ainsi s'accumule, en dehors des travailleurs organisés de l'usine ou des champs une masse humaine qui participe à la misère du prolétariat, mais ne dispose d'aucun moyen de résistance efficace. Car, même à l'époque de capitalisme triomphant, l'ouvrier faisait peur. Mirabeau déjà rappelait que, pour devenir formidable, il lui suffisait de rester immobile. Mais cette masse de demi-soldes, de non-soldés, de quelle arme dispose-t-elle?

Le jeu de la lutte de classes marxiste se trouve faussé, et même transformé, dès lors que la société tend à s'organiser en castes, et une partie de la population à être exclue des castes, population de nouveaux parias. Car il y a moins de différence entre la condition d'un Brahmane ou d'un Kshatria, et celle d'un Çadra, qu'entre celle d'un Çadra et celle d'un « hors caste ». Encore l'Inde avait-elle dans une certaine mesure intégré ses parias, comme la Grèce ses esclaves ou le moyen âge ses Juifs, en leur réservant l'exercice de quelques métiers (la vidange). Mais il fallut sans doute plusieurs siècles pour y

parvenir. Au départ, le paria n'est pas condamné aux métiers les plus pénibles, il n'est rien du tout. Son existence, en tant que telle, est niée par la collectivité. Les nouveaux parias ne constituent pas la masse des chômeurs dont parlait Marx, qui pèse sur les salariés en exercice que, grâce à eux, les entrepreneurs peuvent à tout moment remplacer. L'ouvrier congédié parce qu'il a plus de cinquante ans, le non-inscrit qui n'a jamais eu de qualification ne menace en aucune façon les travailleurs en conflit avec leurs maîtres. Il n'est pas un chômeur, selon Marx, car celui-ci était, au moins virtuellement, intégré à la Production et à la Société, il était dans le système, et le paria est en dehors de lui.

Avec et après Marx, les socialistes espéraient encore que la Bureaucratie d'État mettrait un frein à l'oppression des travailleurs par les entreprises, l'idée de Nationalisation vient de là, pour beaucoup. Dans ma jeunesse, je croyais moi-même que la Bureaucratie serait sans doute moins efficace, mais moins impitoyable aussi que les entreprises. J'en doute à présent. La Bureaucratie tâche encore d'être douce envers ceux qu'elle recrute, mais non pas envers ceux qu'elle régit. Pour s'en convaincre, il suffit de voir les longues queues des assurés sociaux devant les guichets de la Sécurité sociale.

Peut-être ces déboires politiques et ces difficultés idéologiques sont-ils pour quelque chose dans la grande déception que le communisme a donné aux intellectuels et aux artistes. Je me rappelle les espoirs que, dans ce domaine, Raymond Lefèvre avait communiqué à Drieu, à Vaillant-Couturier, à tant d'autres.

Ces vastes espérances, non seulement les intellectuels communistes ne les révoquaient pas en doute, mais les intellectuels non-communistes, à moins qu'ils ne fussent maladivement hostiles au communisme, ils les partageaient. On a attendu une rénovation de la poésie, de la littérature, de la peinture, de la musique. Parmi ceux qui l'ont attendue, qui donc pourrait, sans mensonge, nier qu'il ne l'a pas vue venir? La Russie communiste n'a pas produit un nouveau Tolstoï, la Pologne démocratique n'a pas produit un nouveau Chopin; un artiste communiste, quand il ne parle pas du communisme, on ne peut même pas deviner son obédience. Je me demande si Ehrenbourg serait content ou fâché que je le mette sur le même plan que Hemingway. On dirait qu'une fatalité plus lourde que nos choix roule vers on ne sait quelle cataracte ou quel lac — toutes les eaux par lesquelles nous nous croyions, dans tous les sens, portés.

Il n'est donc pas dans ma pensée de reprocher aux uns et aux autres, ni leurs appartenances, ni les difficultés auxquelles ils s'achoppent, et auxquelles d'ailleurs leurs adversaires ne s'achoppent pas moins qu'eux.

Ce qui me paraît se justifier de moins en moins, c'est une certaine inhospitalité d'esprit et de cœur qui engendre peu à peu des tons par trop péremptoires. Nous avons tous pris la mauvaise habitude de crier trop fort. L'inconvénient, c'est que nous risquons de nous assourdir nous-mêmes. Il faut parvenir à restaurer la frontière qui sépare la conviction de l'intoxication et l'engagement de la manie.

Cette monotonie sclérosée risque de signifier purement et simplement le progrès de la Bêtise. Avant que la pièce de M. Sartre fût

terminée on pouvait prévoir ce qu'elle contiendrait — et les réactions probables des divers critiques. Il était certainement plus difficile de prévoir les réactions de leurs devanciers à la première de *Chantecler*. Dans ses souvenirs sur l'Affaire Dreyfus, Léon Blum faisait le recensement de ses propres surprises, il rappelait toutes les raisons qu'avaient les dreyfusards d'espérer que Rochefort se joindrait à eux, et de craindre qu'Anatole France ne le fasse pas. Ces facteurs d'incertitude tendent, malheureusement, à diminuer. Mais avec eux la liberté diminue. Voltaire n'avait sans doute pas tort de penser qu'en fait elle se trouve liée à la Tolérance.

Par un paradoxe inattendu, ce sont aujourd'hui les politiques qui semblent rappeler à la sagesse les intellectuels. La raison, probablement, c'est que les politiques sont ramenés vaille que vaille au réel, et les clercs, non. Le contact du réel contraint à un minimum de prudence, la prudence contraint à un minimum de modestie, et la modestie à un minimum de tolérance. Mais les clercs? Comme on dit, « l'esprit souffle où il veut ». En un certain sens, on serait tenté d'ajouter : malheureusement.

Conférer redeviendra possible, sans doute, quand, au lieu de brandir des principes, les intellectuels voudront bien considérer la situation où ils se trouvent à la conjoncture d'un monde qui bouge.

EMMANUEL BERL.

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1955. 66510.